UVIC - McPHERSON
3 2775 90428337 0

UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

LA COMÉDIE ANIMALE

DU MÊME AUTEUR

DIATO, roman. (Grand prix de littérature coloniale 1924), 1 volume.

LA FEMME ET L'HOMME NU, roman. (En collaboration avec Pierre Mille). *Éditions de France*, 1 volume.

LA REINE DE L'OMBRE, nouvelles. (Épuisé). 1 volume.

VOYAGE A MADAGASCAR 1925. (Épuisé). 1 volume.

LE PACHA DE TOMBOUCTOU, roman. (Fayard). 1 volume.

Aux Éditions Grasset :

LA COMÉDIE ANIMALE.

1. LE LIVRE DES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES. (Grand prix du roman de l'Académie française, 1929).
2. LA COMÉDIE ANIMALE.

A paraître :

VISITES A LA PRESSE DE PROVINCE.

En préparation :

TROPIQUE, roman.

ANDRÉ DEMAISON

LA COMÉDIE ANIMALE

ÉDITIONS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS (VI^e^)

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, DANS LE FORMAT IN-4° TELLIÈRE : TROIS EXEMPLAIRES SUR JAPON NACRÉ NUMÉROTÉS I À III, RÉSERVÉS À L'AUTEUR ; DIX EXEMPLAIRES SUR MONTVAL, NUMÉROTÉS 1 À 6 ET I À IV ; QUARANTE-TROIS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES, NUMÉROTÉS 1 À 35 ET I À VIII ; CENT DEUX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS 1 À 90 ET I À XII ; ET DANS LE FORMAT IN-16 DOUBLE COURONNE NEUF CENT TRENTE EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉROTÉS I À 880 ET I À L, CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT LA PREMIÈRE ÉDITION.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Editions Bernard Grasset, 1930.

A mon cher MARCEL BOUTERON,

pour le distraire

de la Comédie humaine.

A. D.

PREMIÈRE PARTIE

Le Directeur se préparait à des-
endre de son canot automobile, quand
s'aperçut qu'il y avait quelque chose
e changé dans les manières de son
oy, Malan Koma. Ce dernier s'était,
n effet, rendu coupable d'un grave
anquement aux règles des voyages
t des expéditions de chasse. La veille,
s ordres lui avaient été donnés comme
'habitude : dès les premières lueurs
u jour, on devait tirer à l'affût une
ande de sangliers qui, dans le haut
e la rivière, abîmaient les champs de
atates douces de Kolibentan.

— Bon ! avait dit le serviteur.

Et son maître stupéfait découvrait

justement que Malan Koma, qui avait bien compris toutes ses paroles, en pur mandingue, avait garni les cartouchières avec du plomb à perdreaux, alors que le double-zéro et les chevrotines sont de rigueur pour ces bêtes noires, à peau dure, à grandes soies glissantes, dont la grosse tête bosselée de verrues est armée de défenses égales à des cornes de bouc, et qui fréquentent les terres humides en bordure des fleuves.

Il vit que les choses n'allaient mieux en aucune façon quand il voulut faire une observation à Malan, qui demeura immobile, silencieux et buté. D'ordinaire, lorsque le boy avait oublié un détail de son service, il expliquait en souriant ou avec déférence, selon l'humeur respective du maître et du serviteur : « Je crois bien qu'un génie a déplacé les objets, ou égaré ma main. » Il s'excusait et réparait son erreur. Un changement considérable s'était

donc produit dans la cervelle de cet homme, qui n'était réellement pas un simple boy, mais un vrai majordome : l'organisateur de la vie matérielle de l'homme blanc.

Le désappointement du maître fut sérieux : il s'était levé à quatre heures, il avait fait cinquante kilomètres de rivière pour ce résultat. Enfin, l'époque des grandes pluies approchait et la chasse sur terre allait devenir impossible jusqu'à la saison sèche.

Avant de rentrer à la maison, comme il ne voulait ni perdre son temps, ni s'être déplacé pour rien, il rendit visite au chef du village et lui promit de revenir, dès qu'il le pourrait, tuer ces « cochons de brousse » qui fatiguaient ses cultures.

— Que Dieu te ramène sur notre route, avec la paix, Maître des arbres ! dit le vieux nègre entouré de ses familiers.

Les indigènes, en donnant ce sur-

nom à l'homme blanc, publiaient leur admiration pour celui qui régentait ici la vie des arbres, abattait les gigantesques témoins de la naissance des ancêtres pour en faire pousser d'autres à sa seule volonté, disciplinés et producteurs de richesses. N'avait-il pas eu l'idée de faire semer entre les plants une herbe, venue des bords de la « Grande Eau », qui détruisait les produits inutiles de la terre tout en nourrissant le bétail ? Ce titre naïf et pompeux, il le préférait à celui de « Directeur » que lui donnaient, par aimable plaisanterie, à cause de sa jeunesse et par contraste avec leurs propres occupations, l'Administrateur et les commerçants du district. Les Noirs, qui ne franchissent qu'à regret le stade primitif des cultures et de l'élevage, n'avaient rien trouvé de mieux pour exalter le prestige de cet homme qui changeait les habitudes.

— Je reviendrai certainement, avec la paix ! dit simplement le Maître des arbres.

Il établissait une grande plantation de palmiers à huile dans le pays, à deux cents kilomètres au sud de Dakar, en pleine brousse : son intérêt, autant que le goût pour la chasse qu'il avait à cette époque, et son penchant à vivre en bonne intelligence avec les indigènes, le poussaient à ces randonnées sportives. Dans ce pays, richement peuplé de bêtes profitables et diverses, tout le monde chassait. En amont, en aval, les rares Blancs, les Noirs de toutes tribus, chassaient pour se divertir, pour se défendre ou se nourrir de ces viandes qui n'appartiennent à personne.

De temps à autre, le Directeur faisait ainsi, avec la chair coriace d'un hippopotame, des largesses qui remplaçaient l'abattage de trois bœufs, ou

distribuait des crocodiles qu'il tuait sur les berges du fleuve. En retour, il lui arrivait de se voir gratifié de deux poulets étiques ou d'un panier d'œufs couvés. D'autres fois, il recevait un jeune habitant de la forêt, capturé près de sa mère tuée par les chasseurs. Il appréciait mieux, en général, les intentions que le cadeau, et comptait sur ces bonnes relations pour se voir fournir un appoint de main-d'œuvre à l'époque prochaine où la plantation commencerait à produire.

Avant de descendre dans son canot, il leva la tête.

— L'eau du ciel devrait bien arriver ! soupira le vieux chef.

Des nuages dispersés, des nuages à volumes arrondis, débouchaient des cimes de la forêt. Les champs allaient être boueux, les plaines marécageuses. Le Directeur manifesta sa mauvaise humeur.

— Tu as abîmé un jour propice, dit-il au boy.

— Tous les jours sont dans la main de Dieu ! déclara Malan.

Ce qui, en temps ordinaire, aurait paru à l'homme blanc un précepte de sagesse, lui fit l'effet d'une impertinence devant les deux hommes du bord et les gens qui les avaient accompagnés au petit embarcadère du village.

— Nous verrons ça à la maison ! dit-il.

Le fleuve était calme, gagné lentement par l'eau de mer qui remplaçait l'apport des ruisseaux depuis longtemps desséchés. A peine, au loin, une tache au ras de l'eau sans couleur : le mufle, les yeux et les oreilles d'un hippopotame. Et les berges, presque uniment garnies par la forêt sombre.

Maintenant, le maître réfléchissait,

les mâchoires serrées. Comment n'avait-il pas remarqué que, depuis quelque temps déjà, Malan Koma se trompait dans son service ? Il oubliait, par exemple, de mettre le sel ou le piment sur la table, d'arroser les pots de fleurs rangés sur la véranda. Bien pis encore, en l'absence de son maître et à une heure chaude de la journée, il avait laissé un visiteur de passage assis sur une simple chaise et ne lui avait pas offert de boisson fraîche, oubliant ainsi le plus élémentaire précepte de l'hospitalité tropicale. Donc, un changement sérieux qui s'était opéré en Malan motivait seul de telles erreurs. Le Maître des arbres aurait dû s'en apercevoir auparavant ; mais, sous l'effet du climat l'attention s'émousse tout comme le sentiment, et il faut un véritable choc pour réveiller cette faculté assoupie.

Malan se tenait pourtant là, en face

de lui, la barre du gouvernail en main, comme d'ordinaire ; mais sans un mot, le regard fixé sur la route à suivre. Ses gestes, — voilà qui devenait certain, — n'avaient plus la souplesse qui accompagne la bonne humeur. Leur raideur marquait même de l'hostilité ; et le pli des lèvres, plus serré, indiquait qu'il ne ferait pas un travail superflu, qu'il ne s'ingénierait pas à rendre un service pour réparer sa faute.

Le rythme du moteur, le bruissement de l'eau, la chaleur, tout engourdissait les corps. Le maître du canot se perdait de nouveau en conjectures. Malan songerait-il donc à se marier ? A quarante ans, un Noir prend une deuxième, une troisième femme (quarante ans ? il faudrait dire : entre trente-cinq et quarante, car ces gens-là, semble-t-il, ne progressent que par lustres sur le chemin de la vieillesse). De toute manière, il l'aurait su. Malan

aurait demandé une avance sur ses gages, qui ne lui aurait pas été refusée. La chose s'était passée de la sorte dans le premier mois que le boy était entré au service de la maison. Peu de temps avant, il avait donné une génisse à la famille des Kontabo, à valoir sur la dot d'une de leurs filles. Mais la gamine était trop petite pour qu'un autre prétendant l'inquiétât : elle avait à peine onze ans...

Son troupeau de bœufs, qui s'augmentait dans son village d'origine, avait-il subi une épidémie ? Il aurait alors demandé la permission d'aller rétablir l'ordre, de partir pour les changer de place...

Le Directeur résolut de lui réclamer une explication, avec l'insistance que l'on met à poursuivre les détails d'une affaire quand l'ardeur du soleil et les pluies déprimantes des hivernages vous ont quelque peu fait per-

dre votre mentalité d'homme du Nord. Le boy répondit simplement, obstinément :

— Je me suis trompé !

Le moteur tournait rond. L'huile fumait et empestait l'arrière. Le Directeur finit par croire que Malan voulait abandonner son métier, devenir chauffeur et conduire des voitures à Dakar, ou mécanicien et fabriquer de la glace, sait-on quoi encore ? Pourtant, sa première femme allait lui donner un enfant ; il était bien évident que le bébé noir, si c'était un garçon, porterait le nom de l'homme blanc, avant celui de la famille, suivant une ancienne et amicale coutume du Sénégal et de la Côte.

Aux questions pleines d'intérêt qui lui furent posées à ce sujet, Malan répondit évasivement : « Cela est dans la main de Dieu ! » et ne parla point, comme chacun aurait pu s'y attendre,

du parrainage et des cadeaux usuels qui sont toujours sous-entendus.

Le retour s'achevait dans la pleine chaleur de onze heures et presque en silence. Le maître vit des crocodiles à portée de carabine, qu'il négligea. Il aurait fallu secouer Malan de sa torpeur, de son entêtement. Le repos était préférable. Ici, il n'en faut guère davantage pour vous faire choisir cet état de nonchalance qui fatigue beaucoup moins que la colère et ne vous donne pas la fièvre.

Au moment où le canot traversait un banc de poissons qui frétillaient à la surface, un aigle-pêcheur passa au-dessus de l'embarcation. Le Directeur fit mine d'épauler son fusil. Malan lâcha la barre, la reprit pour faire virer le canot sur place, de dépit se mordit un doigt et cria d'une voix sourde :

— Aujourd'hui, je ne favoriserai pas ceux qui veulent tuer mon « tanna » !

Le Directeur sourit. Il prenait une légère revanche en taquinant un serviteur auquel il tenait déjà beaucoup ; mais il n'aurait pas tiré, car il savait que Malan était protégé par l'aigle.

Le mécanicien, qui se tenait près du moteur, tourna la tête vers son camarade préposé à la gaffe et chargé des accostages. Tous deux se regardèrent et se mirent à rire comme des idiots : l'un d'eux avait pour *tanna* le héron, l'autre cette espèce d'anguille qui rampe dans la vase et sur laquelle glissent les filets sans la prendre. Ils se moquaient donc de tout ce qui pouvait arriver à l'aigle et à son protégé.

Malan resta sur la réserve et ne prit pas la peine de les insulter.

Depuis six mois que le Directeur avait engagé Malan Koma, il se tenait

pour satisfait d'un service bien assuré ; ce qui, dans une maison tropicale, est un des facteurs de la bonne santé. Cela vous améliore le caractère, tout autant qu'une bonne cuisine vous entretient l'appétit. Le Directeur était le seul Blanc, — Européen, comme on dit ici, — dans ce coin de district. Les commerçants et l'administration étaient installés en aval, à cent vingt kilomètres, près de l'estuaire du fleuve qui mesurait encore une demi-lieue de largeur devant la plantation. Il y avait bien autour de lui le comptable noir, quelques ouvriers divers, sans compter la foule des manœuvres ; mais tous avaient leur logement à trois cents mètres de la maison directoriale, beaucoup d'entre eux étaient mariés et n'avaient de rapports avec leur « patron » qu'au sujet du travail, — rapports aussi brefs que possible pour que personne ne perdît de temps et que le Directeur gardât toute son autorité.

Il y avait aussi le cuisinier ; mais il recevait les ordres de Malan Koma, dépositaire des traditions culinaires et autres prescriptions non écrites qui gouvernent une maison. A eux deux, ils se débrouillaient tous les matins pour élaborer, à l'insu du patron, un menu dont celui-ci espérait chaque jour la surprise en se mettant à table.

Ainsi, du matin au soir, Malan voyait, subissait le Directeur dont la vie n'avait pas de secret pour lui, pas plus que ses malles, ses tiroirs, son armoire et la salle de douches. Il le suivait à cheval ou à pied sur la plantation, lui préparait les repas et l'abri quand ils couchaient dehors, et servait au besoin d'interprète quand son maître se perdait dans les différents dialectes de ses travailleurs. Ils étaient les représentants de deux types d'humanité très différents et perpétuellement affrontés.

Parce qu'ils étaient déjà habitués l'un à l'autre, un bouleversement si radical dans le service ponctuel de Malan devait donc inquiéter le maître, d'une manière qui paraîtrait exagérée uniquement à ceux qui n'ont pas eu à dresser des boys recrutés chez une peuplade fort distante de nos coutumes compliquées.

Il faut dire que Julot tenait aussi une place importante dans la maison, bien qu'il ne fût pas un homme. Mais Julot, c'était autre chose.

A l'embarcadère d'un village, on prit un voyageur qui faisait des signaux. Le maître du canot rendait ainsi service aux indigènes, sans but déterminé, simplement pour le plaisir d'être un homme obligeant. Il était payé quelquefois par la distraction que lui apportait le passager.

Souvent, Malan se jouait de la naïveté

ou de l'ignorance des gens qu'il embarquait : aujourd'hui, il parut tout indifférent et répondit à peine aux salutations du nouveau venu.

— Le soleil et la route m'ont brûlé ! soupira ce dernier pour faire voir qu'il appréciait la marche du bateau.

L'homme avait raison : la chaleur était vraiment trop dure. L'eau du fleuve était de métal fondu, et les poumons de l'homme blanc et des hommes noirs ne trouvaient pas d'aliment dans le souffle de brasier qui circulait au ralenti sous la tente du canot. Quand on frôlait la berge, on voyait la terre flamboyer autour de l'ombre. Le sable, piétiné par les bœufs, semblait vaporeux. Sur les arbres immobiles, les feuilles dormaient, les derniers fruits pendaient avec abandon, desséchés ; les merles jacassaient faiblement en lissant leurs plumes mordorées ; et les petits oiseaux, soudain apprivoisés, regardaient sans

crainte passer le bateau qui faisait du bruit. Les plaines étaient désertes, le ciel dépeuplé des rapaces et des échassiers qui le parcourent, le long ou en travers du fleuve, suivant leurs proies et leurs occupations. Pour avoir moins soif ou faim, les bêtes se taisaient, ne voyageaient pas : les plus mobiles avaient perdu leur agitation. Leurs petits complots, comme ceux des humains, sommeillaient. Seules, les cigales, collées au côté d'ombre des arbres, se donnaient la gloire de remplacer l'ordinaire rumeur de la brousse.

Malan était figé à l'arrière. De temps à autre, il essorait la sueur qui coulait sur sa face.

— Ecarte-toi des rives ! lui cria l'homme de l'avant. Tu sais bien que les abeilles se mettent vite en colère à cette époque !...

Malan ne répondit rien et revint au milieu de la fournaise liquide.

Il avait été cédé à son patron actuel, — il ne s'agit point pour cela d'esclavage, — par un *Travelling commissioner* de la colonie anglaise voisine, un de ces administrateurs qui parcourent les rives du fleuve entre les deux frontières françaises. Au cours d'un repas en pleine brousse, le Directeur avait admiré la tenue du boy, la précision de son service. M. Crawford (c'était le nom de cet Ecossais qui représentait Sa Majesté britannique) dit tout simplement :

— Je descends pour m'embarquer et rentrer à Leith. Mon temps est fini. Prenez le boy. Quarante shillings par mois... Vous ne m'enverrez pas en enfer à cause de lui, car il est très convenable et parfaitement utile.

M. Crawford avait dressé ce Noir, qui lui avait été confié par une famille d'indigènes respectables, comme les Anglais dressent un Sikh, un Punjabi,

un Cafre ou un Chinois, sans s'occuper de son âme, une âme hors de toute importance. Il l'avait dressé pour l'utilité. Malan avait un seul véritable défaut : il buvait. Un proverbe indigène dit que « pour reconnaître un ivrogne, il faut lui regarder les lèvres ». M. Crawford prétendait que, pour savoir si son boy était pris de boisson, il suffisait de le faire tenir sur un pied et compter jusqu'à quarante : « One, two, three... » S'il tombait avant « forty », il recevait une gifle, et tout était fini.

Le dressage écossais et les leçons du Directeur depuis six mois avaient fait de Malan un véritable maître d'hôtel doublé d'un valet de chambre. Avant de préparer un voyage, il suffisait de lui dire, par exemple : « Nous partons pour quatre jours sur la rivière. » Cela signifiait pour lui : moustiquaires à mailles serrées (à cause de l'humidité et des imperceptibles moucherons plus

terribles que les moustiques), douze pyjamas, vingt paires de chaussettes, six mouchoirs, huit bouteilles d'eau de Vichy, deux flacons de sirop, du pain, des biscuits salés et des biscuits sucrés, des pâtés en boîte, deux poulets rôtis d'avance, du riz et des condiments. Cela voulait dire aussi vingt paquets de cartouches pour Männlicher 6 mm 5, dix paquets de 450 pour « express » deux canons, et les charges habituelles de calibre 12 pour approvisionner la table de perdreaux et de pintades.

Malan préparait tout sans hâte. Sans inquiétude aussi : il savait qu'il n'oublierait rien, pas même les petites boîtes à sel, à poivre, et la noix muscade pour le cas où un cuissot de gibier viendrait sur la table pliante dûment recouverte d'une nappe blanche. Quant au champagne, il en existait toujours dans les coffres du canot, à titre de

réserve comme les bidons d'huile et d'essence.

Malan « taylorisait » le travail à son insu, faisant toujours les mêmes gestes à la même cadence.

Ce Noir, parce qu'il était de sa taille et qu'il avait pénétré dans sa maison sous les auspices de cet excellent M. Crawford, le Directeur le commandait avec plus d'agrément que les ouvriers qualifiés venus de Dakar, du Soudan ou autres chantiers, repartis pour leur pays maintenant qu'il n'y avait plus rien à faire que d'attendre la pousse des arbres ; il le préférait aux contremaîtres qui écoutaient ses ordres avec un balancement de leurs épaules puissantes. Tel qu'il le voyait là, assis à la barre, la réverbération du soleil sur le fleuve accentuait bien les méplats de sa face, la forme de sa lippe, l'empâtement de ses narines, la pente du front qui rejoignait vite les cheveux crépus

rangés en demi-cercle ; mais ce n'étaient ni la mâchoire fuyante ni les arcades sourcilières en bourrelets préhistoriques de la majeure partie des manœuvres qui travaillaient sur la plantation.

En Afrique, ainsi qu'en beaucoup d'autres pays qui se croient civilisés, ou même très avancés, on peut distinguer les hommes à mâchoire étroite et les hommes dont la mâchoire inférieure est plus large que le crâne. Ceux-ci sont les brutes. Or, Malan, avec son nez épaté, — toutefois mieux soutenu par l'os nasal que celui des négrilles, — était nègre, pur nègre : mais il avait la mâchoire assez étroite. S'il montrait parfois un appétit désordonné, il le devait à un reste de primitivité où la vie régulière n'existait pas et où l'on ne connaissait que des alternances de famine et de ripailles. Il balançait bien les bras en marchant, vague souvenir du temps où les hommes en forma-

tion marchaient à l'amble, mais il ne ressemblait en rien à ces fils d'esclaves libérés qui n'ont pas encore l'éducation des hommes libres.

Et puis, Malan participait au sport de la vie de son maître, savait se servir d'une carabine, tirait fort proprement, et se précipitait au besoin dans la vase jusqu'à mi-corps pour ramener un gibier blessé.

C'est à son sujet que le Directeur écrivait à sa fiancée, qui attendait en France l'heure de le rejoindre quand tout irait bien : « Vous aurez chez moi un service aussi régulier que celui du meilleur valet de chambre, mieux assuré que le service de l'agent général de la plus forte maison de Dakar ou de l'administrateur en chef qui commande la région... »

Les gens du pays disaient en parlant de Malan :

— Le Toubab en a fait son esclave !

Un jour, il l'emmènera en France...

— Ce garçon le suivra ! opinaient les jeunes.

Le maître du bord commençait à ne plus être tout à fait de leur avis. S'il connaissait à peu près le monde sensible de Malan Koma, même avec ses chemins détournés, tout un monde secret lui échappait, caché sous la peau épaisse de ce crâne de nègre.

Toutefois, la gêne physique qui l'envahissait l'inclinait peut-être à exagérer aujourd'hui ses alarmes...

Le canot longeait maintenant la plantation. Sur de vastes espaces bien défrichés, pendant cinq kilomètres, de jeunes palmiers sortaient du sol en bouquets énormes, tous les huit pas. Cette régularité mit en place les idées du Directeur, ces beaux alignements le rassurèrent. Il éloigna sans peine toute appréhension. « L'humeur et les pensées d'un boy ne

tiennent pas devant un tel travail, se dit-il. Et ça ne met personne en danger... »

Il avait évidemment compté sans Julot.

La vue du débarcadère compléta cette impression. Bien que le Directeur fût habitué à ces voyages, chaque retour lui procurait du bien-être dès qu'il apercevait, au loin, le toit de tuiles de Marseille apportées ici à grands frais de Dakar et de la Côte, l'allée de manguiers somptueux et le toit de chaume qui abritait le puits du jardin.

L'apprenti mécanicien, celui qui avait l'anguille pour protecteur, gamin de seize ans noir comme la nuit, s'écria :

— Des hommes nous attendent ! Je vois Amadou Silla. Avec eux, je vois Julot ! Comment ont-ils su que nous revenions si vite ?

— Un cavalier qui a dû aller plus

vite que nous par le chemin de terre,, dit strictement Malan Koma, dont son maître prenait la place à la barre tandis qu'il ajustait une ceinture autour des pans de son boubou flottant et se préparait à débarquer le matériel de voyage.

En effet, quelques employés et familiers de la maison se tenaient debout sur le petit appontement. Sur le fond blanc des amples vêtements de cotonnade, une ombre noire se dressait, de grands bras faisaient des signaux d'une gaucherie touchante.

C'était bien Julot, le chimpanzé du maître, qui avait accompagné les hommes.

La vie courante reprenait. Le Directeur redevenait le patron de tous et de toutes choses. La netteté des contours, les lignes des bateaux ancrés et des cases, la façade de la maison édifiée à deux cents mètres de la berge, dissi-

pèrent l'engourdissement dans lequel l'avaient plongé ses réflexions.

Au moment que Malan rassemblait les cartouchières pour les enlever, il croisa le regard de son maître et le soutint un dixième de seconde, — plus que de coutume.

Lorsque le canot accosta, Julot se mit à danser, sautant d'un pied sur l'autre. Il allongea les lèvres démesurément et poussa les habituels petits cris de bienvenue, graves et sonores, par lesquels il accueillait son ami. Celui-ci eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'escalader ses hanches et de s'agripper à ses épaules. Julot agissait comme si la séparation datait de huit jours. Pour lui, la durée ne comptait pas. Seuls les gestes et les péripéties visibles du voyage le frappaient : le départ et l'arrivée.

La sueur perlait sur son front exigu,

le long des joues creuses. Il tendait ses longues mains, à l'intérieur moite, les passait nerveusement sur ses longs cheveux noirs et luisants, ou les agitait par saccades afin de participer au débarquement au moyen de gestes inutiles..

Quelques Noirs saluèrent et demandèrent à Malan Koma le motif d'un retour si imprévu. Il répondit évasivement, passa devant Julot qui s'écarta d'un saut en poussant deux cris de colère, et précéda les porteurs de bagages.

— Toubab, ton Malan n'est pas d'accord avec Julot, dit doucement Amadou Silla.

— Qu'y a-t-il entre eux ?

— Je ne puis pas te le dire aujourd'hui, mais une chose est dans leur intervalle...

Le Directeur, qui venait de serrer la main à ce notable commerçant de l'endroit, ne porta aucune attention au

propos. Toute l'Afrique occidentale sait que les Silla et les Koma n'ont jamais cessé d'être en lutte, qu'ils se sont tué beaucoup de gens, et que les mariages entre eux ne furent provoqués que par le choix des captives enlevées après la victoire de l'un ou de l'autre parti. Ce n'est point parce que les Blancs avaient imposé la paix à tout le pays que s'éteignaient d'un coup les rancunes de familles et de tribus.

— Ta boutique marche-t-elle bien, Amadou ? s'enquit le Directeur.

— Tu le sais mieux que personne, puisque c'est toi qui répands l'argent... Une boutique d'avant les pluies ne contient que des mouches et des bavards...

Un griot, — ces chanteurs-musiciens sont aussi utiles à une agglomération de Noirs que le forgeron ou le tisserand, — le griot du village chanta :

Le Maître des arbres est revenu!
Qu'il aille ou qu'il vienne,
C'est lui qui est le Maître des arbres!

Le Directeur saisit la main de Julot et tous deux, marchant à l'ombre des manguiers et des kapockiers, prirent le chemin de la maison dans laquelle la vie allait suivre de nouveau son cours une vie intense et qui ne manquait pas de grandeur, mais où la négligence et l'apathie des indigènes obligeaient l'homme blanc à surveiller tous les détails de son entreprise.

Julot marchait, très sérieux, légèrement en arrière de son maître, comme un enfant timide qui n'a encore qu'à faire de montrer une audacieuse personnalité.

Les Noirs rencontrés dans l'allée s'écartèrent, la face neutre, les yeux vides, sans qu'on pût deviner si c'était la fatigue ou quelque maladie qui les rendait silencieux. Plus de ces joyeux

« As-tu passé la nuit en paix, Maître des arbres ? » dont on saluait d'ordinaire le Directeur. A peine, aujourd'hui, une élévation de la main accompagnait-elle un vague bredouillement.

Aux approches des pluies, la chaleur sur les bords des fleuves que coupe le 12° latitude devient intolérable. L'atmosphère est grevée d'une charge d'électricité accumulée par sept mois de sécheresse. Les vrais nuages sont rares et éphémères. De minces couches vaporeuses, établies à mille mètres, forment le vitrage d'une vaste serre. C'est la une des « Pieds chauds ». Toute la terre attend l'eau du ciel. Les plantes, dévastées par l'air brûlant et les incendies, se comportent comme si cette eau ne devait jamais descendre. Les bêtes sont tantôt agitées, tantôt affalées, toujours hargneuses. L'époque de leurs amours est éloignée. Toutes sentent passer sur leurs reins des courants

indéfinis : l'espoir de l'herbe nouve
en même temps que la peur des tumul
énormes de la nature. Les homm
ne se trouvent pas davantage ép
gnés. Les réserves sont épuisé
le prix des dernières récoltes
dépensé depuis longtemps, les salai
des travailleurs sont engagés pour de
mois, et le temps des cultures fatigan
est arrivé. Aux jeux, aux randonn
succèdent les travaux des champs.
courte durée, ils n'en paraissent
moins pénibles à des êtres qui s'
remettraient volontiers à la terre et
ciel du soin de les nourrir et de
habiller sans rien faire. « Toubab, prê
moi cinquante francs », « Toub
avance-moi de quoi acheter une vac
une pièce de tissu » et qui sait q
encore ? deviennent les mots préfé
Comme si le coffre et les magasins
la plantation appartenaient en pro
au Directeur et non pas aux comm

itaires ! comme s'il était le véritable ropriétaire des arbres !

Pour mieux le confirmer dans sa osition à l'égard des quémandeurs ui l'assiégeaient ainsi dès son arrivée u bureau, le Directeur se trouva en ace des situations mensuelles, des apports à établir pour le retour du courrier arrivé en son absence : feuilles multicolores dont il fallait remplir les colonnes en indiquant l'état sanitaire et la paye des équipes, la croissance des arbres, la progression du défrichement, les détails sur les pépinières. Enervé par l'échec du matin et la température, il renvoya ce travail au lendemain, prit congé des Noirs qui insistaient encore, et sortit dans la cour.

Julot, qui avait aidé de la voix à chasser les importuns, le suivit avec les gestes naturels et calmes d'un ami.

La société des bêtes qui habitaient les abris et les recoins de la maison apaisait le Maître des arbres. Avec elles, point besoin de causer. Son affection lui était rendue sans paroles, sans attitudes réfléchies. Trois singes, attachés par la ceinture à un piquet, faisaient les pîtres : trois vrais singes, à queue longue ou courte, à poil roux, verdâtre ou fauve, et qui avaient toujours conservé, malgré les nourritures humaines, leur caractère de singes, leurs gestes nerveux et futiles. Une biche rayée se tenait à l'écart, près d'une calebasse d'eau. Un couple d'ombrettes, ces petits échassiers qui bâtissent des maisons énormes à trois chambres et en surplomb des rivières, marchait de côté à son approche, parmi les poules et les canards qui peuplent toutes les basses-cours, venus de l'Est ou de la mer dans les âges anciens en même temps que les religions déformées ou superstitieuses.

Les aigrettes apprivoisées et les grues couronnées se disposaient à partir vers les marais voisins. Tout ce petit monde cherchait l'eau.

Un contremaître vint rapporter que les termites avaient attaqué le fond des caisses déposées deux jours auparavant dans un magasin, et qu'ils rongeaient les poutres d'un hangar. Une chienne, en pleurant, s'avança pour lécher les mains du Directeur.

— Où sont ses petits ? demanda-t-il.

Le marmiton, à cet appel, présenta les menus os qui restaient d'une nichée tout entière : les grosses fourmis noires avaient dévoré les petits, la nuit précédente...

L'orage de l'air avait gagné la terre et même ses habitants invisibles. L'homme, dans le fond de son âme, se révolta contre les cruautés de la nature, et se mit à parcourir les journaux arrivés de France. C'était l'époque

où, là-haut, les paysans rentraient les foins, calculaient le rendement des moissons millénaires, où les citadins et leurs enfants hâtaient leurs préparatifs en vue de l'exode annuel vers les plages et la montagne. Il n'y était question que de repos dans la routine des jours et des saisons, tandis qu'ici le tourment brutal des esprits et des corps allait commencer.

Assis contre la chaise-longue, Julot restait absorbé dans la contemplation des mystérieux papiers déployés ainsi devant lui ; patiemment il suivait le regard de son maître sur le chemin des manchettes et des titres qui font la gloire des journalistes.

La sieste finie, le Directeur avait repris sa lecture, quand un groupe d'étrangers pénétra dans la cour et demanda à parler au « serviteur du Toubab ».

— Malan, dit le plus âgé, ton oncle, le chef de notre village, est mort. Par la loi de chez nous, c'est toi, le fils de sa sœur, qui dois hériter de son pouvoir..

Malan était en train d'astiquer et de graisser les fusils que l'humidité de l'hivernage allait attaquer aisément. Il réfléchit et réfléchit encore, laissa parler les gens de son pays et les écouta répéter les détails. Il considéra, — sans en avoir conscience, — la maison où il vivait à l'abri du vent et de la pluie, la maison où il faisait chaque jour les mêmes gestes sans initiative, où tous ses actes se trouvaient sous la responsabilité de son maître. Il pensa à la paye régulière qui lui épargnait le caprice des saisons et des récoltes. Il palpa les clés qui lui ouvraient les portes et les armoires, examina la bouche étroite des fusils d'où sortaient des balles rapides et puissantes, et dit :

— Je n'irai pas ! Mon temps n'est

pas encore venu... Saluez seulement pour moi les Dabo, les Dafé, les Konaté, les Singhaté, et dites-leur que je suis ici, en paix seulement...

Cette paix, son maître la lui donnait en prenant à son compte les fautes contre la divinité, les interdits trop nombreux sur cette terre africaine pour être connus de l'étroite cervelle d'un pauvre homme, en retenant à sa charge la violation des coutumes solides ou chancelantes, des traditions obscures ou précises, et le risque des châtiments qu'infligent les hommes cachés, les mânes des morts, les bêtes fantastiques, les génies, et Dieu même trop haut pour accueillir les prières mesquines.

— Ils entendront ton salut ! dirent les parents fort déçus.

— Je leur ferai envoyer une lettre par mon Toubab, reprit Malan pour s'excuser.

Car il comptait sur le prestige de

l'écriture dans un pays où le roseau taillé est d'origine divine.

A la suite de cette conversation, entendue de la véranda, le Directeur, qui pensait le matin même que Malan voulait le quitter avant les semailles et qu'il allait agir comme ces serviteurs incapables de résilier leur contrat sans provoquer par une série d'avanies un motif de renvoi, crut bien qu'il avait repris son homme sous sa coupe et que l'hivernage serait exempt de soucis domestiques. Il se félicita de ce que Malan fût déjà rentré sous la force de son regard d'homme blanc, ce regard que les bêtes et les Noirs ne peuvent supporter, ce regard qui ne craint, dit-on, les génies secrets de nul au monde.

Avec des gestes balancés et des ondulations du torse, Malan Koma dressa la table pour le dîner. Son maître n'était pas de ces hommes qui vivent dans un complet état de dénuement, de laisser-aller ou de simplicité outrageuse dont les sots et les paresseux sont à peu près les seuls à s'accommoder, — sans l'excuse des premiers colons ou de ceux, pleins de gloire, qui faisaient colonne au temps de la pacification. Malan posa les verres et les assiettes, les salières et les bouteilles à la même exacte place que la veille et l'avant-veille, comme si la marque des objets était encore imprimée sur la nappe.

Puis il descendit pour cueillir des fleurs mauves de bougainvilliers, des zinnias qui ne se refusent à pousser qu'au Groënland et à la Terre de Feu, et les répandit sur la table en une ligne ondulée dont jamais il ne changeait la fantaisie. Comme tous les Noirs, il n'aimait pas les fleurs (la chose ne se mange pas et n'a pas de nom dans la langue du pays), mais il en avait pris l'habitude.

Le temps s'était couvert. L'horizon se teintait de grandes lueurs rougeâtres, inusitées en période sèche. Julot se mit à donner tout d'un coup des signes d'inquiétude. Il allait vers la balustrade de la véranda, revenait vers son maître, l'avertissait de la voix et du geste et retournait se pencher en direction du côté du fleuve.

— Boy, mets un couvert de plus ! C'est le Maître des semences ! cria le Directeur qui avait reconnu le casque

à forme officielle de l'inspecteur agricole de la région.

Un casque blanc venait, en effet, d'apparaître entre les arbustes sur le chemin du débarcadère. Des Noirs se montrèrent aussitôt, dont un habillé de l'uniforme du gouvernement. Certains portaient des cantines de voyage ; d'autres, un homme allongé sur deux avirons reliés en forme de brancard.

— Je viens me réfugier chez vous, Directeur ! cria l'homme blanc qui s'avançait. La tornade pourrait nous surprendre, et je crains la première tornade de l'hivernage dans une vieille baleinière comme la mienne... Surtout, ajouta-t-il quand il fut arrivé sur la véranda, que je viens d'avoir un accident... Je vous raconterai ça tout à l'heure. En attendant, mes hommes vont installer dans le village un de mes matelots blessé hier soir au cours d'une chasse et qui est, je crois, originaire de votre contrée.

L'inspecteur de l'agriculture était un homme calme et ponctuel qui s'était montré fort serviable à l'égard du Directeur en plusieurs circonstances, lui donnant des conseils par courriers privés, — ce qui est quelque chose dans un pays où l'encre sèche vite sur la plume tenue par une main nonchalante, — lui expédiant des plants de pépinières et une foule de graines utiles. Il repartirait, disait-il, après le dîner ou après la tornade, si la tornade éclatait. De toutes manières, il était obligé de laisser là son homme blessé : il priait qu'on renvoyât celui-ci à son point d'attache, vers l'embouchure du fleuve, dès qu'il serait guéri, car lui-même continuait vers le chef-lieu.

Malan servit des boissons diverses, et redescendit près du capitaine de la baleinière qui, après avoir abrité l'homme blessé dans une case voisine, en attendant l'infirmier indigène, racon-

tait l'accident au personnel de la maison, aux curieux venus aussitôt du village.

— Nous allions sortir d'une plaine bordée par le fleuve, disait-il, où nous cherchions de l'antilope. Deux hommes étaient restés à bord. Suivi d'un matelot, j'accompagnais le Toubab inspecteur. Notre marmiton que voici portait les cartouches. « Allons voir la plaine en bordure des Balantes », dit le Toubab. Il n'y avait pas de Balantes dans les champs, mais les hautes herbes, les tiges de mil s'agitaient comme s'il y avait eu grand vent. Pourtant, le vent ne bougeait pas. Tout d'un coup, le marmiton crie : « Les gongs ! les gongs ! » C'était une bande de ces singes à gueule de chien et à queue courte, dont la colère met la peur dans la brousse. Le Toubab tire. Voilà que la plaine hurle, que tous les champs se mettent à hurler.

— Ces bêtes criaient comme des cochons qu'on égorge ! opina fortement un des matelots.

— On avertit le Toubab : « Revenons vers le canot ! Tu as fait un malheur ! » Mais les singes avançaient vers nous plus vite que nous ne reculions. Il y en avait cent, trois cents, et d'autres que l'on ne pouvait compter !

— Tous, avec des crinières de lion et des dents de panthère ! affirma le marmiton.

— Et ils sautaient en l'air comme des griots danseurs ! dit un autre.

Les quatre hommes se relayaient dans le récit, comme si une bouche n'était pas suffisante.

— Le Toubab tirait, reprit le capitaine. On lui faisait passer le deuxième fusil et le marmiton donnait les cartouches. Les singes avançaient toujours. Le matelot se met à crier : « Nous avons tué des Génies ! » et il se battait

avec dix singes. On ne voyait pas les morts, mais de temps à autre, on apercevait des corps qui étaient emportés à l'arrière. Ces singes de malheur étaient arrivés tout près de nous. Certains essayaient de saisir les fusils. Ils tombaient, frappés comme avec la main, que d'autres essayaient encore. Heureusement, les deux hommes du canot, entendant les cris et les coups de fusils, arrivèrent pour nous défendre avec les avirons jusqu'au bord de l'eau.

Accoudé sur la balustrade, le Directeur écoutait parler ces quatre hommes qui gesticulaient, qui se hâtaient comme s'ils avaient craint de manquer de mots pour annoncer le malheur.

— Affaire du diable ! concluait le capitaine de la baleinière. Celui qui avait parlé des « djinnés » a été mordu aux jambes, aux mains, et surtout au bas-ventre... En vérité, notre souffle de vie a failli se perdre !

— Ces bêtes méritent d'être redoutées, d'où qu'elles puissent venir ! prétendit Malan d'une assez forte voix pour être entendu de toute la maison.

Et plus haut encore :

— Je savais tout cela, je savais le malheur, et tout le village savait le malheur depuis hier dans la nuit !

L'inspecteur confirma le récit. Il avait lui-même subi une morsure, mais sans importance.

— Ces mauvais garnements progressaient par bonds et par échelons, dit-il au Directeur, tout comme une vague d'assaut. Je ne les aurais jamais crus si disciplinés ni doués d'un tel cran. Et votre Julot ?

— Il est plus pacifique que vos cynocéphales, et en plein progrès. Vous allez voir... Julot, apporte-nous la menthe !

Sans brusquerie, le chimpanzé s'éloigna de son maître, rapprocha une chaise du buffet sur lequel les bouteilles gar-

nissaient les étagères et, après une cour hésitation, prit celle qui contenait liquide vert émeraude. Au moment c il sortait de la salle à manger, Mala qui était remonté se précipita sur Jul et lui arracha la bouteille. Julot voul le mordre. Retenu par la voix de so maître, il se contenta de malmener boy dans son langage bruyant et saccad toutes ses dents carrées bien décou vertes en signe de colère.

— Je crois bien que la guerre es déclarée entre eux, opina l'inspecteu

— Ça dure depuis quelque temp et je ne sais pas qui a pu exciter ain un boy auquel je tiens beaucoup... C n'est tout de même pas votre acciden qui a déclenché cette animosité, — fi le Directeur en se dirigeant vers l table, suivi de près par Julot qui affec tait des allures de courtisan familier

Penché sur la balustrade, Malan criai au cuisinier :

— La suite !

— Vous le faites manger à table ? demanda l'inspecteur qui inconsciemment prenait parti pour Julot.

— Quelquefois... Mais pas lorsque j'ai du monde... Ça compliquerait le service. Et puis... j'y suis habitué. C'est d'ailleurs l'a. b. c. du dressage. Vous allez voir...

— Apporte une chaise, dit-il à Malan.

Sur un signe, Julot s'installa. L'inspecteur se leva, noua une serviette au cou du chimpanzé, et le classique repas commença. Julot mangeait à la cuiller et à la fourchette. Quant au couteau, il se trompait encore et n'en discernait pas le tranchant. Pour boire, il demandait en appuyant sa longue main sur le bras de son maître et tendait les lèvres au côté de son verre. Dès qu'il recevait sa ration d'eau, il la buvait lentement, posait le verre sur la table, avec sou-

plesse, et embrassait son maître pour l
remercier.

— Un singe aurait simplement ouve
les doigts et tout laissé tomber, d
l'inspecteur en riant.

— Oui, un singe n'est qu'une bêt
dit le maître de maison, tandis qu
Julot et ses semblables...

Et il se lança dans une longue disser
tation pour démontrer l'écart qui sépa
rait Julot des nombreuses espèces d
singes répandues dans le monde, et e
particulier sur le continent africain.

— C'est ce que les Noirs d'ici n'on
jamais pu comprendre. Ils attenden
toujours que Julot ait une queue
comme les singes ; ils ont même espér
la voir pousser...

Quand il fallut desservir, Malar
commença par casser une assiette. Les
deux convives eurent l'impression qu'i
avait voulu cette maladresse. Le Direc-
teur lui en fit la remarque.

— Un homme, c'est un homme ! gronda le boy entre ses dents. Une bête, c'est une bête ! Ne crains-tu pas les mélanges qui abîment nos rapports avec Dieu ?

Et il recula de deux pas, immobile.

Il avait dit tout cela d'un trait, à la manière des gens timides qui prennent tout d'un coup de l'audace. Il n'avait même crié ce reproche qu'enhardi par la présence du visiteur qui avait, au cours du repas, vanté l'excellence de son service. Il agissait comme les maris qui craignent leur femme dans l'intimité et lui font, en public, les pires remontrances.

— Tu as bu, sans doute ! dit le maître en pleine colère.

— Je puis compter jusqu'à cent, jusqu'à mille, et sur un seul orteil ! répondit Malan avec une insolente fierté.

Il n'y avait rien à faire, et il fallait

éviter un esclandre devant l'inspecteur. Le Directeur remonta le phonographe installé sous la véranda, plaça un disque et répandit dans l'air immobile cette musique d'Europe qui faisait diversion, mais qui laissait indifférents la brousse altérée et ses habitants silencieux, écrasés par l'angoisse d'une nouvelle attente.

Dans le ciel, en effet, la menace d'orage s'était dissipée. Quand le voyageur voulut descendre vers le fleuve, Malan prétendit que quelqu'un s'était servi de la lampe-tempête sans l'avertir ; et le Maître des arbres dut attendre pour accompagner son invité vers la baleinière du gouvernement.

— Il a besoin d'être redressé, dit-il en parlant de son boy. Je ne puis tout de même pas changer mon service à l'entrée de l'hivernage. Ce n'est pas le moment... Je ne trouverais pas son pareil jusqu'à Dakar. Et les Noirs

de la ville n'ont aucun goût pour venir s'exiler ici, quand ils n'ont rien sur la conscience.

Au retour de son maître, Julot était rentré dans sa petite cabane montée sur quatre piquets et s'était étendu à plat ventre, selon l'habitude de sa race pour éviter le froid aux entrailles qui décime les petits dans la forêt aux heures qui précèdent l'aube. A la lueur de la lampe-tempête, Julot apparaissait plus grand que de coutume, comme s'il était nouveau venu et qu'il eût pris soudain l'importance des récentes acquisitions.

Malan était parti. La nuit s'épaississait autour de la maison.

— Viens coucher sur la véranda, dit à Julot son maître.

Julot se leva lentement, écarta la paille qu'il avait rassemblée en bourrelet circulaire autour de lui, — un

vrai nid. Trois petits cris agacés, à lèvres crispées : « On le dérangeait », bien que son premier sommeil fût léger, comme le sommeil de tout ce qui vit dans la forêt, ce sommeil que l'obscurité impose aux paupières mais qui n'atteint pas les oreilles.

Le contact de la main de son maître le rassura. Il gravit les marches de l'escalier et se laissa conduire dans le coin où il passait déjà les nuits au temps des pluies précédentes et dans la période de froid qui suit les hivernages.

— Ici la tornade ne pourra rien te faire, dit le maître qui aménageait une caisse vide garnie de paillons de bouteilles.

Et il lui donna une petite couverture de coton. Julot s'en saisit, la retourna, l'examina à la lueur de la lampe, s'en enveloppa lentement. Quand il la tirait trop du côté de la

tête et que les pieds restaient découverts, il recommençait avec patience. Enfin, il se sentit entièrement protégé, prit la main de son maître et en mit dans sa bouche les quatre doigts qu'il pressait doucement, les humectant de salive. Jamais un garçon de la race chimpanzé ne s'était mieux senti à l'abri des coups de la nature que ce soir-là Julot, qui habitait chez le plus favorable des hommes grands, magnifiques et forts.

Les dernières notes d'un lointain balaphong arrivèrent sous la véranda. Puis, tout retomba dans un morne silence que rendaient plus triste les rares appels des oiseaux nocturnes. Nuit favorable aux réunions des sociétés secrètes, aux pratiques de magie qui tordent les visages, — si placides quand on les examine au grand jour, — nuit

propice aux recherches hystériques et aux incantations des sorciers. « Les grands orages approchent », pensa le Directeur. Et il découvrait à nouveau cette saison pénible, comme là-haut, chaque année, l'on découvre le printemps.

Insouciant, Julot dormait déjà tandis que son maître demeurait isolé en face des hommes attardés, aux prises avec la brousse où les bêtes détiennent encore la puissance, et la forêt dont chaque branche est alourdie de secrets qui dépassent les hommes. Julot dormait, pendant que là-bas, dans le Sud, les familles de ses parents écoutaient à travers le feuillage la venue des vents humides, porteurs de cette eau qui répand les fruits savoureux sur les lianes comme sur les géants sylvestres, qui fait pousser en quelques jours les bourgeons convoités par les tout jeunes chimpanzés et leurs grands pères éden-

tés. Julot ronflait, alors que dans toutes ces familles les mâles protecteurs et les femelles nourricières songeaient aux creux d'arbres et aux abris capables de protéger la race contre les tornades du ciel qui n'accorde ses bienfaits que dans la colère.

Julot avait vu le jour sept ans auparavant dans une forêt de la Guinée. C'est une des dernières patries des chimpanzés qui vont se rétrécissant chaque mois, à mesure que les naissances augmentent dans les cases et les maisons des hommes. Julot avait eu la chance de naître après les premières fraîcheurs de l'année, mortelles d'ordinaire pour les petits qui viennent au monde tout misérables, avec une grosse tête chauve, mal attachée sur un corps maigre et nu. Comme ses semblables, il était resté collé au sein de sa mère, agrippé aux longs poils noirs par ses bras ridiculement longs et ses jambes de rachitique qui restent

toujours hors de proportion avec l'ampleur du torse. Et c'est ainsi que sa mère le maintenait, tout larmoyant, quand il fallait suivre le groupe à la recherche des fruits, des racines et des pousses qui alimentent la race aux dents saillantes, à la mâchoire dure.

Il était né si fragile, si déséquilibré, si flasque, qu'il aurait pu, comme un simple enfant des hommes, mourir de faim à côté d'une jatte de lait. Dans la troupe, faite de trois familles que conduisait le plus fort des mâles, Julot avait trouvé, vers son deuxième âge, des compagnons de jeu avec lesquels il pouvait se chamailler, danser, s'essayer à sauter d'une branche à l'autre, comme le lui avait enseigné sa mère, mais encore lourdement et à faible hauteur du sol ; pendant que les vieilles gens demeuraient au pied d'un arbre à jacasser aimablement ou s'employaient à calmer les disputes enfantines.

Quand une bande de singes verts ou de singes à dos noir et à ventre blanc passait dans les branches, Julot et ses jeunes amis, impuissants à les suivre, auraient bien voulu jouer quand même avec eux : ils en étaient régulièrement détournés par la famille qui interdisait l'inutile fréquentation de ces êtres sans cervelle. Et ils les laissaient disparaître, l'œil voilé de puérils regrets.

Au cours des lunes qui se succédaient, Julot et sa famille, obligés de suivre la maturité des fruits, changeaient de pays avec la légèreté d'esprit des nomades, abandonnant leurs nids dans les fourches d'arbres et ces abris de feuillage que l'on refait au coucher du soleil. Tout d'abord, il se laissait porter par sa mère, à cheval sur le dos ou contre la hanche ; mais à un an, il la suivait déjà cramponné à son bras. On s'arrêtait aux points d'eau, sous les arbres porteurs de fruits. Des cris de joie précé-

daient les repas, que suivait une danse de gratitude. Et pendant la sieste, les anciens soignaient posément les blessures, les couples se serraient autour des petits affectés par la fraîcheur nocturne et qui toussaient.

On faisait même des séjours dans les villages abandonnés, qui avaient gardé vivants leurs jardins de papayers. On y habitait tant qu'il restait une papaye, douce à la bouche des enfants ; et c'est, ainsi que Julot avait connu les premières maisons des hommes.

Chaque jour lui apportait de la force, et il allait, marchant sur le sol à la suite de son père, pas encore debout et le pied à plat comme les grandes personnes, mais sur le côté extérieur du pied et maintenu en équilibre par les phalanges des mains légèrement appuyées à terre. Jusqu'au moment du péril, où sa mère l'enlevait en un tour de bras et le portait en haut d'un arbre, sur

une branche inaccessible. Alors, le petit hurlait, la mère criait au secours, les mâles tendaient les muscles de leurs bras durs et noueux. Et tous, debout, jetaient des injures aux mauvais sujets qui fréquentent la route des chimpanzés et des hôtes pacifiques de la verdure épaisse.

Julot ne sut jamais le genre de malheur qui l'avait frappé, un jour, dans ses attaches avec sa famille ; il ne se rendit même pas bien compte de ce qui lui arrivait. Sans doute essaya-t-il de mordre les hommes qui le saisissaient, mais il était trop enfant pour en avoir gardé le souvenir. Le seul fait certain est qu'il se retrouva dans une cour, entre des cases pointues, avec deux autres garçonnets de son âge, contre lesquels il bataillait en jouant dans la forêt dès que sa faim était rassasiée.

Les grands de sa race, trapus et lourds, avaient disparu. D'autres êtres les avaient remplacés, très semblables, mais qui se recouvraient de voiles à certaines heures du jour, parlaient sans trêve et ne s'aidaient jamais des mains pour marcher. Il y avait aussi les chiens, les chats, les volailles et les moutons, qui allaient et venaient dans la cour ; mais ces bêtes inférieures n'étaient pas pour effrayer les enfants d'une race qui se défend depuis des siècles contre la panthère et le serpent, et qui domine sans coups le menu peuple des forêts.

Celui qui devait s'appeler Julot était tombé, par le hasard de son destin, chez un petit chef indigène, Séni Diallo, aventurier besogneux dont le travail consistait à faire la police du pays pour le compte des Portugais. Contre une arme ou un phonographe, cet homme aurait troqué la brousse entière et ses habitants. Il avait envoyé au

Directeur, dans l'espoir d'un réciproque service, un des trois petits enfants de la forêt, — sans éducation un vrai jeune rustre. Les gens de sa maison s'étaient fait un simple devoir de le nourrir pour l'amener vivant. Pour le reste, ils ne s'en souciaient pas.

L'arrivée de Julot chez le Maître des arbres datait de quatre ans. A peine familiarisé avec les hommes noirs, le jeune chimpanzé fut nettement terrifié quand il aperçut un homme à la peau blanche. Il se réfugia contre la poitrine du plus proche des messagers de Séni Diallo, la tête cachée dans les plis du vêtement flottant, montrant seulement son large dos velu et plat.

Le Directeur voulut d'abord lui gratter la nuque et la base des oreilles, faveur qui réussissait assez bien avec tous les animaux qu'il avait élevés dans sa maison : cela ne fit que déchaîner un tumulte intime contre la poitrine du Noir.

L'homme blanc se piqua au jeu, car il avait la prétention de dominer rapidement les bêtes de la brousse. Il n'aurait pourtant rien obtenu, même avec de la nourriture, s'il ne s'était avisé d'un stratagème dont il n'espérait pas une si complète réussite. Il s'accroupit et commença d'émettre une série de sons gutturaux, brefs et doux... Celui qui devait porter le nom de Julot se retourna lentement, prudemment, cligna des yeux, ces yeux couleur de noisette et au regard direct, ces yeux bien ronds que les paupières couvrent et découvrent sans hâte, et que l'on n'oublie pas.

Aux appels redoublés, et qui rappelaient ceux de ses parents blessés ou égarés dans la forêt, Julot allongea peu à peu les lèvres, ses lèvres extensibles, et se détacha de l'homme noir qui n'avait sûrement jamais eu l'idée de lui tenir un tel langage. Droit sur les pieds, il s'en vint flairer l'homme à la peau

blanche qui, même accroupi, dominait encore le chimpanzé.

— Il est tout jeune, n'est-ce pas ? demanda le maître de la maison. Deux ans, peut-être ?

— Tu es près de la vérité, répondit le plus âgé des Noirs. Les vieux de chez nous racontent que ces enfants de la forêt ne grandissent pas plus vite que les hommes...

Quelques bananes avaient achevé la conquête. Les familiers qui assistaient à la scène proclamèrent :

— Notre Toubab a un pouvoir sur les choses de l'univers !

Puis, en regardant de près :

— Ce singe n'a pas encore de queue !

— Il n'en aura jamais..., dirent les hommes de l'Est qui, eux, avaient de la connaissance.

— Cela peut être, puisque vous l'assurez et que je n'ai pas la permission de vous contredire, remarqua un contre-

maître de la plantation. Mais je crois qu'il est trop jeune et que, bientôt, il aura une queue si longue qu'il pourra s'essuyer les yeux avec le bout, comme les autres singes que Dieu a créés sur la terre.

— Habiter la maison d'un Toubab ne veut pas dire que l'on connaisse l'Univers entier...

Telle avait été la parole, dite à voix grave, d'un des émissaires qui savait les égards qu'un voyageur doit même aux serviteurs de son hôte.

La maison fut bientôt familière à Julot, et son amitié vite acquise à son maître. L'homme à la peau claire qui s'occupait sans cesse de lui était prodigue de soins et de caresses, de bananes et de lait, parlait mal le chimpanzé mais le parlait un peu tout de même. Au surplus, Julot était comme les enfants

qui distinguent très vite les personnes qui commandent de celles qui obéissent : il donna sa préférence à l'homme qui commandait.

En peu de temps, il eut ses manies, ses coutumes, ses emplacements choisis. Dès sa troisième année, ce petit homme des bois connut toutes les hardiesses. Silencieusement, sans hâte ni éclats, il chipait les objets dont il comprenait l'usage, savons, peignes, serviettes de toilette, brosses à dents, et montait les cacher dans un recoin du toit. Quand son maître buvait et mangeait, il demandait tout doucement une part en posant la main sur son bras, accentuant la pression jusqu'à ce qu'on lui donnât satisfaction. Alors, sans leçon préalable, il montait sur le dossier de la chaise et embrassait son maître derrière l'oreille. Et il riait doucement, rempli de bien-aise.

Son amitié s'étendit aux êtres qui

vivaient autour de lui. Une chienne eut des petits. Alors que nul ne pouvait approcher de la caisse où elle allaitait, Julot arrivait à petits pas, semblait choisir parmi les chiots le plus sympathique, l'emportait sur le toit, s'en amusait, l'épuçait et le ramenait à sa mère.

Certains jours, le besoin de grimper, de s'isoler en l'air le tenait plus fortement. Un dimanche, à la tombée du soir, le maître avait essayé en vain de le faire descendre du toit. Appels, colère, bananes, rien ne le décidait. De guerre lasse, le maître avait alors remonté le phonographe et fait jouer un disque de *fox-trot*. Julot poussa un cri, descendit sur le ciment de la véranda et, à la surprise de tous, se mit à danser, se soutenant à peine d'un pied pour se laisser retomber lourdement sur l'autre.

Toute nouveauté entraîne à l'action. Le maître de Julot voulut, par jeu, le faire baigner. Bientôt, le tub n'eut plus

de secret pour le chimpanzé, et la manière attentive qu'il avait de se savonner montrait qu'il y prenait un plaisir certain. Bien mieux, à l'imitation des ablutions matinales de son maître, il se frottait les dents et se passait de l'eau sur le front. Ce front, — on n'aurait pas tout d'abord osé le croire, — était dénué de poils : il y avait là de quoi distinguer nettement Julot des singes de la cour dont la crinière est soudée aux sourcils.

Julot avait tout de suite aimé les potages, sauf celui de haricots qui lui donnait trop de mal à déguster, car il retirait les peaux, délicatement, une à une. Pour les autres nourritures, il se fiait au goût de son protecteur et à la prudence de son instinct.

Voilà bien ce qui attirait le maître : la docilité que Julot montrait en même temps qu'il gardait le « quant-à-soi » de son intimité, ses initiatives surprenantes

et le recours qu'à la première inquiétude il cherchait près de lui avec l'élan frêle d'un enfant.

Chose curieuse, Julot ne comprenait guère la plaisanterie. Il était comme ces individus, et même ces peuples, dont l'amitié fougueuse ne souffre aucun relâchement. Quand, par exemple, on lui offrait un gâteau sec, un fruit, une boisson qu'il aimait, et qu'on lui retirait l'objet au moment qu'il allait le saisir, il se mettait dans une colère inattendue. Une colère en trois phases. D'abord, il geignait, gémissait ; puis il passait à la prière, à l'ordre impératif qui se traduisait par des cris éperdus ; enfin, il se dressait avec indignation, levait les bras et se jetait à terre où il se roulait en s'arrachant les cheveux.

De rancune, point. Il pardonnait à son maître comme il savait lui-même se faire pardonner ses incartades. Pris en flagrant délit de pillage à la cuisine, cou-

vert de farine ou de sucre en poudre, il dansait et poussait toute une série de petits cris joyeux pour provoquer le rire. Il désarmait l'impatience, évitant de la sorte une correction.

Mais quand son maître feignait d'être insensible à ses avances, une grande tristesse l'accablait. Il se faisait alors grave et suppliant : les yeux embués, il se retirait dans un coin sombre comme un enfant qui a perdu le droit de parler à son père. Au contraire, les embrassades fatigantes de la réconciliation provoquaient souvent chez Julot un affolement du cœur, dangereux pour ce fils sensitif et musclé d'une race aux artères vieillies.

Les nuits paisibles interrompaient les repas, les colères et les jeux. Les saisons se succédaient, avec les joies toujours nouvelles que donnait à Julot la vue

des bananiers penchés sous le poids des régimes, des orangers illuminés de fruits et des pousses tendres que recherchent ses semblables aux dents carrées et saillantes. Ainsi, rapidement, son univers s'était réduit à la maison de son maître et il en était venu à ignorer les autres représentants de son peuple qui vivent par familles, par groupes dispersés dans la forêt. Hormis qu'il était parfois distrait, et qu'il demeurait de longs quarts d'heure, les yeux fixés sur des spectacles que nul ne pouvait voir. Alors, il ne sortait de l'immobilité que pour se gratter la tête d'un air lent et détaché.

Julot était pourtant près de la nature sauvage. On aurait même pu le croire averti, par sa conscience profonde, des dangers de la brousse. La vue d'une corde enroulée ou sinueuse le faisait bondir et changeait tout d'un coup sa démarche. Un jour, pour le taquiner

d'un jeu rude, son maître fit apporter par un garçon, au bout de la véranda, une dépouille de panthère grossièrement empaillée : alors, la frayeur de Julot fut voisine de la folie, et les cris qu'il poussa exprimèrent le plus navrant désespoir. D'autres fois, quand il entendait un coup de fusil, il se pendait au cou de son père nourricier et le serrait à pleins bras, bien qu'il n'eût jamais été chassé : tout au contraire de certains hippopotames d'une rivière fort écartée des routes humaines, qui considéraient placidement le premier chasseur parvenu dans leur domaine et clignaient des yeux pendant qu'il les arrosait de balles blindées.

Une fois, comme on avait apporté au Directeur deux lionceaux tout petits et innocents, Julot monta sur leur cabane et martela le toit à coups de pieds pour les faire sortir. Mais dès qu'ils apparurent en poussant un miau-

lement, Julot, averti par le sang de tous ses ancêtres, poussa de grands cris d'effroi et s'enfuit éperdûment, son poil noir tout redressé.

Les lionceaux avaient disparu de la maison, partis pour la France, et Julot était resté avec son allure gênée, ses fantaisies sérieuses, son air sobre et comique, ses jeux ardents presque toujours suivis de crises d'abattement qui tenaient de la bouderie enfantine et de l'assoupissement sénile.

Si l'éducation de Julot avait été pour son maître une source d'émotions presque chaque jour renouvelées, sa présence était surtout devenue un grand remède à la dangereuse solitude qui menaçait de l'étreindre dans cette brousse écartée. Il n'est pas jusqu'aux surprenantes découvertes qu'il avait faites à son sujet, jusqu'au trouble qui

le saisissait devant certaines similitudes, — trop précises parfois, — entre Julot et quelques peuplades de l'Afrique, qui ne fussent pour lui une distraction. Avec un peu de soin, le Directeur était même arrivé à distinguer chez Julot treize onomatopées bien distinctes, qui traduisaient ses états d'âme les plus sensibles ou les plus violents ; sans tenir un compte exact des combinaisons d'accents et de cris divers que formait Julot lorsqu'il désirait un mets ou qu'il remerciait d'un bol d'eau froide, ni des babillages murmurés à voix basse tout près de l'oreille et que son maître n'avait jamais pu déchiffrer.

Julot avait environ six ans au moment où Malan était entré dans la maison. A six ans, un chimpanzé n'a guère que la taille d'un garçon de quatre ans, mais avec des bras plus longs, plus forts, et des mains plus habiles. Si des générations innombra-

bles ne lui avaient pas donné la faculté d'établir des relations entre les choses, les êtres et les actes dont jouit un enfant de six ans, il dépassait celui-ci en moyens physiques. Il était à l'enfant ce que le tout jeune paysan, dans ses rapports avec les forces de la nature, est au citadin de son âge.

Comme les chimpanzés qui vivent dans cette longue forêt surgie entre la Guinée portugaise et la Côte d'Ivoire, Julot avait un fond de peau jaunâtre, pareille à celle des vieux Arabes, tachée de plaques d'une couleur noire, mince et transparente. Et cette peau était affectée d'une odeur fade et musquée à la fois, comme la peau du Chinois méridional. De longs poils noirs et lisses le recouvraient un peu partout, sauf sur la face presque glabre et luisante, sur les mains et sur son séant. Il était laid.

Une jeune femelle de même race, que

le Directeur avait élevée avant lui, avait des traits harmonieux, un teint plus clair et de fort beaux yeux très doux. Bien que fidèle, elle était d'une étonnante stupidité. Julot était laid, mais intelligent et loyal. Ses gestes, comme ses intentions, étaient directs : il n'avait rien de commun avec les chats, pourtant familiers, qui font des manières devant une assiette de viande désirée à flancs rétrécis. Plus il grandissait, plus il cherchait à tout faire voir de lui-même, naïf et sans retenue ; tandis que Malan, avec son service strict et mécanique, malgré l'intérêt matériel qu'il portait à la santé de son maître, était tout semblable à ces paysans dont on ne voit que les gestes raidis par le travail et les amabilités balourdes, alors que se cachent soigneusement les drames de la veillée et de la lampe éteinte.

Depuis son arrivée, Julot avait dû

subir les fréquentes visites des gens du pays, qui s'entretenaient de lui au même titre que de certains « hommes du Sud » dont on parlait avec mystère.

— Cette manière de singe mérite d'être vue ! s'exclamaient les curieux.

— C'est pour ne pas être forcés de travailler, disaient les malins, qu'ils refusent de parler. Ils pourraient tout dire comme nous, s'ils le voulaient.

Julot, complètement indifférent à ces Noirs qu'il semblait ignorer, s'amusait devant eux et les regardait parfois distraitement, tandis qu'il ne quittait pas des yeux son maître. L'homme blanc, avec ses manières audacieuses et favorables, était celui dont il partageait la maison, la table et les jeux. Il lui avait donné un abri tranquille, du confort, une nourriture abondante ; près de lui, on n'avait jamais soif.

Ce soir Julot dort en paix. Depuis, quatre ans qu'il vit dans la maison de son maître, il a vu passer les saisons et les a oubliées comme il a égaré les souvenirs de son enfance. Il s'est laissé aller à cette nonchalance du cerveau qui atteint les êtres fixés dans la sécurité. Les bananes, le riz, le pain et l'eau, voire les boissons piquantes, sont à sa portée, dans la main d'un être supérieur dont la seule voix fait abaisser les bras des autres hommes. La sagacité que déploient ses semblables pour éviter les dangers de la brousse, et poursuivre leur nourriture au gré du sol ou des saisons, il l'occupe davantage à satisfaire des désirs aisément comblés, à écarter des angoisses aussitôt dissipées. Son intelligence ne le guide plus sur la voie de ses ancêtres. Les armes de la nature qu'il devrait redouter l'amusent. Un jour que le jeune chat de la maison l'a égratigné, loin de se

fâcher et de se brouiller avec la petite bête sournoise et coléreuse, il l'a simplement saisie et, tout doucement, a essayé de lui arracher les griffes...

Julot a perdu le sens de la brousse, la connaissance de ses lois qui recommandent d'éviter la société des bêtes silencieuses, à la gueule sanglante et aux pattes armées, tout comme le bec courbe et coupant des grands rapaces quand on recherche les œufs à la saison des nids. Julot a perdu le sens de la forêt. A-t-il même gardé le souvenir de ces êtres à longue queue, dont il enviait la souplesse, qui ne vivaient que par grandes troupes, légers et constamment agités, qui remplissaient le monde de leurs criailleries, se disant à la fois les semblables des parents de Julot et des oiseaux qui habitent la vaste maison feuillue ?

Il dort, dans un lit adossé à un mur blanc, comme un homme, mais qui ne

saurait encore discerner les projets ténébreux des autres hommes dont la vie est faite d'espoirs irraisonnés et de mystiques inquiétudes. Il a changé de famille. Sa maison est moins vaste, mais elle est stable ; ce sont les choses et les êtres qui se déplacent, tandis qu'il est immobile et paresseux : tout va bien pour le fils de ces chimpanzés qui ne redoutent rien autant que l'isolement et la solitude.

Levé tout juste avant le soleil Julot était déjà installé près de son maître qui déjeunait. Il était calme et n'avait pas eu à tancer le marmiton qui, d'ordinaire, nourrissait les singes de la cour : ces singes qui sont sa caricature et qui ne doivent, sous aucun prétexte, manger avant lui. Personne aujourd'hui ne donnait à manger aux singes.

Les travailleurs allaient aux magasins pour changer leurs outils, précédés par le contre-maître. Nul ne chantait, nul ne sifflait. On chuchotait que l'homme « abîmé par la brousse » ne parlait plus et que son souffle de vie était difficile. Aucun des arrivants ne songeait à élever

la main vers le Directeur, en guise de salut familier et comme pour lui dire : « Nous sommes là, ne te dérange pas. » Julot les gênait. Il n'était pas plus en faveur que les singes, il n'amusait plus personne.

Le regard que Julot leur accordait était marqué de malice en même temps que de cette gravité coutumière qui approche d'une douceur mélancolique. Il ne savait pas, il ne comprenait rien à la réprobation des hommes. Sa queue n'avait pas poussé, comme chacun l'espérait à son arrivée. Bien mieux, aucun embryon ne s'était formé au bas des reins carrés et nus de Julot ; et plus il grandissait, moins il s'aidait de ses mains en marchant.

La chose avait jusque-là tourné en plaisanterie entre le Maître des arbres et ses gens. Mais aujourd'hui Malan descendait l'escalier et racontait « qu'il en avait assez de ces *singes* capables de

tourner les hommes en moquerie et d'attirer sur eux le malheur » ! Et le voilà qui plastronnait devant ces hommes crédules, prompts à s'étonner ou à provoquer un grabuge.

Les travailleurs qu'employait le Maître des arbres étaient, pour la plupart, loin d'être des « évolués ». Ils appartenaient à plusieurs tribus voisines, gens bornés, soumis aux féticheurs qui leur distribuaient périodiquement le poison, seul capable de révéler les esprits malfaisants, abrutis par les sorciers qui leur partageaient la chair des cadavres au cours des nuits de magie désespérée, — cette chair décomposée que l'on mangeait rituellement pour enchaîner les Dieux et les Forces, pour plaire aux mânes des Ancêtres. « La viande des hommes morts donne virilité, sagesse et courage », était un des axiomes préférés de ces êtres au niveau mental si proche de la terre.

Quant aux autres, ils ne constituaient pas précisément une phalange de « prix de vertu ». Sonko avait fui la prison de son pays, en Basse-Guinée ; à son arrestation, il avait dit : « Il y a des choses qu'on ne peut raconter aux Blancs ! » Abdoulaye N'Diaye avait quitté Diourbel, ville de commerce : il détroussait les clients d'une maison de jeux qu'il avait installée dans un faubourg. Séné Thialis, voulant imiter les Toubabs, avait fait creuser un puits trop profond et mal étayé : son manœuvre avait été enseveli, d'où la fuite des responsabilités. Un autre avait assommé le mari d'une femme infidèle. Plus loin, un grand diable qui échangeait son outil, avait été pris au moment où il vendait comme amulettes, à des gens de la forêt, des feuilles d'un catalogue de la Samaritaine. Un tout jeune homme avait été poursuivi, alors qu'il n'avait pas dix ans, pour avoir attroupé tout un

quartier de Conakry : il persuadait la foule qu'il avait atteint sa centième année, qu'il était père de plusieurs enfants, époux de quatre femmes, et ami d'un descendant du Prophète. Il y avait aussi des Novaré qui fuyaient la conscription militaire, un Mané qui prenait obligeamment des billets dans les gares d'une voie ferrée pour le compte des ignorants et qui leur faisait payer le prix du trajet total en échange de cartons où était marqué tout juste le nom de la plus proche station...

Pour leur malheur ou leur honte, ces gens-là s'étaient écartés des prescriptions de leur village, de leurs sociétés secrètes. Ils s'étaient éloignés de leur animal protecteur. Naïfs ou fripons, ils savaient toutefois manier la hache et la pioche, et ce n'est pas autre chose que leur demandait le Maître des arbres. Mais on n'aurait pu trouver parmi ces trois cent cinquante travailleurs un seul

de ces bergers peulhs, nomades et affinés, qui ne connaissent que les bœufs et les champs libres, se nourrissent de lait caillé et savent contempler les astres.

Il y avait aussi les fidèles d'un petit prophète, moitié sorcier, moitié marabout, venu d'un pays mal connu, du côté du Soleil Levant, en quête de prosélytes. Il avait demandé des subsides au Directeur et, sur son refus, envoyait ses adeptes travailler à la plantation pour gagner quelque argent liquide. Plus que les autres, ils écoutaient aujourd'hui Malan, se faisaient confirmer les détails de l'accident qui était le fait des singes de la brousse.

Du haut de la véranda, le Directeur écoutait vaguement ses hommes parler à tort et à travers. Il écoutait par habitude et seulement pour se distraire, car il ne saisissait pas le frémissement qui courait déjà dans ces âmes obscures. Il était jeune et raisonnait comme tous

les jeunes hommes qui assument de la sorte, au loin, des responsabilités entières, et qui tiennent entre leurs mains de multiples destinées à l'âge où l'on n'est, en France, qu'un maigre employé ou un surnuméraire. Il était le maître ; il avait pris l'habitude de penser qu'il l'était absolument, uniquement, et que tout le monde autour de lui devait se plier à ses volontés, à ses fantaisies, à son humeur. La liberté même qu'il laissait à son principal serviteur, à celui qui l'approchait de plus près, faisait partie de cette conception.

Cependant, comme la patience n'est pas la vertu des hommes blancs sous le Tropique, le Directeur se pencha et cria :

— Malan ! Laisse donc là tes palabres et viens me servir à boire !

— Sache, répondit le boy, que ce ne sont pas des bavardages de plaisanterie, mais que l'homme est en train de mou-

rir à cause des semblables de ton Julot.

— Si vous connaissiez quelque chose à l'univers au delà de votre champ et de votre case, répondit le maître à pleine voix, vous sauriez que les parents de ce Julot, qui est assis à mon côté, n'attaquent pas l'homme. En tout cas, vous sauriez aussi qu'il n'a rien de commun avec les singes dont vous parlez et qu'il n'aura jamais plus de queue que vous qui êtes là, presque nus devant moi !

Malan s'en fut à la cuisine, et tout le monde s'éclipsa, le tête basse, sans un de ces mots drôles et familiers que les Noirs répliquent d'ordinaire en manière de plaisanterie.

Et la chaleur des orages qui montait, qui alourdissait la nature, resta seule autour de Julot et de son maître.

Le Directeur envoya des remèdes et de la nourriture à l'homme blessé et se

remit à s'amuser avec Julot. Il le peignait avec une brosse, lui taquinait doucement les oreilles, étirait ses lèvres minces, pareilles à du caoutchouc et qui se fermaient exactement l'une sur l'autre comme les deux rebords d'un coffret.

... « Je vous ai promis un service bien fait, mais j'ai bien peur que le boy ne me quitte avant votre arrivée... », écrivit-il après le déjeuner pénible et maussade, dans une lettre personnelle qui accompagnait le courrier officiel pour la France.

Au cours de l'après-midi, ce fut encore une tornade manquée. La force qui réunit les nuages n'arrivait pas à les dissoudre. Le ciel accablait les hommes et les bêtes. Les deux jeunes chiens de la cour agitaient désespérément la langue dans leur gueule trop ouverte. Les poules s'ébouriffaient

pour faire pénétrer l'air sous leurs plumes. Les canards ne bougeaient pas des lignes d'ombre, non plus que les biches, ni les petits échassiers qui avaient accepté de vivre dans la maison de l'homme et qui déployaient leurs ailes inutiles. L'eau, qui seule peut réparer la terre craquelée, ne voulait pas tomber : à la grande inquiétude des serpents, des grenouilles, et de toutes les bêtes rampantes fatiguées d'habiter pendant la saison sèche le royaume des termites.

Des fourmis noires, une armée véritable de fourmis en quête de fraîcheur ou de provendes, traversa la cour. Malan appela quelques hommes à son aide pour les arrêter. Et l'on put le voir qui interdisait à chacun de les tuer, — « qu'il s'agisse d'une mouche ou d'un pou, disait-il, l'homme ne doit pas supprimer une respiration que Dieu a donnée... » Et il se contentait de les faire enterrer.

De son bureau, le Directeur le regardait agir, et découvrait des motifs de confiance. Il était vraiment jeune. Ce soir-là, il regretta seulement de ne rien pouvoir sur la pluie, et il envia la situation des météorologistes qui, là-haut, dans les journaux, annonçaient leurs prévisions. La température, même vers la fin du jour, devenait intolérable.

La brise de mer, qui voyageait avec peine depuis deux heures, repoussant les traînées légères de vent du Sud, atteignit enfin la maison, enveloppa la véranda. Dans le crépuscule, les hommes respirèrent fortement. Les oiseaux, que la chaleur du jour avait obligés à se cacher dans les arbres, se mirent à poursuivre, avec des cris de joie, leur repas du soir dans la foule de moucherons et d'insectes de toute sorte qui

s'élevaient de terre et des coins d'ombre. Les grues couronnées, entendant la cloche du chantier, crièrent stupidement qu'il était « six heures », et Malan se mit à préparer un cocktail, avec l'espoir toujours vivace et souvent comblé qu'il resterait un demi-verre au fond du *shaker*.

Allongé dans une chaise-longue, le Directeur se laissait aller à cet abandon physique et moral qui est la suite des travaux épuisants de la saison sèche et la marque de transition vers la saison humide. La boisson, le peu de brise qui venait mourir sur la forêt et la plantation, lui donnaient juste le bien-être qui invite à la bonne humeur. Distrait, il surveillait la sortie des roussettes et des chauves-souris ; il voyait Malan cueillir des fleurs et les répandre sur la table en lignes sinueuses. Il regardait aussi Julot qui mangeait d'un plat de riz que le mar-

miton, suivant l'ordre du boy, venait de poser devant le « singe ».

Malgré la nonchalance de son esprit blasé d'un spectacle presque quotidien, il fixa tout à coup ses regards devant lui : Julot, à chaque bouchée, retirait de sa bouche des objets, sans doute menus, qu'il posait avec précaution près de l'assiette. On eût dit qu'il crachait des arêtes.

— Lui faites-vous cuire du riz au poisson ?

— Nous ne le faisons jamais, mon Toubab, répondit Malan imperturbable. Je ne crois pas que le cuisinier ait changé sa manière de cuisiner... Mais tout est dans la main de Dieu ! ajouta-t-il.

Le Directeur ne fit plus attention aux gestes minutieux de Julot, sachant la prudence de ces êtres pour absorber toute nourriture autre que des bananes. Après un soir incandescent, la nuit

était venue, chargée de sommeil. Il mangea lui-même très peu, sans le moindre appétit.

Mais l'obsession est fréquente sous le Tropique : le repas terminé, il se dirigea vers Julot et, à la lueur d'un photophore, examina le plat et la terre environnante.

Il y avait là quelques épingles et des aiguilles de phonographe...

La colère est le premier mouvement d'un homme qui est directement touché dans sa situation de maître isolé, de chef qui se croit tout-puissant : elle n'avait plus d'objet, tout le monde était parti.

Interrogé, le gardien de nuit déclara ne pas comprendre et se remit à réciter, dans son coin, les prières d'un vague chapelet de marabout.

En remontant chez lui, le Directeur se dit : « Voilà un autre côté de mon boy que je ne soupçonnais pas... » Il

examina longuement Julot qui était venu se coucher dans sa caisse, sous la véranda. Julot était satisfait, tranquille, désireux seulement de dormir. Il donna une caresse distraite à son maître qui, à moitié rassuré, bougonna :

— Ce garçon-là ne sait vraiment pas empoisonner !

DEUXIÈME PARTIE

Incapable de dormir, le Maître des arbres descendit, siffla le chien qui était libre et se dirigea vers l'agglomération des travailleurs, à quelque huit cents mètres de sa maison. Au temps des travaux ordinaires, il lui arrivait d'aller s'y promener pour assister aux danses éclairées par la lune, surveiller l'hygiène des cases et s'enquérir au sujet des enfants et des femmes. Ce soir, il lui semblait qu'il partait pour une reconnaissance au cours d'une expédition nocturne.

Pas le moindre bruit, pas le moindre jeu de ces petites guitares qui griffent le silence et réveillent les conversa-

tions. Derrière une clôture, un chien reconnut le passage d'un congénère et grogna. Un homme, à son tour, gronda et imposa le silence. Des vagissements s'élevèrent, suivis d'une berceuse naïve en quatre mots, toujours les mêmes, assourdis par le chaume et la bambou.

Le village était un village neuf. Bâti depuis cinq ans aux confins des pépinières, de la plantation et de la brousse libre, ses cases rondes n'avaient pas encore brûlé ; elles n'avaient pas davantage connu d'épidémie, de ces maux soudains et contagieux qui font gonfler les hommes en trois jours et les condamnent à périr sans une plainte. Ce n'était pas un de ces villages séculaires, paisibles ou guerriers, établis au bord d'une plaine fertile et qui s'exhaussent lentement sur les débris de foyers et de cuisines ; mais il était assis sur une base formidable de coutumes surpre-

nantes et de traditions d'une courtoisie ambiguë, sur un fond de pratiques superstitieuses accumulées par les âges, par les religions surgies du sol et les rites apportés du dehors. Cinq ou six cents Noirs environ l'habitaient, à ras de terre.

Le Maître des arbres s'arrêta devant les cases de Malan Koma. Une faible lueur passait à travers le bambou tressé. Cependant, tout y était silencieux.

— Les palabres des termites, le lion ne risque pas de les entendre ! dit une voix basse à côté de l'homme blanc.

C'était Amadou Silla.

— Que fais-tu ici, à cette heure ? demanda le Directeur.

— Je poursuis mes créances... Tant qu'un espoir reste, il ne faut jamais faire honte en public à un débiteur... Ces gens-là sont des fous... Ils préfèrent aller voir chaque jour le sorcier et lui payer très cher du museau d'hyène qui

écarte les réclamations des prêteurs. Ils feraient mieux de me rembourser. Mais, dit-il encore, ton Malan... tu devrais t'en méfier... Secouer la tête ne sépare pas un âne de ses oreilles, Toubab ! Passe la nuit en paix, Maître des arbres !

« L'homme que m'a confié ton semblable, ajouta-t-il, son corps n'est pas en paix ! Et cela met les gens du pays en colère... En vérité, son souffle est dans la main de Dieu !

Et il disparut en effleurant la terre.

Originaire d'hommes clairs, les Sarakollés, — Sara, venu d'en-haut, qui ne mange que du miel et de la farine, — cet homme aux paroles sérieuses tenait les Koma pour des esclaves, bien que ceux-ci fussent devenus propriétaires de champs et de troupeaux. Les Koma, qui méprisaient la mort à la bataille, gardaient aux Silla une rancune tenace de leur opinion et du refus de s'allier avec eux. Il était

donc naturel qu'un Silla prît le parti de l'homme blanc contre un Koma qui était mêlé à sa vie, lui servait la nourriture et remplissait son verre.

A côté de sa boutique, Amadou s'était installé pêcheur, ou plutôt chef de pêcherie, — car il faisait travailler pour son compte de jeunes garçons, comme doit le faire un homme âgé capable de comprendre la vie. Il vendait du poisson séché aux tribus de l'intérieur ; mais ses égards allaient à un client tel que l'homme blanc, assez riche pour nourrir des centaines de travailleurs avec du poisson frais de rivière. Son autorité était grande chez les Noirs auxquels il faisait crédit en attendant la paye de fin de mois. Par le jeu des mêmes intérêts, par la bonhomie et l'amitié qu'il apportait dans ses règlements, il était devenu le plus intime familier de la maison du Directeur, recevant de celui-ci les

menus cadeaux qu'un chef d'entreprise sait distribuer autour de lui et qui s'ajoutaient aux gains de la pêche et de la boutique. Assuré d'un tel appui, Silla en profitait pour prendre de l'avance sur ses semblables. « Approcher l'or du roi te donne de l'éclat », répétait-il à ceux qui l'enviaient ou qui lui faisaient un grief de sa fidélité. Par lui, son Toubab apprenait beaucoup d'événements, voire d'intentions que même sa parfaite connaissance de la langue ne lui aurait jamais révélées. Amadou Silla lui montrait l'envers des choses ; quand le Toubab l'écoutait, les visages surgissaient de derrière les masques, les regards obliques trahissaient leur véritable sens.

Le Directeur leva les yeux. Le ciel était dégagé, les arbres immobiles. Des oiseaux de nuit échangeaient des appels

discrets, d'une branche à l'autre. Une tristesse infinie, faite de lâcheté nocturne, l'envahit. « La pluie sera peut-être pour demain », murmura-t-il par diversion. Et il reprit le chemin de sa chambre.

Un balaphong fit entendre son jeu lointain. Mais, au lieu de bondir, les notes trébuchaient dans la nuit. Le Directeur, au moment de quitter le village, heurta une calebasse abandonnée qui fit un bruit de crécelle sur les cailloux du chemin. Les chiens se mirent à hurler. Ces bas serviteurs qui, ailleurs, sont les amis de l'homme, connaissant et utilisant ses habitudes, ne sont ici que des esclaves farouches qui craignent la forêt plus que les coups de leurs maîtres noirs, qui préfèrent au produit hasardeux de la chasse les restes qu'on leur jette. Pour une cause futile, voilà que tous ces fous aboyaient dans la nuit contre le seul être qui

fût capable de les gratifier d'une caresse.

La lampe de veille brillait, suspendue au coin de la véranda. La lueur se divisait à travers les branches indisciplinées des arbres libres. Le Directeur pensa à Julot qui dormait, et aussi à ce stupide Malan qui s'avérait jaloux du chimpanzé ! Evidemment, parmi ces gens qui s'abritaient sous leur hutte en terre battue ou en bambou couverte de chaume, il pourrait dresser un jeune garçon capable de devenir un Malan automatique et buté... Mais avec du temps, trop de temps, et une patience dont on n'est jamais riche à la saison des pluies. En tout cas, pas avant la venue de celle qu'il attendait.

Et puis, tout ce monde parut sournois à celui que l'on appelait le « Maître des arbres » et qui se trouvait tout d'un coup aux prises avec les forces

brutales de la forêt et la résistance cachée des hommes. Il en vint à se réfugier dans l'espoir qu'Amadou Silla l'aiderait de ses conseils, le renseignerait. Il l'associa même à l'idée de Rome qui, dans ses conquêtes, trouvait toujours les hommes d'une caste pour trahir la caste concurrente et se rapprocher des vainqueurs.

Et il monta les marches de l'escalier, lourd de regrets pour l'Europe et ses soirs inégaux.

Julot dormait, perdu dans la couverture brune. C'est Julot qui, seul, le distrairait au moment que les pluies allaient l'isoler du monde extérieur. Il ne s'en était pas beaucoup occupé depuis trois ans ; il était tout d'abord le Maître des arbres, avec le devoir de vivre, d'assurer l'avenir. Ce n'est pas une mince affaire que d'abattre la forêt

sur des kilomètres, d'installer des pépinières, de faire creuser des milliers et des milliers de trous bien alignés pour recevoir les jeunes plants de palmiers à huile. L'embauche, la direction technique, la paye de centaines d'ouvriers et manœuvres étaient des problèmes sans cesse posés et dont les solutions demandaient du doigté, de la diplomatie et un cœur ferme. Il est peu commode, en effet, de choisir les contremaîtres qui doivent se faire obéir par des hommes affiliés au clan des Oiseaux, au clan du Poisson, au clan de la Panthère ou de la Chèvre, quand ils sont eux-mêmes protégés par l'Hippopotame ou l'Eléphant.

A cela s'ajoutaient la construction des flottilles de transport, le montage des magasins. Il fallait en outre surveiller les troupeaux de bœufs qui se régalent de ces jeunes plants d'un accès facile, remplacer les ratés, semer et rafraîchir

cette herbe rampante qui détruit les produits indisciplinés du sol. Il fallait par-dessus tout soigner les hommes.

Sans la question de prestige personnel, — « Chacun sait que tu veux bien ce que tu veux et que tu tiens beaucoup à ce que tu possèdes, » disaient les Noirs et Malan lui-même, — Julot lui serait apparu ce soir d'un intérêt presque inférieur.

Il fut tiré de ses réflexions par les aboiements des chiens. Le gardien de nuit montait le rejoindre pour lui dire :

— Amadou Silla vient d'envoyer un de ses jeunes gens... Il avertit que l'homme abîmé par les singes est mort.

— Heureusement pour votre Julot, et peut-être pour vous, que le boy n'est pas très vicieux. Il y a tant d'autres façons d'empoisonner, bien connues des sorciers, des femmes jalouses et, comme dans tous les pays du monde, des hommes impatients d'hériter d'un vieux parent trop lent à disparaître. Ainsi, Malan aurait pu mêler au riz le fin duvet recueilli avec précaution sur la face interne des feuilles de bambou. Ça aurait gentiment perforé les intestins de votre Julot vers le troisième mois du régime. Répétée pendant une semaine, une tisane de laurier-rose, — votre cour en est pleine

— lui aurait décomposé les entrailles l'année suivante. Mais cela est lent, trop lent. La racine de *tali* va plus vite : l'affaire d'une nuit. Il y a encore le jus de viande pourrie qui ne laisse aucune trace de son passage, ou la décoction de fourmis rouges qu'ils mettent sur leurs flèches et dont il aurait pu piquer le chimpanzé avec une épine ou une de vos aiguilles... C'eût été plus malin que des pointes de phonographe !...

Celui qui parlait ainsi au jeune maître de Julot était considéré comme un homme âgé : ses trente-cinq ans en imposaient dans le pays aux autres Blancs qui n'avaient pas, pour la plupart, atteint leur vingt-huitième année. Il portait une barbe pleine qui lui donnait du prestige au milieu des Noirs, pour lesquels le menton garni est signe de sagesse ; mais surtout, il faisait la loi dans la brousse parce qu'il tirait

au cours de l'année le plus grand nombre de cartouches, que l'Europe lui expédiait par milliers, par caisses entières. Aussi l'appelait-on, de préférence à son nom propre : « le Chasseur ».

Depuis quatorze ans, il parcourait les hautes futaies et les savanes, se déplaçant au gré des saisons et du gibier. Il n'usait guère de balles, pour la raison qu'une brochette de merles mordorés ou un paquet d'aigrettes lui rapportait plus d'argent qu'un hippopotame ou un petit éléphant. Il expédiait les oiseaux de plumage aux fournisseurs de mode parisiens, et gagnait plus de trois cent mille francs par an avec les singes à fourrure dont il donnait la chair à manger à ses serviteurs. Par les sentiers, à travers plaines et collines, il allait, monté sur une bicyclette garnie de caoutchoucs increvables : les merles et tous les oiseaux

de la brousse le regardaient passer, et ne s'enfuyaient pas devant cet étrange cavalier, ignorant qu'il avait massacré quelques milliers de leurs semblables dans la province voisine.

Quant aux Noirs, ils le respectaient aussi pour sa carrure, pour son endurance et mieux encore « parce qu'il ne tirait, assuraient-ils, que ce qui était marqué pour la mort ».

Le Chasseur était arrivé le matin même et avait dit simplement :

— Mon cher Directeur, je descends chez vous...

Il en avait « plein les jambes » de la route ! Il rentrait se reposer et allait prendre le bateau, à l'embouchure du fleuve, pour descendre à Dakar. Ainsi serait-il fin prêt pour la saison prochaine. Quand la tornade aurait dépassé le pays, il filerait. Il n'y a que la première tornade qui soit dangereuse. C'est elle qui fauche les arbres morts ou touchés

par la maladie. Quand la première épreuve, qui est presque toujours la plus sévère, est faite, la forêt tient bon et ne craint plus que le feu du ciel. En attendant, ça pourrait bien envoyer quelque grosse branche pourrie sur la tête du Chasseur, n'est-ce pas ?

— Et alors, ce serait la vengeance des oiseaux et des singes ! ajoutait-il avec un faux sourire. Qu'en dites-vous, monsieur le Maître des arbres ?...

— Quant à votre ami l'inspecteur, dit-il après avoir longuement écouté les circonstances de l'accident, c'est un véritable fou ! A-t-on idée de tirer sur des cynocéphales ? La peau ne vaut rien, la chair n'est pas mangeable même pour les hommes aux dents limées en pointe. Et puis... et puis... je vous affirme bien qu'il vaut mieux tirer sur trois paires de lions en train de dîner d'une antilope, que sur une compagnie de ces énergumènes !

Le Directeur ne regardait que Julot. Il but quelques gorgées de son apéritif et dit lentement :

— Et ceux-là, les tuez-vous aussi quand vous les rencontrez ?

— Est-ce que vous me prenez pour un assassin, par hasard ?... Ça m'est pourtant arrivé une fois, voyez-vous... une seule fois, par erreur. J'avais mal distingué les formes du gibier et j'ai tiré... Quand je suis arrivé, tout près, j'ai vu une femelle de chimpanzé accroupie, avec les deux mains appliquées sur sa poitrine pour retenir le sang... Elle ne disait rien, me regardait sans haine, et geignait... Je n'étais pas fier... Elle ne me quittait des yeux que pour surveiller sa fille, toute petite, qui allait, revenait, folle de terreur... Je l'ai fait enterrer sur place, au pied d'un grand arbre... pour que les bêtes n'y touchent pas... J'ai adopté la fille. J'aurais mieux fait, assurément, de la laisser dans

sa brousse... Je vous dirai ça une autre fois...

Le Chasseur but pour se calmer, voulut continuer, hésita comme s'il était arrêté en plein chemin par un obstacle imprévu.

— Vous ne savez pas ce qu'est l'être que vous avez chez vous... Non ! n'insistez pas... vous ne pouvez pas savoir. Vous êtes trop jeune et vous ne connaissez probablement que votre Julot, comme votre Julot ne connaît plus que vous. Mais si vous saviez... Avez-vous entendu parler de Gaspard, le chimpanzé de Toupenay ? Ecoutez-moi ça... Gaspard mange avec son maître et la femme de son maître. Comme il a toujours fini avant eux, il ne bouge pas d'une ligne tant qu'ils restent assis. Il croise ses bras sur la table et les regarde. Un soir qu'ils étaient silencieux, — ça arrive après quelques années de mariage, dit-on, surtout à

la Côte, n'est-ce pas ? — il a pris la main de la femme, puis celle de son maître, et les a réunies en les regardant. Il a évidemment *pensé* quelque chose en unissant ces mains blanches, en faisant ce geste qu'il n'avait *jamais vu faire*...

« Et puis, ajouta le Chasseur en considérant Julot, je me souviens aussi de cette famille d'orangs que j'ai vue un jour dans un Zoo. Le père distrait, la mère pleine d'attentions pour un petit d'un an qui s'abandonnait entre ses bras. Leur face jaune, ridée, leurs yeux tirés, me reportaient irrésistiblement à l'unanimité de l'Extrême-Orient, dont ils sont proches, comme le gorille puissant, naïf et brutal, me rappelle la race primitive africaine. Pour votre Julot, il me représente assez bien certaines races asiatiques, avec sa grande lippe, ses oreilles décollées et son teint mat plaqué de taches sombres...

Longuement, à voix grave, l'esprit lointain, avec des accents qu'on n'aurait pu supposer chez un homme de cette trempe, de cette rudesse, le Chasseur se laissait maintenant aller à raconter la vie des familles chimpanzés dans la forêt : leurs alliances et leurs luttes intestines, les batailles rares mais terribles au moment des amours, les vieux que l'on abandonne parce qu'ils retardent la marche à terre et la grimpée dans les arbres, les morts dont on s'écarte après quelques gémissements, et les danses au rythme syncopé après une ripaille de fruits.

Evidemment, un tel homme ne touchait pas à l'existence des bêtes par les seuls moyens de mort.

— C'est une poussière de petites tribus disséminées, disait-il encore, un peuple qui a perdu son âme. Je crois bien que, dans la grande famille, ce sont des cousins qui ont mal tourné.

Les Noirs prétendent même que c'est par paresse... Mais tout ceci n'a rien à voir avec votre Julot, n'est-ce pas ? et ce que vous m'avez dit m'inquiète un peu. Cependant, — il avait remarqué le service exact et correct de Malan, — ne pensez-vous pas que les aiguilles avaient pu être ramassées avec les balayures de riz dont on fait d'ordinaire la ration de la basse-cour ?

— C'est bien ce que le boy a répondu à mes questions.

— Sinon, ce serait à devenir enragé et à faire un accident de chasse !... Mais on ne peut tout de même pas tuer un homme pour un chimpanzé !...

Malan apporta la bouteille de cognac. Le Chasseur tendit son petit verre. Il dégustait tout doucement.

— Un singe, dit-il, n'y eût pas coupé. Un vrai singe, gourmand, goinfre, qui empile la nourriture dans ses abajoues

et l'avale comme s'il craignait toujours qu'on la lui vole...

A ce moment, Julot arriva en trottant. Légèrement de côté, il lançait vers le sud-est de grands gestes de la main. Une inquiétude lui crispait la face. Près de son maître, il se mit à pousser des cris sourds et allongés, tandis qu'il tournait vers le même point de l'horizon ses yeux dilatés, sa face ruisselante de sueur.

Le maître se pencha sur la balustrade. Le ciel, bleu dix minutes auparavant, s'était subitement couvert.

Les feuilles des arbres étaient figées. Au loin, un énorme bourrelet noirâtre avançait au-dessus de la forêt.

Déjà, tout le monde se mettait en alerte. Le cuisinier fermait ses portes. Malan rabattait les persiennes et manœuvrait les crémones. La cloche avertissait les travailleurs qu'il fallait d'urgence tout mettre à l'abri, attacher les

clôtures affaiblies et ramener les enfants dans les cases. Des sons de trompe couraient à travers la plantation ; tandis que les oiseaux aquatiques se hâtaient en direction des marais et que les crapauds se traînaient déjà le long des murs. La chienne qui avait perdu ses petits, et l'autre que les siens avaient abandonnée pour mener leur propre existence, venaient se réfugier sous l'escalier, sous la table. Les ombrettes, gonflant leur corps, s'installaient au milieu du jardin, hors des arbres, en marche oblique, dans l'espoir de rafraîchir leur plumage roux et desséché. Un brouhaha confus se rapprochait.

Le bourrelet noir, rouleau gigantesque, menaçait presque la plantation quand, tout à coup, les arbres furent secoués frénétiquement. Le vent massif s'abattit sur la maison, sur le jardin, continua ses bonds en avant, poussant, bousculant tout sur son passage. En

quelques secondes, les déchets de la saison sèche étaient soufflés, enlevés, emportés dans une sarabande où se mêlaient des pailles, des feuilles, des branches, des tuiles, des tôles ondulées et des oiseaux qui n'avaient pas eu le temps de s'agripper à un tronc, à une écorce rugueuse.

Julot avait suivi son maître et le Chasseur dans la salle à manger. Il se cachait entre les deux amis, leur confiant un destin qu'il jugeait en péril comme s'il voyait aujourd'hui sa première tornade.

— Mon pauvre gars, dit l'homme barbu, tes frères ne sont pas à leur aise en ce moment.

Le chimpanzé poussa deux soupirs comme s'il avait compris, proféra quelques syllabes confuses et serra de plus près les habits de ces êtres qui seuls, pour lui, représentaient tout ce qui marche sur deux pieds et ne s'envole pas.

— J'en connais qui, dès demain, vont commencer à tousser, ajouta le Chasseur en caressant Julot.

Au premier déluge glacé qui suivit le vent, succéda une pluie fine et régulière. Les deux hommes et Julot sortirent sur la véranda où Malan réinstallait les fauteuils et la table.

Groupées en rond, devant la cuisine, les grues couronnées dansaient déjà la danse de la pluie. A intervalles réguliers, l'une d'elles se détachait du cercle, venait au centre, se soulevait verticalement en s'aidant des ailes et retombait sur une patte, pour bondir à nouveau et retomber sur l'autre patte, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par sa voisine aussi stupide qu'harmonieusement habillée. Tout cela parce que leurs ancêtres avaient toujours tiré profit de l'eau.

Quant aux poules et aux canards,

ils se comportaient comme tous les canards et toutes les poules du monde, et offraient leur plumage à la pluie dans l'espoir d'être délivrés de leurs poux.

Il semblait que cette eau du ciel, lente et rigoureuse en ce moment, lavait les poussières de l'âme comme celle des objets, et qu'un poids descendait des épaules. Malan paraissait calme et soumis. Il est vrai qu'il servait deux Blancs à la fois et qu'il n'y a rien à entreprendre contre un groupe de ce qui pourrait être comploté contre un homme seul. Son maître le trouva plus obtus, plus mafflu. Amadou Silla respectait la présence de l'hôte, et s'il passa dans la cour entre deux averses, il ne marqua sa présence que par une salutation de la main, pour faire entendre qu'il était toujours près du Maître des arbres.

Et la terre, pendant toute cette nuit

de juin, reçut la fécondité, passive et insatiable.

Le lendemain, la pluie avait cessé, faute de nuages. Au lever du soleil, le Chasseur remonta sur sa bicyclette aux caoutchoucs increvables, disant :

— Je repasserai vers la fin de l'hivernage, ou peut-être plus tôt si je perds au baccara...

— Rapportez-moi un couple de dindons du Cap-Vert pour la Noël. Je ne puis jamais réussir à les élever ici avec les poules et les canards...

— Entendu ! Mais surtout n'exagérez rien et ne sacrifiez pas votre tranquillité à un chimpanzé. Cependant, ajouta-t-il, méfiez-vous de l'hivernage pour sa santé. Ils attrapent facilement des furoncles et des éruptions de boutons, comme toutes les vieilles races fatiguées par les mariages consanguins... Au revoir, Directeur !

Le chasseur mit son fusil en bandoulière et poussa la pédale, suivi de ses porteurs et de ses domestiques qui riaient de marcher sur un sol rafraîchi, laissant le « Maître des arbres » avec sa brousse compliquée, ses Noirs têtus et arriérés, ses bêtes familières ou sauvages, ses arbres domestiqués qui ne produisaient plus en fantaisie, avec son boy au mécanisme déréglé et son Julot qui avait perdu le chemin de la forêt.

Tandis que, le long des pentes et dans la savane, les proies commençaient à se réjouir de ne plus être obligées d'aller aux rendez-vous mortels près des eaux rares et inévitables.

La masse d'électricité de l'atmosphère s'était répandue sur les hommes. En temps normal, le matelot blessé mortellement par les singes eût été enseveli hors du village, sans cérémonie spéciale. On dirait aujourd'hui que le pays entier s'est rassemblé pour cette cérémonie. Malan lui-même, après avoir servi le petit déjeuner, est parti en courant. En l'honneur de ce mort presque inconnu la tribu voisine s'est jointe aux hommes du camp, afin de ressusciter les coutumes des grandes funérailles. On a exposé le corps toute la matinée, sur la place publique. Les femmes, couvertes de cendres, ont chanté lamentablement :

« Ils ont voulu l'empêcher de continuer la race !

« C'est aux fils de nos enfants qu'ils ont fait la guerre ! »

Le Directeur, en visitant sa cour, s'est aperçu de la disparition du singe à gueule de chien. Questionnés, le cuisinier, le marmiton, les manœuvres n'ont pu rien lui dire. Il voulait sortir, fort en colère. Mais Amadou Silla est entré précipitamment :

— Ne va pas là-bas, ils sont fous ! Ce sont eux qui ont pris ton singe et qui en ont pris d'autres dans la brousse. Ils les percent à coups de lance devant le cadavre.

Et il s'est mis à expliquer qu'ils avaient placé dans la savane des calebasses d'eau alcoolisée et sucrée, et qu'ils s'étaient emparés ainsi de plusieurs familles de singes endormis par l'ivresse. Evidemment, la mort ne pouvait se racheter que par la mort...

Une grande pluie aurait dispersé tout ce monde et apaisé les absurdes rumeurs. La pluie n'est pas revenue. Alors, quand l'exposition du corps a été finie, la foule exaltée est passée, portant le cadavre, près de la maison du Directeur. Un des hommes, plus fou que les autres, a essayé d'exciter les travailleurs et les étrangers.

— Personne n'a le singe pour tanna ! criait-il ! Ton Julot est une bête de malheur. Il n'est pas d'accord avec les tannas de notre race !

Une troupe de gens se rapprochait pendant que le mort continuait son chemin. Le frémissement qui traverse la chair des hommes quand le sang coule, les agitait encore. Pour tous, la vie du Toubab, sa maison, ses animaux, étaient d'ordinaire un spectacle qui les tirait de leurs pensées monotones. Pour les Sonko, les Ouâgane, les Sané et les Thialis, mêlés aux Kamara et aux

Diané, qui se pressaient là comme des abeilles fixées à l'entrée d'une ruche, c'était le sujet fréquent de ces conversations étirées pendant lesquelles les mains s'occupent à la recherche de la vermine dans les vêtements plissés et chargés de crasse. Aujourd'hui, à la vue de Julot qui se distrayait mollement sur le bord de la véranda, les paroles sautaient de l'un à l'autre, brusquement, à coups de gosiers : il y était question de singes, des légendes qui s'y attachent, et de bêtises sans fin par quoi l'humanité moyenne fait montre de savoir ou de crainte déguisée.

Et leurs fanfaronnades, leurs questions saugrenues arrivaient dans la chaleur humide jusqu'au maître de Julot.

Tourmenté par le poids de la température, le Directeur en eut assez de voir défiler ces vêtements bleus, blancs, noirs, ces gens peu vêtus qui encombraient la cour et qui répétaient au sujet

de Julot les mêmes naïvetés. Il se pencha sur la balustrade et leur cria, d'un ton moqueur et agressif à la fois :

— Les semblables de Julot n'attaquent pas les hommes. Ils ne sont pas plus des singes que vous-mêmes. D'autres Noirs, qui sont vos cousins et les fils de vos cousins, vivent dans les forêts que vous ne connaissez pas. Ils sont courts, avec des jambes faibles et des bras longs, — comme celui-ci, ajouta-t-il en indiquant Julot. Ils grimpent aux arbres et ne savent pas pétrir la terre pour faire des cases...

Et il se laissa même aller à leur démontrer que ces Noirs de petite taille ne parlaient eux aussi que par cris, et qu'ils n'avaient pas trois cents mots à leur disposition, — ce qui, en d'autres temps, aurait paru énorme à des gens qui en possédaient pourtant plus de quatre mille.

— Je vous jure qu'ils se grattent

comme vous, de bas en haut ! ajouta-t-il en manière de preuve finale.

Et il se renferma dans sa chambre, pendant que les gardiens chassaient la foule.

Ces propos n'étaient pas tout à fait à leur place. Mais le jeune Directeur croyait que ses paroles n'avaient pas de portée lointaine. Il avait aussi l'habitude de se fier à l'apathie des Noirs, aux faveurs du sort qui arrange souvent les choses pourvu qu'on ne fasse rien de définitif et qu'on sache attendre. « Rien ne va jamais si mal ni si bien que les hommes ne l'imaginent », se dit-il en faisant la sieste.

Il avait compté sans l'ébranlement des croyances. Il avait surtout compté sans l'hivernage, dont les premières averses faisaient déjà râler les souples panthères parce que l'eau collait leur

pelage, — comme si elles n'allaient pas profiter plus que personne de la future bombance des antilopes alourdies par l'herbe fraîche et la graisse nouvelle.

Quand à Julot, il ne se doutait de rien : depuis longtemps, il n'avait plus de personnalité. Les dangers, les joies, les désirs, tout se fondait dans la fréquentation du maître qui lui avait fait perdre toute défense, même celle qu'ont ses parents dans la forêt quand, à l'approche des grands félins, ils crient et se dressent en agitant les bras pour ressembler à l'homme redouté de la nature entière. Julot ne se montrait plus que l'ombre de son maître, au centre de ce travail humain qu'était la plantation, au milieu de cet univers qui les épiait et qui, dès ce premier soir d'hivernage, les écrasait de sa puissance.

La pluie, en effet, qui rendait les hommes noirs silencieux à cause du labeur à fournir, qui attristait l'homme

blanc par sa monotonie, remplissait de joie la brousse presque entière. Les bourgeons se trémoussaient obscurément sous l'écorce pour atteindre le jour ; dans la nuit enténébrée, la plainte humide des grenouilles saluait la saison nouvelle ; et les insectes endormis jusque-là se dégageaient du sol pour envahir l'atmosphère.

Au moment où Julot allait se coucher dans sa caisse, après que son maître eut joué avec lui, Amadou Silla apparut à un bout de la véranda. A sa vue, le boy s'éloigna sans saluer, prétextant qu'il rentrait plus tôt chez lui pour réparer les dégâts de la tornade.

— Je ne sais pas ce que ton Malan veut faire contre ce « garçon-là » qui se couche devant nous, murmura le vieux Noir en montrant le chimpanzé ; mais il a dit, avant-hier, dans une

maison voisine de ma boutique : « L'œil qui a vu cette bête ne la verra plus jamais ! »

— Mais que lui veulent-ils donc ? demanda le Directeur. Qu'est-ce donc qui les pousse à vouloir ainsi ravager ma maison ? Croient-ils que je me laisserai faire ?

— Ce n'est pas la faute de Malan tout seul... Les paroles que tu dis trop facilement ont passé par d'autres lèvres, et les bouches qui les ont mâchées les ont trouvées amères.

— Parle, Silla ! fit le Directeur impatienté.

— Ne te presse pas d'entendre, Toubab ! Mais sache que les hommes à qui tu as refusé de l'argent peuvent retourner contre toi-même tes propres paroles.

Amadou expliqua tout d'un trait que le mal venait du petit marabout-sorcier qui s'était installé dans le pays, en

amont de la plantation, au début de la saison sèche. Il excitait les gens contre le Toubab, disant que ce dernier occupait une terre qui ne lui appartenait peut-être pas, et d'autres histoires semblables.

Il arrive ainsi de l'Est d'anciens esclaves de vrais marabouts musulmans, — trop éloignés pour révéler l'imposture, — qui exploitent la crédulité des Noirs par des pratiques de sorcellerie autant que par les vertus du Coran. Celui-ci se faisait appeler Ma-Lamine Touré. Son dernier nom devait être celui de son maître, car il ne se découvrait jamais en public et ne dénouait pas davantage le turban qui lui enveloppait les joues, les oreilles et le cou, — dans la crainte qu'il avait, sans aucun doute, de révéler à ses fidèles les signes qui sont d'ordinaire marqués au couteau sur la face des enfants nés en servitude.

Il était venu demander une audience

au Maître des arbres, suivi de deux ou trois disciples. Il avait prétendu simplement le saluer, selon le devoir d'un nouveau venu à l'égard des anciens. Tout cela était de bon aloi ; mais où l'affaire s'était gâtée, c'est quand il avait sollicité une avance d'argent à valoir sur les récoltes de ses apprentis-marabouts, qui devaient travailler pour le professeur, comme il est d'usage, pendant que ses prières leur garantissaient une place de choix dans l'autre vie.

En Afrique, on ne doit jamais dire : non. On dit oui, et l'on n'accorde rien. Ainsi, l'amour-propre du quémandeur n'est pas entamé. Faute de savoir cette maxime, le jeune Maître des arbres avait refusé toute avance, prétextant que ses commanditaires ne l'y autorisaient pas. Mais comme également, en Afrique, on ne connaît que le patron visible, Touré n'avait rien voulu com-

prendre aux commanditaires et avait cru que le possesseur de la plantation lui était hostile. Après quelque insistance suivie d'un autre refus, il était parti, très digne, imposant et sérieux comme un homme qui vient d'obtenir un crédit aussi illimité qu'irrévocable. Et le Directeur s'était félicité de sa résistance.

Ce soir même, en écoutant les dires d'Amadou, il haussa encore les épaules et affirma sa confiance dans son droit, son travail utile et sa situation d'homme blanc.

— Toubab, dit le Noir en peignant sa barbe avec une digne lenteur, tu es bon et capable d'aider un homme juste comme moi... et ce ne sont pas ces paroles qui ont abîmé tes affaires avec les gens du pays. Mais il y a autre chose, des mots que tu as dits et qui n'étaient que des rats, et dont ce Ma-Lamine a fait des éléphants...

— Quoi donc ?

Le Noir, d'un geste calme de la main, montra Julot qui écoutait, accoudé sur le rebord de sa caisse.

— Tu as de l'amitié pour ce « garçon-là », comme tu en aurais pour un homme. Que tu aies raison, que tu te trompes, mon chemin ne passe pas par là. Mais, entends-moi bien, n'insulte plus les mères de ceux qui t'entourent en le comparant aux hommes. Tu fournis des flèches aux arcs de ceux qui refusent ta présence...

— Explique-toi, Silla.

— Il est grande nuit, Toubab !... Réfléchis dans ton esprit, et passe la nuit en paix !

« Ces gens-là ont sûrement tort, ajouta le Noir au moment de partir, mais on dit chez nous que lorsque l'hyène veut dévorer son petit, elle prétend qu'il sent la chèvre !... »

Après une nuit lourde, lorsque le Directeur pénétra dans son bureau pour mettre à jour ses écritures, il trouva Julot installé sur sa chaise, gravement occupé à feuilleter un registre. Dès que les feuillets étaient épuisés dans un sens, Julot reprenait l'exercice en sens contraire, sans aucune hâte, portant son index aux lèvres comme il faisait lui-même lorsque le vent de l'intérieur lui desséchait les doigts et rendait le papier glissant. Il s'apprêtait à le gronder, ou même à le corriger d'une tape légère, quand un garçon d'Amadou Silla se présenta.

— Mon maître m'envoie pour te dire que tu le retrouves au débarcadère, car il n'ose pas venir chez toi. »

Le maître de pêche attendait au bord du fleuve.

— Ne sois pas étonné, Toubab, dit-

il, Dieu n'a rien envoyé dans mes filets qui puisse te surprendre. Mais ce que je vais te dire ne doit pas être entendu ni ressembler à des paroles que l'on cache...

Et il comptait, rangeait sur des nattes les carpes, les mulets et les congres qui se prennent dans tous les filets de rivière. Près d'eux, les petits vautours familiers, dans l'attente d'un débris ou d'une tête de poisson, sautillaient comme s'ils étaient en caoutchouc légèrement vulcanisé.

— Il y a des choses qui remuent du côté où tu ne regardes pas, Toubab ! ajouta le Noir lorsqu'il eut éloigné ses aides. Eloigne de ta maison les gens que tu ne connais pas depuis longtemps. Et sache que tes paroles sont comme les balles que tu lances dans la brousse : tu ne sais pas toujours où elles tombent... Ton Malan est un homme fort ! Il a dit hier soir devant les femmes,

pour hausser sa tête : « Je suis celui qui tue un éléphant avec une tige de mil et qui l'écorche avec mes doigts sans hache ni couteau ! » En vérité, ton Malan se croit un homme fort ! dit-il avec un rire amer.

Et le boutiquier-pêcheur apprit au Maître des arbres que le petit marabout, enhardi par quelques guérisons faciles, s'était cru rapidement un envoyé du Prophète, en même temps qu'une réincarnation des défunts les plus puissants de la contrée.

— Il prétend que vous n'êtes pas les maîtres de la terre. « Vous n'êtes que des locataires de passage, dit-il, et vous disparaîtrez bientôt comme les premiers possesseurs de ce pays ».

— Quels premiers maîtres, Amadou Silla ?

— Ce sont des choses dont on ne parle pas, répondit le pêcheur en détournant les yeux d'un air gêné. Un

homme de ma sorte n'y fait pas attention... Notre race vient d'en-haut, tu le sais... Pour cultiver le mil nous n'avons pas eu à tuer les petits hommes sans armes qui occupaient ces terres. Au contraire, les gens qui habitent la forêt et le bord de la mer n'aiment pas beaucoup qu'on leur parle des premiers possesseurs du sol qui en sont les vrais maîtres.

— Mais enfin, qu'est-ce qui donne du pouvoir aux plaisanteries de cet esclave de marabout ?

— Peut-être la vérité, Toubab ! Et puis, ses paroles ont pris de la force avec la pluie !...

Il expliqua. Au moment où le retard des eaux compromettait les semailles, l'homme rusé avait fait des simagrées et prédit la pluie dans les trois jours suivants. Il s'était fait verser quelques dons, véritable ouverture de jeu. En cas d'insuccès, il ne risquait qu'une explication mystique ou un exode noc-

turne. Il eut de la chance : la pluie tomba au jour dit. Cela lui avait évidemment donné une autorité considérable sur des gens qui n'avaient, en pareil cas, d'autre ressource que de planter quelques arbustes la tête en bas et les racines en l'air pour montrer clairement aux génies que la terre avait besoin d'eau.

— Ses paroles ont pris de la force, en vérité ! répétait Silla qui faisait mine de compter distraitement ses poissons. Tu as bien vu, hier, comment il est capable de soulever les hommes et de les exciter à refaire des choses oubliées.

De retour à la maison, le Directeur décida qu'il ferait partager à Julot sa nourriture. Défense à quiconque de lui donner à manger en dehors des repas. Ainsi tout empoisonnement devenait impossible.

Cependant, un étranger n'aurait aperçu aucun changement dans la conduite du boy. Il ne cessait de soigner les fleurs auxquelles il ne comprenait rien, et de dresser la table à heures fixes. Il chassait les moustiques de la chambre à coucher et accomplissait les besognes familières avec des gestes rituels. Quand il suivait son maître sur la plantation, celui-ci lui confiait ses cartouches et ses fusils, qu'au retour il astiquait et rangeait avec méthode.

Toutefois, un oubli répété : Malan omettait les cures-dents qu'un boy digne de son emploi n'oublie jamais de tailler lui-même dans les tiges de bambou.

Le début du mois suivant, qui était celui de la « Lune des Graines en terre », sembla donner raison au Directeur et satisfaire son besoin de sécurité.

Les vents qui remontent, les vents qui descendent, s'étaient fixés avec la « Lune des Vents rapides », enfin calmés maintenant qu'ils avaient conquis l'atmosphère. Il y avait bien, de temps à autre, des éclats dans le ciel, de sonores disputes des quatre points cardinaux ; mais la pluie monotone et dure abattait ces colères et faisait place, le soir, à des crépuscules incandescents où l'horizon s'emplissait de fantasmagories.

Les Noirs oublièrent les palabres et

les pensées troubles pour se répandre dans les champs. Tous ces hommes ignorants et musclés, qui n'avaient guère pris d'avance sur les bêtes que par la culture des céréales et par le feu, confiaient les semences économisées sur la récolte passée au sol humide et tiède qui devait les leur rendre au centuple. Comme ils ne gardaient de leurs habits que l'élément indispensable, car la peau luisante sèche plus vite que les cotonnades, ils ressemblaient davantage aux bêtes. On les voyait alors se grouper par clans, selon le tanna de leurs ancêtres, auxquels ils pensaient plus que jamais quand ils apercevaient une échine rousse ou un pelage mal défini s'enfuir à la lisière des bois. Ainsi, chaque année, faisaient-ils le partage provisoire d'une terre qui est le bien de tout le monde.

A la maison du Directeur, la cour restait vide. Les employés préparaient leurs cultures vivrières avec ce fatalisme intéressé du paysan. Malan lui-même s'absentait pour surveiller le travail de sa famille. Ce calme qui ramenait le Maître des arbres à ses livres fatigués et aux journaux de France vite rétrospectifs, cette solitude qui lui permettait de s'égarer parmi ses souvenirs et de jouer avec ses bêtes familières, tout lui procurait un sentiment de paix durable et un peu nonchalante.

Il recevait aussi des lettres, qui se croisaient si régulièrement avec les siennes que les réponses ne correspondaient pas souvent avec les questions qu'on lui posait, avec les demandes qu'il avait faites. L'un de ces papiers venait du Périgord et disait :

« ... Le niveau du puits a baissé. La source qui est en bas de la prairie, si

abondante à l'ordinaire, ne donne plus qu'un filet d'eau bien pauvre. Voilà deux mois que nous sommes privés de pluie. La colline flambe littéralement, et les vallées que l'on découvre du perron sont roussies avant leur époque d'automne. Les légumes se dessèchent et Marianne se tourmente tous les jours pour le menu. L'air est immobile, et l'on entend la chute rythmée des poires qui s'écrasent sur le sol.

« Les chênes du parc tiennent bon. Ce sont toujours les vétérans que vous aimez pour leur force et leur ombre fluide. Ils vous attendent, mon grand sauvage ami, ou plutôt ils nous attendront quand nous rentrerons ensemble de là-bas. Tiéko et La Perle jouent sous les arbres ; ils reviennent de garder les bœufs qui ont travaillé et les moutons qui broutent les dernières touffes d'herbe. Les poules sont languissantes ; les canards souffrent, tournent

un œil vers le ciel qu'ils déclarent injuste. Les pintades, comme toujours, se résignent mal à être domestiquées et courent dans la châtaigneraie. Elles n'ont pas accepté *la loi*, comme vous dites, depuis si longtemps que les autres ; elles sont moins fatalistes que les bœufs et les moutons, et gardent le goût de l'aventure. Au contraire des poules, elles savent que leurs ailes peuvent encore servir.

« Tout ça me rappelle votre vie, et vos bêtes de brousse dont vous vous plaisez à modifier l'instinct, à qui vous faites abdiquer toute volonté, à qui vous faites oublier leur propre naturel. Je sais que nous serons bien d'accord à ce sujet... Etes-vous toujours aussi satisfait de votre boy ? N'oubliez pas de me donner des nouvelles de Julot. Serrez-lui la main pour moi, donnez-lui un coup de peigne à ma place. Dites-lui qu'il ne renverse pas l'en-

crier, qu'il n'abîme pas votre plume, et qu'il ne vous fasse pas oublier celle qui... »

Les cigales avaient été remplacées par la pluie. Hormis quelques bandes de canards et de sarcelles, les oiseaux se taisaient. Les arbres seuls chantaient sous la pluie. Il fallait même lutter contre les paroles monotones des arbres dans la nuit. C'était le grand hivernage. Juché sur la balustrade de la véranda où il habitait de préférence, Julot se réjouissait à la vue de l'herbe nouvelle, à cause de la promesse des fruits que son instinct et sa jeune expérience recueillaient de la nature. Mais quand les pluies se firent persistantes, son maître le surprit à grelotter. L'entrée en scène des grands vents, les passages de l'humidité à la touffeur le chargeaient de fatigue. Détaché, il

se réfugiait alors près de l'homme, tendait ses lèvres, lui prenait les doigts et les serrait doucement dans sa bouche. D'autres fois, il essayait de taquiner la guenon à poil gris-vert et à gueule noire, langoureuse et bornée, ou encore il agaçait le singe pleureur en tirant ses favoris rouges. Mais leurs jeux, trop rapides et trop impulsifs, le lassaient bien vite, le mettaient en colère. Alors, il revenait sous la véranda jouer avec des douilles de cartouches et autres menus objets ; jusqu'au moment où, balayant tout d'un revers de sa longue main, il retombait dans la tristesse futile qui pèse sur cette race trop vieille.

Un jour que son maître le couvrait pour l'abriter d'une tornade, Julot eut une telle explosion de reconnaissance envers lui qu'il décida de l'habiller. Un pantalon court et une espèce de bourgeron furent vite confectionnés par une laveuse de linge. Julot se laissa

faire. Bien mieux, sa physionomie s'éclaira, ses yeux couleur de noisette s'emplirent de joie. Il fit même une danse à sa façon, un martèlement rythmé du plancher.

Entraîné par le plaisir de Julot, son maître ajouta à cet accoutrement un collier de verroterie que, par la suite, il ne put lui enlever.

Le soir même, l'humeur de Malan redevint pire que jamais. Des assiettes furent cassées. Il mit l'accident sur le compte du vent. A une remontrance, il répondit :

— Je ne suis pas de ceux qui mangent de la main gauche et qui voient de l'œil gauche ! Bientôt, tu auras un serviteur qui marche du pied gauche et qui pourra me remplacer ! Ce que vous voulez, vous le voulez jusqu'à la mort ! Notre terre est votre terre, et je n'y puis rien...

Et d'autres histoires de cette qualité.

La jalousie du boy envers Julot, même exploitée par un sorcier, paraissait si stupide que le Directeur mit encore ce détraquement sur le compte de la période de vie où Malan était engagé. C'est à l'âge de quarante-cinq ans que le mysticisme s'empare aisément des Noirs qui ne tournent pas à la grossièreté. A ce moment, l'homme excité peut passer tout d'un coup de l'apathie intégrale à la plus haute exaltation.

Le maître de Julot, sans voir si loin, était parfaitement décidé à se mettre en travers de cette humeur. Il suffisait qu'on s'attaquât à un être qui lui appartenait pour qu'il le défendît. Il se plut même à exciter le boy par tous les moyens, car les vibrations de l'atmosphère, la régularité des pluies, la montée des insectes que la terre enfantait par myriades, lui faisaient perdre une mesure qui n'est jamais bien en règle sous les tropiques.

Il en vint à se disputer avec Malan comme s'il eût été un parent dont il ne pût écarter la présence. Il agit en sorte de faire crever un orage qu'il sentait prêt à éclater et dont il méprisait l'importance.

Amadou Silla était monté lui dire bonsoir. Devant cet homme âgé, le Directeur s'emporta et dit à Malan que ceux de sa race et Julot n'étaient pas si éloignés qu'ils le prétendaient, qu'ils étaient les uns et les autres indolents et résignés dans la maladie, ignorants de la valeur du temps passé et de l'avenir. Il lui démontra avec véhémence qu'ils étaient à dose égale impulsifs, capables d'exposer leur vie pour satisfaire un simple désir, susceptibles de manifestations bruyantes de joie.

Il savait tout cela par le Chasseur. Il savait aussi que les membres d'une tribu de chimpanzés hurlent tous par une seule bouche quand un des leurs

est en souffrance, blessé ou malade ; et, sans se tromper, il pouvait comparer à ces habitudes les funérailles des Noirs de la forêt, larmoyantes et sanguinaires, auxquelles on venait d'assister.

Toutefois, il n'aurait pas fallu le crier dans la langue maternelle de Malan, et avec les yeux agrandis d'un homme qui a déjà 39° au début d'un accès de fièvre. Ce sont là des choses qu'il aurait dû taire.

Mais comment se retenir ? Quand on a bien envie de parler, on ne peut pas clamer des mots devant un auditeur sceptique ou indifférent, ni devant les quatre murs d'une chambre.

Malan ne répondait pas, subissait les invectives. Le Directeur se figura que son boy découvrait ce qu'il n'avait jamais aperçu, parce que les Noirs sont enclins à considérer sans cesse l'heure présente et à se pencher sur leur nom-

bril, et qu'ils estiment que les Toubabs sont des êtres hors cadres. Il sut plus tard que ses paroles avaient été haïes et redoutées comme des paroles qui enchaînent le destin.

La pire chose est qu'il avait proféré ces comparaisons vexantes et motivées devant témoin.

— L'aigle est notre tanna, dit Malan simplement. Les oiseaux sont les vrais maîtres des arbres !

Et il sortit.

— Tu l'as touché, dit Amadou Silla. Ces gens du bas pays craignent les singes plus que les lions. Méfie-toi de lui, Toubab, et de ses semblables : ils se réunissent tous ces jours-ci et disent que tu veux changer la face de l'univers et leur enlever la possession des terres.

— Ils sont fous, dit le Toubab en riant, toute colère dénouée.

— Quand la folie pénètre dans leurs cervelles, ils sont capables de choses

dont on n'a jamais entendu parler.

— Même de tuer ?

— Par la vérité toute blanche, ce n'est pas à ta vie qu'ils feront du tort... Ton « esclave » (et il appuya sur le mot en souvenir de l'ancien temps), ton esclave dit partout que c'est Dieu seul qui a le pouvoir de te retirer le souffle de vie... Mais ils peuvent t'atteindre dans ce qui t'entoure... Si ce garçon-là était seul, il ne serait pas plus à craindre qu'un chacal. Mais un homme noir ne parle pas longtemps avec soi-même, la nuit, ou avec son ombre, le jour...

— Que veux-tu dire ?

— Peu de choses... Surtout quand un étranger est venu, se disant envoyé de Dieu, avec la bouche pleine de paroles faciles et agréables à entendre... Ce Ma-Lamine, ajouta-t-il, prétend que ton Julot, avec son gros ventre et ses longs bras couverts de poils, est le

monstre annoncé dans les livres...

Quand il s'enferma dans sa moustiquaire, le Maître des arbres pensa qu'avec ces Noirs le scepticisme insouciant n'était plus de mode et qu'ils prenaient au sérieux les choses les plus imprévues.

Le lendemain, Malan arriva très en retard pour prendre son service. Vers l'heure du thé seulement. Non pas le Malan Koma vêtu d'un grand boubou flottant et blanc, d'un boubou garni de menues broderies et qui voilait une culotte blanche à fronces innombrables, mais un Malan Koma déguisé en épouvantail, habillé d'un de ces manteaux en fibres naturelles effilochées, jaune raphia, qui servent par coutume ancienne aux danses rituelles des semailles et des récoltes.

A la vue de ce représentant inat-

tendu de la forêt, Julot se mit à danser, poussa quelques hurlements et courut après un des petits chiens de la cour pour lui tirer la queue et le faire tournoyer. Il était comme les enfants qui jouent pendant que les parents se ruinent.

— C'est l'habit de nos ancêtres ! répondit Malan aux questions qui lui furent posées. J'ai le droit de le porter, car les pères de mes grands-pères ont eu la maîtrise de la terre depuis des années que l'on ne compte plus !

Le Directeur ne lui en demandait pas tant et se figurait que l'humidité de l'air n'avait pas permis à sa femme de faire sécher le linge. Puis il réfléchit aux paroles d'Amadou Silla et se dit :

« Attention ! On n'affirme son droit que lorsqu'il est en cause !... »

Et, d'une subite poussée, la colère monta en lui. Il se vit la risée de ses manœuvres, des tribus voisines, de ses

semblables quand ils apprendraient la chose en saison sèche, à l'époque où l'on juge tout avec le sourire.

— Va te mettre au service de ceux qui possèdent la terre ! dit-il à Malan. Je t'ai quitté ! Je n'ai plus besoin de toi qui te crois le fils de ma propre mère !

Et il régla son compte sur-le-champ, remettant des papiers porteurs d'effigies, de signatures précieuses et d'allégories incomprises, à cet homme qui s'identifiait à la nature primitive.

On écrit peu sous le Tropique, hormis pour établir les rapports indispensables. Nulle part le style télégraphique n'est davantage en honneur. C'est que chacun ne se croit pas un être absolument singulier, et que l'existence d'un homme blanc, si pleine de surprises

quotidiennes, finit même par être acceptée pour la vie normale.

Ce soir-là, pourtant, le Directeur écrivit en France :

« Ma tendre amie,... Je reste seul avec Julot. J'ai dû chasser Malan. Il devenait insupportable. Je le regrette, car il aurait fait votre affaire mieux que tout autre boy qui m'ait jamais servi. Sans doute, va-t-il cultiver à côté du village quelque champ, car il est trop tard pour voyager. Il ne pourrait emmener sa famille dans son pays et chercher un autre emploi. Imaginez-vous que non seulement il avait voulu tuer Julot, mais qu'il se laissait influencer par ses semblables, par mes adversaires, pour certaines idées plus ou moins mystiques auxquelles je n'ai pas encore saisi grand chose.

« Toutefois, je crois bien qu'il s'agit de superstitions très anciennes qui

doivent revenir au jour, par périodes. Rien d'inquiétant. Les humains, voyez-vous, diffèrent entre eux, et les gens sont ce qu'ils sont. Mais je n'aurais jamais cru que les bêtes pussent occuper une telle place dans la vie intérieure de ces nègres. Ce n'est pas la place sensible que tiennent chez nous les chiens et les chats dans les foyers privés d'enfants. Il ne s'agit pas non plus de l'amour que le cavalier peut avoir pour sa monture, ni de la crainte physique inspirée par des animaux puissants ou pernicieux qui d'ailleurs s'attaquent bien plus volontiers aux brebis, aux chèvres et au jeune bétail qu'aux hommes. Ici, les bêtes sauvages ont une importance préhistorique, celle qu'avaient le bison, le tigre, l'aurochs pour nos hommes des cavernes ; importance dont vous trouvez la trace encore au moyen âge sur les blasons. La louve de Rome les tracasse, et je sens bien que tout le

jeu de notre civilisation est en déroute devant ces vieilles croyances.

« De mon côté, je suis porté par la force des choses à me rapprocher des bêtes. Toutes celles de ma cour me paraissent plus précieuses. Quand à Julot, il devient le compagnon de mes heures libres. On dirait que, depuis le départ du boy, il s'ingénie à rendre des services. Si j'avais besoin d'animal protecteur, — de tanna, comme ils disent, — c'est lui que je choisirais, à seule fin de contrarier ces hommes au cerveau stupide qui redoutent cet être, je ne sais encore trop pourquoi.

« Et dire, chère et tendre amie, que tout cela se passe à trois jours du point d'arrivée des paquebots ; pendant qu'à Dakar, à Rufisque, à Saint-Louis et tout le long des voies ferrées, des Noirs portent faux-col et complet veston, et que les gens à boubous brodés répandent sur leur tête et sur leurs vête-

ments des flacons entiers d'Houbigant et de Coty à 120 francs !

« Il est vrai que ces « évolués » pratiquent des sorcelleries bien plus subtiles, où l'usage du poison est autrement avisé. Il est également vrai que là-haut, où vous êtes, l'Hispano-Suiza est contemporaine des superstitions paysannes d'Auvergne ou du Périgord et de l'entêtement féroce des montagnards des Alpes et des Sierras espagnoles.

« Ici, côte à côte, marchent sur le même chemin, travaillent aux mêmes travaux, des hommes que séparent entre eux des milliers d'années, tant au physique qu'au moral. Après six mois de séjour, vous reconnaîtrez ceux qui sont à quelques degrés de nous et les autres qui ont encore à franchir de vastes espaces déserts. Ceux-ci ont une âme triste de naissance. Leurs joies sont faites de rapine coléreuse. Leur inquié-

tude d'aujourd'hui est celle d'hier : c'est toujours une inquiétude auprès de laquelle le tourment des jeunes classes qui suivent les grandes guerres est une distraction. C'est l'inquiétude du chacal qui terrorise le lièvre et qui redoute l'hyène, de l'hyène qui domine le troupeau et qui fuit la panthère, de la panthère méprisée par le lion et qui enrage d'avoir peur avec ses griffes terribles et sa mâchoire brutale ; c'est la terreur du lion à la vue d'un inoffensif reptile et de l'éléphant qui fuit devant rat...

« Par bonheur, ces nègres ne sont pas difficiles à conduire... Mais que de complications avec leurs histoires de bêtes ! Ils en sont encore à l'âge où les hommes se couvraient de dépouilles poilues en invoquant leurs victimes... Ils ne se sentent pas en sécurité dans leur propre peau... »

Le Directeur s'arrêta pour éponger sa main qui tachait le papier et termina par les mots que tous les jeunes hommes, même peu expansifs, écrivent aux jeunes femmes dont ils désirent la société et l'amour.

La lettre partit sans précaution, par le premier Noir qui allait au chef-lieu du district et qui aurait tout risqué plutôt que de détruire un papier sur lequel le roseau avait tracé des paroles humaines.

Il y était écrit, de plus, que Julot présentait ses devoirs et ses hommages à sa future maîtresse.

Les graines étaient en terre. Jusqu'ici, il pleuvait la nuit ou le jour ; maintenant, il pleuvait la nuit et le jour. Le fleuve était gonflé, envahissait les berges, débordait dans les plaines et les rizières. C'était le règne de la fange et du moustique, de tout ce qui prend joie et vie dans l'eau douce. Les crocodiles serraient moins fortement la gorge : ils ne risquaient plus que de « dépasser leur soif ». Les brochets livraient les dernières batailles aux requinots venus de l'Océan, tandis que s'éloignaient les marsouins égarés qui s'étaient mêlés aux lamentins doux, prudents et mystérieux. Tous les poissons

refoulés par l'eau de mer pendant la « Lune des pieds brûlants », descendaient avec les flots jaunes qu'apportaient les ravins et les sentiers creux ; ils reprenaient ainsi possession des domaines pillés par les monstres venus de la côte et qui aiment l'eau salée. La limite qui les séparait reculait à leur avantage. Il leur fallait lutter pour tenir en place contre le courant, mais c'était là un travail de paix. Et c'étaient aussi des filets plus légers que lançaient les jeunes gens d'Amadou Silla le pêcheur, pour alimenter le pays et la plantation.

Les graines étaient en terre ; il n'y avait plus rien à faire que d'attendre.

Les orages qui brisent les sens redonnaient des secousses à toute la nature. Les chasseurs et les bûcherons profitaient de leurs derniers loisirs pour faire des palabres vides et indéfinies avec le boutiquier et le griot. Les mères et les épouses ne dormaient plus au

cours des longues nuits pluvieuses où l'on se retourne sans cesse sur les lits moites et picotants. C'était la « Lune des bouches fermées » qui venait, amenant l'inquiétude chez les hommes en train d'épuiser leurs provisions, mal soutenus par l'espoir de retirer du sol les maigres richesses qu'ils y avaient enfouies.

Au surplus, le fleuve, les torrents qui coupaient les routes, tout se liguait pour isoler ces Noirs, déjà très écartés, et leur Maître des arbres qu'ils ne regardaient plus en face.

C'est le temps des sorciers et des thaumaturges. En saison sèche, l'homme à qui ils parlent répond : « C'est la vérité de Dieu ! » et il continue son chemin. Aujourd'hui, l'homme interpellé s'asseoit et trouve le ciel plus lourd, et la terre plus perfide. Les idées sont alors comme les semences qui deviennent vite des tiges de mil,

et les boutures des arbres capables de lutter contre un éléphant. Les forces naturelles dominent les hommes comme les bêtes. La brousse et la forêt retentissent de doléances après la joie des premières pluies ; les termites poussent des galeries nouvelles hors des terres inondées, de minuscules « métros » où se développe la race multiforme ; les fourmis organisent de meilleures positions d'attaque et de défense ; les serpents réveillés cherchent leur proie, la tête oscillante ; cependant que les abeilles dont les ruches sont détrempées par la pluie attendent, irritées, la trop lente naissance des fleurs utiles.

A ce moment, l'inspecteur de l'agriculture passe de nouveau, en tournée. Il doit faire des rapports sur les prévisions de récoltes indigènes, comme en

France on calcule le rendement des blés.

La nature offre de quoi réjouir tous les inspecteurs agricoles du monde. Il y a même trop d'abondance à venir. Point n'était besoin de se déplacer pour le savoir. Mais l'inspecteur touche des frais supplémentaires qui améliorent le sort de sa famille. Pour le moment, il ne peut parler d'autre chose que de la pluie. Et voilà qu'il raconte au Directeur, pendant le dîner, les folies qui pénètrent plus ou moins sous le crâne des hommes. Ici, un administrateur a interdit et fait entourer le cercle « l'Amical » par ses miliciens à l'heure de l'apéritif, pour la seule raison qu'un nouveau membre a été élu contre son vote. Ailleurs un colon, atteint de folie sournoise, a tenté d'égorger sa femme qu'il aime : la pauvre créature a contracté la phobie des couteaux, et les boys doivent décou-

per le repas en menus morceaux hors de sa vue. Plus loin, des passeurs noirs ont froidement assommé dans leur pirogue et jeté au fleuve un petit groupe de travailleurs qui revenaient de la colonie anglaise et rentraient dans leur pays pour cultiver leurs champs : toute cette cruauté à seule fin de les dépouiller de leurs effets et de leurs économies.

Le malheur est que ces histoires, et d'autres encore plus ou moins travesties, circulaient déjà au hasard des piétons et des cavaliers, de case en case, de tribu à tribu. Ces incidents, grossis sans mesure ni conscience des réalités, étaient colportés par le vent d'hivernage et augmentaient le déséquilibre autour du Maître des arbres.

C'est pourtant le moment qu'il a choisi pour chasser son domestique privé, pour le rejeter parmi les hommes dont la tête ne pense guère toute seule, au milieu des responsabilités

imprécises, dans le fouillis des interdits sans nombre.

Le Directeur est un homme jeune : il n'en est pas à sa première maladresse.

— Je vais avertir le district, lui déclare l'inspecteur.

— Ne faites pas ça ! s'écrie-t-il. Pour qui me prendrait-on ? J'aurais l'air de reculer.

C'est sur de telles paroles qu'il a laissé partir l'inspecteur. « Ici l'on se connait trop, malgré les distances », pense-t-il. Et puis il croit toujours qu'il peut braver impunément les hommes primitifs et les bêtes toutes proches d'eux, qu'il peut indéfiniment dominer cette brousse où les plantes croissent trop vite, où les frontières entre les espèces ne sont pas toujours en ligne droite.

Amadou Silla lui a prêté un de ses garçons, tout jeune et qu'il appelle

familièrement son fils. C'est un enfant qui travaille de son mieux et ne trouve rien de mieux à faire que de regarder son maître et le cuisinier qui lui enseignent les rudiments du service.

Son patron l'excuse :

— Toubab, dit-il, celui-ci du moins ne volera pas la viande dans les plats...

Et le Directeur apprend, aujourd'hui seulement et lorsque Malan n'a plus à remettre les pieds dans la maison, que son boy avait un jour tiré du plat une aile de poulet et l'avait mangée sur la véranda avant de servir. A cette vue, Julot s'était précipité pour défendre la pitance de son maître.

— Grande dispute entre eux, Toubab ! Depuis ce temps, ton Julot n'a jamais été d'accord avec Malan...

Julot sait bien que l'enfant n'est pas un obstacle entre lui et son maître, et il s'affaire maintenant autour d'eux.

On dirait qu'il offre son emploi. Il approuve lorsque le gamin noir dépose timidement sur le bord de la table une pile d'assiettes ; il pousse des cris éperdus quand, tout à coup, un verre échappe et se brise sur le parquet. Habitué depuis des milliers d'années à saisir une branche à toute volée, à cueillir un fruit de justesse sans l'écraser, Julot s'indigne de la maladresse des jeunes hommes, comme par amitié il s'indignait des larcins de Malan.

L'apprenti garçon ne sait pas non plus allumer les lampes. Dans les cases, par économie, on use surtout de la lueur du foyer, — parfois de la bougie, dans les grandes circonstances. Quant à la lampe de la boutique, c'est la femme d'Amadou Silla qui la garnit de pétrole et qui l'allume. Alors, l'enfant met le carbure de calcium et l'eau tout ensemble dans le compartiment inférieur de la lampe à acétylène. Et rien ne va,

rien ne se produit qu'une odeur nauséabonde.

On ne s'était pas jusqu'ici aperçu de ces inconvénients, parce que le service était bien fait.

Le maître de Julot, lui, ne perd pas un geste pour provoquer la flamme obéissante. Julot suit tous ses mouvements et admire l'homme blanc, habillé de blanc, qui crée le feu tous les soirs. Il a même remarqué que ce feu venait d'une petite boîte. Aussi, chaque soir, il apporte les allumettes et salue cette lumière blanche qui met des éclats dans les yeux des chiens.

Julot possède la foi des vrais croyants et ne cherche pas d'explications : sinon, il se demanderait si tout se passe ainsi dans la brousse qu'il a oubliée, qu'il a reniée, et qu'il regarde vaguement, le jour, ruisselante sous la pluie. Cependant, certaines nuits, à un arrêt des eaux, quand le silence remplit d'inquié-

tudes les branches sombres et la maison vide, Julot se réveille en sursaut, pousse des cris de terreur que l'on entend jusqu'au village, des cris qui déchirent l'obscurité. Est-ce un rat palmiste qui, en plein sommeil, a glissé de son arbre et griffé l'écorce ? Est-ce un passage de girafes ou d'éléphants en route pour les pâturages vierges du Ferlo ? Une panthère qui a rôdé ? une panthère vraie, aux épaules en saillies, qui rampe, souple sur ses quatre pattes de velours ? Ou l'un de ces hommes au vice mystérieux et sanguinaire, qui revêtent des dépouilles d'animaux féroces pour se faire redoutables et participer ainsi à la puissance nocturne des bêtes ?

Le maître se réveille à son tour, trop facilement, se précipite tout en moiteur, calme Julot qui a le poil collé de sueur, l'aide à se recoucher.

Puis, tous deux s'endorment, isolés :

l'un a tout oublié, l'autre n'a pas tout compris.

En bas, le gardien rallume une lampe éteinte et retombe dans son indifférence.

Les heures se rejoignaient ainsi, soudées par la pluie. Les courriers étaient rares. Les hommes s'écartaient de la maison. Chacun pour soi : on ne pensait qu'à assurer la cuisine à venir. En travers de ses rapports hebdomadaires, le Directeur aurait pu inscrire le mot : *Pluie*, comme dans les ministères on fait des états : *Néant*. Il n'avait qu'à attendre la fin du déluge. Le ciel fécondait son travail que les hommes avaient préparé durant la saison sèche. Plus d'arrosages de pépinières. Quant aux palmiers, bien partis ou arrivés en forme, leurs racines puisaient largement dans le sol une nourriture facile. Il n'y avait pas un seul arbre qui souffrît,

comme souffrent les arbres transplantés dans un sol étranger : ils poussaient en pleine chair de la terre.

Les hommes seuls pâtissaient, et Julot que l'alternance de pluie et de vent finit par affecter et qui se mit à tousser. Son maître fit doubler son vêtement supérieur. Inutilement : la toux continuait. Il toussait même la nuit, quand les lucioles promenaient leurs petites flammes dans l'obscurité. Les remèdes furent essayés, ceux que tout homme d'ici possède dans son armoire. Julot se laissa badigeonner le torse de teinture d'iode, levant les bras, courbant l'échine. Il ne savait point trop si c'était une parure nouvelle ou un procédé qui remplaçait le tub et le savon ; mais lorsque la chaleur commença de le pénétrer, il voulut à toute force embrasser son maître à pleines lèvres.

Le résultat ne se fit pas attendre. A la

quatrième application, la toux disparut. Et Amadou Silla qui ignorait les vétérinaires, et dont les semblables laissent périr les animaux de maladie, s'écria :

— Aujourd'hui, j'ai vu pour la première fois soigner un fils de la forêt !

Ce que le vieux Noir n'avait pas remarqué, malgré sa sagesse, c'est que le fils de la forêt avait pris de telles habitudes d'homme que, depuis longtemps, il ne passait plus la main derrière un miroir pour saisir son autre soi-même, comme s'obstinent à faire les singes, et qu'il recherchait les surfaces brillantes, les boîtes de fer blanc et même les flaques d'eau, pour contempler sa tenue, ses habits, son collier de verroterie.

Il ignorait aussi que Julot admirait beaucoup sa propre face et la trouvait en tout point semblable à celle de son maître, — car les miroirs sont des bienfaiteurs qui rendent toujours plus qu'ils ne reçoivent.

*
* *

Les hommes de la région, sans paie régulière, recherchaient les racines tendres et les tubercules nouveaux, l'oseille sauvage et les jeunes pousses qui ne coûtaient rien : nourritures délaissées après les récoltes, à cause de l'amertume, mais qui aujourd'hui leur faisaient suivre les mêmes pistes que les bœufs, les moutons et les bêtes de la brousse.

Pendant ce temps, le Maître des arbres se croyait tranquille entre ses familiers qui le flattaient et lui racontaient des histoires, son jeune boy qui cassait les assiettes et faisait le lit à l'envers, son Julot avec qui il jouait à cache-cache autour de la véranda, et Amadou Silla qui n'osait pas lui dire la vérité.

Des rixes éclataient entre les travailleurs de la plantation, dont le Direc-

teur ne démêlait pas les causes véritables. Les gens qui pénétraient dans sa maison, par besoin ou pour le travail, avaient devant lui la contrainte dans les gestes, les regards fuyants et gênés qu'ont devant la famille les « relations » venues par politesse à un enterrement. Sans motif apparent, une colère se dressait alors, à sa face. On lui cherchait des querelles soudaines à propos d'incidents futiles, mais qui font que, tout d'un coup, entre hommes qui se croyaient amis, on se crie ses « quatre vérités »

Cependant, le jeune Directeur se figurait encore être le plus fort, et négligeait les signes et les avis. Quand Amadou l'avertissait en termes trop vagues, il l'écoutait avec l'intérêt léger que l'on accorde à un fait divers. « Les sanctions du gouvernement, la paie de fin de mois et tout cet argent liquide que laisse une exploitation conduite par un

homme blanc, étaient ses meilleures sauvegardes », affirmait-il. Ces barrières qu'il croyait solides, il ne voulait pas réfléchir qu'elles pourraient être aisément renversées par une foule de nègres à mâchoire saillante et paresseux d'esprit, qui avaient adoré la Comète de 1910, qui croyaient au caractère divin du Soleil bienfaisant et de cette femme acariâtre qu'est la Terre, et aux vertus de la chair humaine. Il était tout simplement en train de perdre le contrôle du jeu.

Comme s'il eût davantage senti l'hostilité des hommes aussi bien que les soubresauts de la nature, Julot tendait vers son maître ses longues mains, ses humbles regards, et le remerciait avec une effusion, accrue chaque jour, des marques d'intérêt qu'il lui portait. Pour lui épargner l'humidité de la cour, le Directeur lui fit confectionner par un cordonnier une paire de petites bottes, pareilles à celles qu'il

portait lui-même le soir pour se garantir les chevilles des moustiques qui rôdent sous les tables. Trois jours après, Julot méprisait les Noirs qui allaient nu-pieds aux champs et à leurs occupations. Quand ils passaient, du haut de la véranda Julot déversait sur leur tête ses cris les plus détestés.

Voilà qui n'était pas pour faire oublier sa présence, à l'heure même où un aide-charpentier qui coupait du bois en forêt, plus confiant dans son destin que dans la solidité des cordes, était tombé d'une branche haute et s'était cassé les deux jambes...

A la nuit obscure, Amadou Silla est venu, l'œil aux aguets.

— Ma-Lamine, ce menteur, ce fils de mesquins, est en train de tout abîmer dans le pays, dit-il. Il sent le fruit des récoltes et veut attirer à lui l'argent et le pouvoir. Fais attention ! Il relève la

tête et la fait relever à des gens qui ont la « cervelle gluante ». Il est venu au village, et il a dit que sa vue dépassait la tienne et celle des autres hommes, qu'une année de sommeil comptait seulement pour une de ses nuits, qu'il galopait à travers le monde sans trouver son pareil... Il a dit aussi que tous les malheurs du pays venaient de ton Julot, que c'est à cause de ton Julot que l'homme est tombé de l'arbre...

Et le pêcheur-boutiquier a fini par révéler que l'on recherchait en hâte dans les villages un bouc noir, des poules noires, et que l'on rassemblait les vases à lait — la plus proche image du sein maternel.

— Il y a une herbe, dit Amadou Silla, si on la brûle les sorciers viennent raconter leurs crimes...

« Je chercherai cette herbe, par la puissance de Dieu ! » ajouta-t-il en s'éloignant dans la nuit ; pendant que

Julot s'endormait à nouveau, laissant sur le qui-vive, dans les bois touffus, ses semblables, victimes de la négligence des veilleurs autant que du froid matinal.

Le lendemain, au moment où le Maître des arbres achevait son petit déjeuner, le gardien de nuit qui remettait sa consigne s'approcha et demanda la parole.

— Viens voir, dit-il, ce qu'ils ont apporté pendant la nuit devant l'entrée de la cour, du côté de la rivière !...

En travers de la porte, était couché un des palmiers de la plantation, un palmier de quatre ans coupé à ras du sol, déjà gros comme le corps d'un homme et issu d'une des meilleures pépinières.

Les intentions du pays se précisaient. Pour silencieuse qu'elle fût, le Maître des arbres ne pouvait plus douter de la menace.

TROISIÈME PARTIE

— Ils n'ont pas réussi à faire mourir ton Julot, dit Amadou Silla, quand il vit le palmier coupé et mutilé ; alors ils vont abîmer ton travail...

La colère du Directeur fut voisine de la folie. En pleine fièvre, il visita ses armes, compta ses cartouches. « Voilà qui est trop fort ! criait-il. Cette bande de fous a la prétention de saper mon travail, de s'attaquer à moi-même ! » Il imagina sur-le-champ une démonstration de force, une attaque du village où résidait le marabout-sorcier ; il voulut passer des nuits à l'affût, malgré la pluie, malgré l'étendue de la plantation qui rendait la surveillance impossible.

Et il se reprocha secrètement de n'avoir pas agi plus tôt.

Mais à qui s'en prendre ? Chacun, autour de lui, paraissait neutre. Les visages étaient fuyants, sans responsabilité. Il n'y avait guère que Julot pour le regarder en face. Et encore, pas longtemps.

Malan Koma, de son côté, pérorait et se pavanait sur la route, affublé d'un costume de riche cultivateur mandingue, ample, bleu et blanc ; un vieux chapeau conique de paille tressée et un ancien sabre accroché à l'épaule complétaient cet équipement insolite. « C'est un homme puissant qui me l'a donné, répondit-il à Silla qui l'interrogeait ; Ma-Lamine a du pouvoir... » Mais tous ne jouaient pas un jeu si ouvert, et c'est dans l'ombre des bois et des cases que les sculpteurs recopiaient en hâte les fétiches oubliés.

La pluie tombait toujours, mais par

crises moins rapprochées. Son bruit monotone et pesant était coupé de bourrasques, de fracas insensés : orages de l'Est, orages du Sud, déchaînement des quatre coins de l'horizon ; mais surtout des orages en puissance dont l'intrigue céleste ne se dénouait pas. Et c'était là le pire. Tandis qu'au dehors, les hommes-panthères revenaient en honneur (ce n'étaient plus eux que l'on accusait des malheurs nocturnes), l'hésitation s'emparait du Directeur qui voyait avec désespérance crouler tout l'édifice de son travail, qui sentait flancher le premier pilier de sa vie. Pourrait-il lutter contre une population ? Et s'il sortait vainqueur de la lutte, les vaincus ne lui opposeraient-ils pas la force d'inertie qui, en Afrique, condamne de telles entreprises ? Un homme plus solide que lui aurait hésité devant moins d'obstacles.

Deux jours après, tout cela n'importait plus : le Directeur venait de recevoir, par un chaland qui avait remonté le fleuve, une automobile commandée depuis six mois. C'était une petite torpédo capable de rouler en terrain de moyenne consistance sur les pistes de quatre mètres qui découpaient la plantation. La visite des travaux allait en être désormais facilitée — on ne saccagerait plus les arbres, on ne volerait pas les régimes mûrs à la récolte. Mais le Directeur prisait surtout la sensation de posséder un engin mécanique venu de France, qui le mettait au-dessus de la condition matérielle des Noirs habitués à le voir à pied ou à cheval. Ne dépassait-il pas d'un coup la cavalerie du chef de province ? Il éclipsait Ma-Lamine, le marabout- sorcier, qui avait amené dans la région un chameau du désert. Habitué à l'air sec et au sable, le chameau avait crevé

dans ce pays de pierre et d'argile ; tandis qu'avec sa voiture, au moyen de quelques bidons d'essence et d'huile, le Directeur se croyait le maître du monde. C'était un véritable avancement dans sa carrière.

Tout de suite, c'est-à-dire, après avoir longuement admiré le moteur, les roues et la carrosserie, fait jouer les portières, tâté le changement de vitesse, agité le carburateur et pris un virage autour de la maison, il avait remercié ses commanditaires.

— Voilà qui est l'affaire d'un vrai Toubab de France ! disaient les Noirs qui avaient entendu parler de telles machines.

— Cela vaut mieux que d'élever des bêtes de la brousse qui portent le malheur dans leur sang ! bougonnaient les moins avisés.

Ces réflexions se perdaient dans la joie de la nouveauté. « Une belle fin

d'hivernage sur laquelle je ne comptais plus ! » pensait le Directeur.

Un homme habile aurait convoqué des chefs de village, quelques notables, voire son ennemi sournois, Ma-Lamine ; il les aurait promenés dans sa voiture, ne fût-ce que de sa maison au camp des travailleurs, aux premières allées de la plantation. De quelle manière il aurait alors rehaussé son prestige et son influence ! Mais le Directeur ne s'avisa-t-il pas, à son premier essai, d'emmener Julot, demeuré jusque-là sur la véranda et qui, d'en haut, considérait avec effarement ce bizarre animal nouvellement introduit dans la cour de son maître et que des hommes entouraient sans trop de crainte.

Julot refusa tout d'abord, irrité par la machine bruyante — ce n'était pas une huit-cylindres en ligne. Puis, quand il vit son maître installé plusieurs fois au volant, quand il fut convaincu que son

maître allait, revenait, sain et sauf, avec la même voix dans la gorge et les mêmes caresses aux mains, il grimpa tout doucement et s'installa sur le siège près de lui. Il parcourut de la sorte les principaux chemins carrossables, immobile et attentif.

Comme ils traversaient le village, — on ne trouve jamais assez d'admirateurs quand on essaie une voiture, — Julot se dressa, agitant ses grands bras, se précipita sur son maître, jappa et cria même des insultes aux Noirs qui marchaient à pied. On eût dit un chauffeur mal élevé.

Ainsi, le jour suivant. Julot allait vite et ne courait pas. Une telle faveur le ramenait davantage vers son maître, vers celui qui remplaçait sa mère, son père, sa famille, sa tribu et les forces cachées qui protègent la race.

— Fais attention ! disait Amadou Silla. Le sorcier est jaloux de ton pou-

voir sur les hommes et sur les bêtes... Il prétend que c'est un affront à Dieu que de promener un « singe » dans une voiture qui marche sans chevaux... Il ajoute à cela des paroles de colère et dit à tes hommes qu'on dépasse la honte en restant l'esclave d'un incroyant, en devenant l'esclave des bêtes qui ignorent Dieu et qui sont impures...

« Racontars ! » pensait le Maître des arbres. Il était certain que l'automobile allait lui redonner de l'autorité et que tout irait de nouveau comme aux meilleurs moments.

Le plafond du ciel se relevait peu à peu. Le Directeur venait de passer la journée à visiter sa plantation. Les champs, les jeunes palmiers, la brousse entière et la forêt, en plein essor de croissance, étalaient leur richesse nouvelle. Il ne réussit pas à trouver l'empla-

cement de l'arbre coupé, parmi les palmiers innombrables et exubérants.

Il jouit alors du spectacle de sa puissance et crut que la menace ne tiendrait pas.

A son retour, il apprit que Julot, qui s'était détaché, avait poursuivi une femme indigène, non pour la mordre, mais pour la déshabiller. La femme s'était enfuie, éperdue, et avait ameuté le village.

Le soir même, Amadou Silla accourut et dit :

— Méfie-toi de Julot! Il rappelle aux hommes les premières luttes dans les forêts, où l'on dit que ses semblables enlevaient les femmes... Ma-Lamine, possesseur d'une langue rusée, a raconté sur le moment que c'était ainsi que les premiers hommes avaient perdu la connaissance de Dieu...

Rencontré sur la place du village, Malan Koma avait crié à qui voulait

l'entendre : « Les aigles enlèvent les lièvres et les agneaux, les poules et les pintades, mais pas les femmes. L'aigle est mon tanna ! »

— Tu devrais faire attention, ajouta le vieux Silla. Ton Malan connaît tes secrets, tandis que tu ne connais que le dessus de sa main. Le pays remue. Ils sont jaloux, et disent que ce sont les hommes seuls qui doivent t'accompagner dans ta machine...

Et il rappela également qu'aux débuts du chemin de fer, les Noirs du Sénégal achetaient de la route jusqu'à la limite de leur argent et retournaient à pied vers leur point de départ, satisfaits de raconter le plaisir qu'ils avaient pris et d'avoir participé à la Puissance.

Les journées suivantes ont été pires. Julot a découvert les allumettes que

l'on oublie de cacher. Il avait observé les manières de son maître quand celui-ci allumait la lampe. Devant le jeune garçon qui sert de domestique et auquel il n'attribue pas d'importance, voilà qu'il prend une boîte de suédoises, frotte le bâtonnet d'abord du côté blanc, puis du côté phosphore, et demeure ébloui par la flamme qu'il fait lui-même jaillir. Son maître veut le gronder, le corriger de peur qu'il ne joue comme un enfant de quatre ans et ne mette le feu à la maison. Mais Julot danse pour faire rire, et reprend ses inutiles occupations.

Sous une apparente indolence la race noire connaît bien des inquiétudes. Le voisin, le chef, le clan, les morts, les Esprits, les dieux ou Dieu tout seul, ne laissent personne en repos. A l'annonce de ces petits événements, les gens du pays ne tiennent plus en place, comme si tous les ancêtres se levaient

de leurs tombes pour les exciter. Amadou Silla lui-même est troublé.

— Tu veux donc rendre le feu aux bêtes ? gémit-il doucement.

La folie guette ceux « que Jupiter veut perdre ». Le Directeur, qui avait nargué la population en promenant l'homme des bois dans sa voiture, utilise une vieille lame pour lui raser le front et les joues. Il agrandit ainsi les surfaces dénuées de poil dont l'aspect donne au chimpanzé de l'avance sur les singes les plus élevés. Ce n'était pas une chose à faire, au milieu d'êtres à la cervelle obtuse qui se croient le centre de l'univers, qui considèrent que les villes comme Dakar sont des fables de griots, et pour lesquels la guerre des Toubabs sur l'autre bord de la Grande Eau n'est qu'une contingence et tient moins de place qu'une rixe au sujet d'un bœuf ou de trois bottes de chaume !

Au matin, deux palmiers coupés étaient allongés sur le chemin du fleuve. Deux palmiers tout neufs, bien élagués et qui auraient pu servir d'échantillons pour accompagner un rapport optimiste et circonstancié.

Appelé d'urgence, Amadou Silla rentre presque en coup de vent, — ce qui est rare chez un Noir, — et referme la porte de la chambre.

— Voici une grande nouvelle ! dit-il.

— Quoi donc encore ? demande le Directeur qui s'attend à tout, même aux événements les moins prévus.

— Est-ce la paix seule que tu désires, Toubab ?

— La paix seulement, Amadou !

— Eh bien ! Ecoute, je vais te découvrir ce qui t'est caché, Maître des arbres ! Tu vas savoir maintenant ce qui les fatigue. Par la vérité toute blanche ! ces hommes sont aussi fous

que ceux qui nourrissent des serpents, auxquels ils font des funérailles comme aux hommes de leur famille !...

Il parla.

Ce qu'il dit, il le savait depuis quelque temps, mais il n'avait pas encore osé le répéter à l'homme blanc. Aujourd'hui, plus de recul possible. Les arbres détruits, la plantation dévastée, l'abandon, la fuite du Directeur, peut-être : tout cela était pour lui la ruine. Et il n'était plus en âge d'aller recommencer ailleurs un tel effort.

Alors il parla et parla toujours davantage. Et à mesure qu'il détaillait l'objet des craintes, les soubresauts des consciences égarées par la superstition, le Maître des arbres se rendait compte qu'il était en train, avec son Julot, de bouleverser tout simplement les droits acquis, de soulever les remords de populations entières.

L'Afrique noire est évidemment le

pays le plus libre du monde : la terre, hors des villes, appartient à tous et à personne. Qui la défriche a seul le droit d'en récolter le fruit. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, — continuait Amadou Silla qui parlait comme un vieux sage. Les occupants actuels, grands, forts et noirs, n'étaient que des envahisseurs venus du Soleil levant. (Lui, il vient du Nord où la race est plus claire, et il ne manque jamais de le faire observer.) Ces conquérants s'étaient mis à l'origine sous la protection du Serpent qui pénètre partout. Ils ne trouvèrent pas un pays vide, mais un pays couvert de forêts, habité par de petits hommes sombres, à cheveux roux, à longs bras et jambes courtes. Très habiles à tirer de l'arc, ces véritables nains vivaient de chasse et de pêche autant que de fruits. Leur étonnante facilité à monter aux arbres et leur habitude de construire les abris

avec de simples feuillages, leur donnaient la possession des branches comme celle de la terre. Ils suivaient le chemin des oiseaux comme celui des antilopes. Ils parlaient peu et correspondaient beaucoup par signes : Dieu ne leur avait pas donné un langage suffisant pour chanter ses propres louanges. Mais ils étaient *patrons* du sol et faisaient des palabres avec les bêtes...

Ils furent presque tous tués par les grands sauvages qui marchaient droit devant eux en tournant le dos au soleil. Du Levant au Couchant, ces nains disparus étaient devenus les génies familiers du pays. Demeurés les vrais propriétaires des champs, ils les prêtaient aux hommes d'aujourd'hui. Or, voici qu'un Toubab, venu des bords de la Grande Eau, entreprenait de montrer les routes de la Puissance aux petits hommes des bois. Pis encore,

il leur apprenait, — souligna le vieux Silla, — le moyen de faire le feu ; et la cervelle la plus gluante n'ignore pas que l'invention du feu est attribuée aux bêtes, dans le temps que les hommes ne connaissaient que le feu du ciel pendant l'orage, ce feu rapide qui fait trembler de peur les entraillles. C'était aussi l'époque où les hommes ne se nourrissaient que d'aliments crus, où ils donnaient la farine du mil aux poules et n'en mangeaient eux-mêmes que le son...

— Je pense que toutes ces paroles disent bien la vérité ? interrompit le jeune Directeur.

— Un homme âgé ne plaisante pas, Toubab ! J'ai passé l'âge de la plaisanterie. La pire faute, c'est qu'un jour tu leur as crié une part de ces choses cachées, sans le savoir toi-même... Car il t'est caché, j'en suis sûr, que Julot ressemble à ces premiers *patrons* de

la terre que leurs grand'pères ont tués !

« Ils racontent souvent entre eux, le soir, ajouta le vieux, que ton Julot va emporter le feu dans la brousse, et que les clans de la Panthère, du Lion et des Antilopes ne seront plus les maîtres. Ils disent que tu veux changer la marche de leur Univers... Les bouches qui ne mangent guère, vois-tu, font de mauvaises palabres. Ne tourne plus la clé de ta porte, si tu as encore confiance en moi...

Il expliqua encore que Malan fréquentait depuis longtemps la demeure d'un adepte du marabout, qui réunissait chez lui les membres d'une société secrète du village. Il cita des noms et donna quelques rares détails. Avec discrétion, car il craignait lui-même les terribles pratiques du N'tomo et du Mamma-Thiombo.

Comme le Directeur s'étonnait que son ancien boy se fût laissé embri-

gader par de telles gens, Silla répondit « que les liens formés par ces associations, qu'elles soient composées de jeunes hommes, d'adultes ou de vieillards, étaient plus forts que ceux de la naissance et du sang ».

Longtemps après le départ d'Amadou Silla, le Directeur réfléchit. Julot lui apparut tout à coup comme un des derniers représentants d'une race nombreuse, dont les indigènes soupçonnaient l'existence précaire dans les bois épais, mais qu'ils ne voyaient pas. Réduis à l'état de génies invisibles, les semblables de Julot demeuraient simplement légendaires. La routine des jours et des saisons, l'attrait nouveau de la civilisation avaient obscurci la cervelle des Noirs à ce sujet. Et voici que lui, qui prétendait s'enrichir sur leur terre, et les enrichir eux-mêmes

par son exemple, en leur enseignant à sélectionner les graines, en les familiarisant avec les soins et l'élagage des palmiers, la cueillette rationnelle des produits, voici qu'il venait de donner à un sorcier intrigant l'occasion de faire revivre les fables de la période incertaine qui est la préhistoire des nègres, l'occasion de remuer la boue des remords, le magma des frayeurs mystiques plus dangereuses que les épidémies.

Il commença son rapport hebdomadaire par ces mots : *Etat sanitaire du personnel : bon. Etat moral du personnel : douteux.*

La situation se précisait pour le Directeur. Mais le crocodile sur le banc de sable et l'oisillon sur la branche avaient moins de soucis que lui. Il n'était plus à l'époque où l'aventure l'aurait amusé : il se préparait maintenant à une lutte d'autant plus éner-

vante que l'objet lui en paraissait absurde. Il se croyait jusque-là isolé, il ne l'était plus assez. Derrière le rideau des arbres, abattus par milliers de tonnes pour la plantation, la brousse se révélait peuplée de choses et d'êtres qu'il ne soupçonnait pas. Plus près de lui, il sentait que tous les germes déposés par les envahisseurs venus du nord, de la mer et du sud, que les souvenirs transportés après les longs esclavages chez les maîtres de l'est, reprenaient soudain leur place dans les cerveaux. Dans leur attachement à la terre, les clans se solidarisaient autour d'une idée folle...

Il se fit servir une boisson. L'eau de la gargoulette, pendue à un angle de la véranda, était fraîche. Cette légère satisfaction du corps le rendit pour un moment optimiste. Si les Noirs voulaient dominer les bêtes, n'était-il pas ici le représentant de la race qui

doit avoir la primauté ? Il voulut donc se persuader que la saison nouvelle allait tout remettre sur le plan normal et que les jeux, les danses, le souffle du nord, devaient rasséréner les esprits, alléger les cœurs.

— La lune des « Ventres pleins » arrive, dit-il à Julot comme si ce dernier comprenait, et tout le monde pensera à autre chose...

Julot répondit on ne sait quoi en avançant les lèvres. Il voulut embrasser son maître qui refusa, et finit par le gratifier de quelques caresses distraites comme font les enfants dérangés dans leurs amusements par un ami de la famille. Julot se moquait des sorciers et de leurs machinations. Il était pareil à ces Noirs transportés en France depuis longtemps, qui ont oublié le Sénégal ou le Soudan et qui, sans la teinte de leur peau, renieraient leur pays d'origine.

Le soleil se couchait. Les cailloux des allées, que l'on ne remarquait pas à la pleine lumière, projetaient sur le sol une ombre démesurée, sans proportion avec leur taille.

Les événements ont été rapides. Tout ce qui suivit devint le fait de ces hommes timides qui ont longtemps hésité à tuer et qui s'acharnent sur leur victime dès que le premier coup a été frappé. Les grandes eaux étaient pourtant arrêtées, le grain séchait ; mais les récoltes à venir, qui auraient dû donner de la joie, inspiraient plutôt de l'audace à ces égarés sur qui pesait encore la peine des mondes disparus.

Ce fut un ivrogne qui délia les langues et délivra les consciences. Le Maître des arbres était allongé sur sa chaise-longue, tout en moiteur, sous

la véranda que n'aérait aucun souffle. Julot lui-même transpirait. La sueur perlait sur sa peau comme sur celle de son maître, lorsque des cris jaillirent de la route.

— L'homme qui a pris le singe pour tanna ne doit pas marcher sur la même terre que ceux qui ont le serpent, la panthère, le caïman, le héron, l'aigle, l'hippopotame, pour protecteurs de leur race et de leur famille... et même ceux qui ont eu à leur naissance le poulet ! Les gens de l'éléphant et ceux du lion ne peuvent être son parent ou son ami... Dieu seul est le maître des arbres ! Ma-Lamine dit vrai : il faut laisser pousser les arbres comme Dieu leur a commandé de grandir !

Longtemps il continua de la sorte, et par bravade vint tout près de la maison. Autour de lui s'assemblèrent les étrangers venus d'en face, les dé-

sœuvrés du village, les travailleurs rentrés de la plantation.

La voix de l'homme ivre s'exaltait avec le nombre des arrivants. C'est ainsi que l'on connut les bruits qui parcouraient le pays, histoires déformées et propagées par les colporteurs, les marabouts en déplacement, les courriers officiels ou privés qui abattent les kilomètres par centaines dans toutes les directions. On savait, par exemple, qu'à Bammako, des Toubabs se servaient de ces « hommes de la forêt » comme domestiques ; que ces singes qui imitent l'homme fumaient, buvaient au cercle, mangeaient à la table des Blancs et qu'on leur mettait de la glace dans l'eau comme aux « fils de rois ». Par les mystérieux chemins de la brousse étaient parvenus dans ce pays perdu des racontars qui eussent fait sourire la population de Saint-Louis ou de Conakry, et qui boulever-

saient tout ce petit monde. Un homme ayant dit tout haut qu'il avait vu un frère de Julot serrer la main des dames au cours d'une réception publique du Gouvernement et être traité en ami par le gouverneur lui-même, un ancien tirailleur rentré de France s'écria qu'il en avait vu un autre jongler et amuser les Blancs comme un griot. Une femme renchérit et se mit à glapir qu'on apprenait aux femelles la couture et que c'était là une injure suffisante à toute la race.

Des contremaîtres aidés par Amadou Silla et le cuisinier dispersèrent le rassemblement, disant aux hommes qu'ils étaient au-dessous de la qualité de leurs ancêtres et aux femmes que leur cuisine allait se gâter.

Les boubous et les pagnes s'éloignèrent, taches blanches et bleues dans la verdure.

Le soir même, Amadou Silla conseilla au Directeur :

— Celui qui sait nager, Toubab, ne cherche pas à se suicider dans l'eau ! Tu sais ce qui t'arrivera si tu braves ces fous...

Pauvre Julot ! Son maître craignait de s'ennuyer par cette fin d'hivernage, et voici qu'à cause de lui il avait besoin de toute son attention pour bien tenir le jeu et gagner la partie.

— S'il pleut des charbons ardents, ne choisis pas l'heure de la pluie pour sortir ! insistait le vieux Silla.

***

Ce matin, plusieurs palmiers coupés sont entassés devant la porte. Le Directeur écrit à l'Administrateur de lui envoyer des gardes régionaux, si toutefois il a du personnel disponible. Sans aucun doute, la marabout-sorcier, en homme rusé, veut consommer sa ruine et faire ensuite travailler pour son

compte les hommes de la plantation qu'après le départ du Toubab il paiera en prières et en sortilèges, comme cela s'est vu en plusieurs points du Soudan. Pour ses fins, il utilise la terreur superstitieuse à laquelle il est lui-même sujet.

Il y aurait bien deux moyens de se débarrasser de lui. Mais pour le payer, le Directeur n'est pas assez riche, et il n'ose demander un tel crédit aux hommes de France qui ne comprendraient pas. Quant à l'autre moyen, son caractère le lui interdit. Détruire la vie d'un homme, même malfaisant, c'est une chose qui compte.

Il reste la justice ; mais les tribunaux sont trop loin, et les preuves matérielles impossibles à réunir.

Alors il prend une douche et, tout rafraîchi, espère encore que les choses s'arrangeront.

Rien ne s'est arrangé. A la tombée de la nuit, est accouru sur la place publique un enfant tout essoufflé, tout effaré. C'est un de ces garçons que l'on place dans les champs éloignés, sur un mirador fait de quatre bambous qui supportent une petite plate-forme trop étroite pour permettre le moindre sommeil. Armé d'un tamtam, le veilleur est chargé d'effrayer les habitants de la brousse qui rampent, qui trottinent ou qui volent de branche en branche, capables de piller les graines, de déterrer les tubercules en voie de maturité.

Or, cet enfant s'est mis à crier qu'il avait vu, avec ses yeux, comme il voyait le tisserand, le cordonnier, le forgeron et le chef de village, qu'il avait bien vu une grande troupe de singes hauts et pleins d'audace avancer vers lui, vers les enclos et les cases.

— Marchaient-ils comme des hom-

mes qui sont en guerre ? a demandé l'ancien tirailleur qui faisait la forte tête et prétendait à toute occasion avoir rapporté de France les manières des Toubabs.

Et l'enfant qui n'avait jamais connu de plus grandes batailles que les disputes des jeunes gens, les rixes qui suivent les luttes et les danses nocturnes, prétendit que ces paroles étaient des paroles de vérité... Oh ! ce que voient les enfants, le soir, quand la lumière est incertaine !

— Ils voulaient prendre notre fils pour en faire leur esclave, disaient les uns.

— Ils venaient enlever son Julot, disaient les autres.

Le Directeur se croyait au moyen-âge, lorsqu'autour des guetteurs les enfants et les femmes dépistaient des ennemis imaginaires.

Ce qui a tout compliqué, qui a fait

déborder la coupe, c'est que, vers la même heure, Julot, en pleine liberté d'esprit, simplement pour jouer, a saisi le bébé de la blanchisseuse qui rapportait le linge, l'a saisi au moment où elle l'allaitait sur le perron de la maison. Comme il était détaché, il en a profité pour emporter la petite chose noire sur le toit. La mère hurlait, les autres Noirs jetaient des insultes, tandis que Julot, en équilibre sur les dernières tuiles, couvrait le bébé de caresses maladroites et tendres. Il a fallu toute l'autorité du maître pour que Julot redescende, avec la même souplesse lourde que d'ordinaire.

On a rendu l'enfant à sa mère, qui a prédit le malheur à Julot et à toute une maison où « ses pieds ne passeraient plus ».

Aucune palabre ne donne de l'autorité à un imposteur comme une ébauche de

preuve. « Ce que Ma-Lamine avait dit, arrive ! » fut le mot de tous. Amadou Silla, qui tient toujours son ami le Toubab au courant des événements, est venu lui demander, sans penser davantage à mal, de tuer Julot.

— C'est comme si j'assassinais un homme !

— Tu as peut-être raison, Toubab ; mais en attendant, va voir le travail que tu as fait dans la brousse, et compte les arbres coupés. Ce que je t'en dis, c'est pour toi, et non pour moi. Mon chemin ne passe pas par là...

Le Directeur constata, au petit jour, qu'une rangée entière de palmiers avait été abattue. Beaucoup d'hommes, vraiment, s'étaient groupés pour achever ce massacre en une nuit. Et son cœur se serra à la vue des magnifiques arbres qui saignaient leur sang blanc, leur sang tout neuf répandu à ras du sol.

Au retour, et pour essayer une dernière fois de ménager et de calmer les gens du pays, Amadou propose au Toubab de venir discuter sur la place publique.

Comme ici la règle est de ne jamais

avoir peur, le Directeur se rend sous l'arbre des palabres, avant midi.

De vieux cultivateurs sont là, avec leur barbiche grisonnante ; des guerriers de Fodé Kaba, des guerriers de Samory, plus vieux encore, à la gueule tordue. Il reconnaît le soldat en demi-uniforme, des représentants envoyés par ses travailleurs, un de ses contremaîtres, le forgeron et son aide, le cordonnier, les délégués des villages voisins, un vagabond venu de Dakar, flairant le trouble et le pillage et qui s'est joint aux fripons surgis d'un peu partout. Ils parlent et parlent encore, comme s'ils avaient peur de ne pas tout dire. Et ils transpirent au cours de leurs naïfs complots.

Des femmes et des hommes s'agglomèrent autour des exaltés. Qui aurait soupçonné qu'un tel nombre de gens inconnus avaient été touchés par la contagion ? On ne voit bien que leurs

faces mafflues et leurs nez plats à peine plus saillants que celui de Julot. Certains prétendent que, dans leur village, la mort est tombée sur un homme vigoureux. Les uns disent qu'il s'est gonflé comme une outre, sans cause explicable ; les autres crient que c'est la chute d'un arbre frappé par l'orage qui l'a tuméfié.

Un chasseur va plus loin. Il explique à ceux qui ne demandent qu'à croire des choses surprenantes :

— Ces petits hommes de la forêt ont fait alliance avec les éléphants ; et pour sauver de la mort les maîtres de la brousse, ils détachent les grosses poutres taillées en pointe qui doivent tomber sur eux et les percer à leur passage sous le piège ! Avec ces manières de canailles, ils nous privent de manger les grands gibiers et de vendre leurs dents !

Le vagabond de Dakar, afin de les

exciter, se moque des hommes aux jambes courtes et aux longs bras. Et ceux qui l'entendent abaissent les yeux sur leurs mollets maigres, considèrent à la dérobée la proportion des ongles et des doigts de leurs voisins, alors qu'en temps ordinaire il est gravement interdit de faire allusion aux infirmités physiques ou aux défauts de la naissance.

Tous finissent par se mettre d'accord pour dire que le malheur, quel qu'il soit, vient de ce « singe » qui n'est pas comme les autres singes, mais qui imite les hommes à la face de Dieu et des Tannas.

Amadou Silla prend la parole. Le Directeur parle aussi. Posément, mais inutilement. On leur coupe les phrases, les mots. Il se produit un tumulte. Les Noirs veulent tuer Julot. Ils exigent que le Toubab choisisse entre eux et la bête. Silla va parler des ancêtres. On crie :

— Nos grands-pères restaient chez eux et n'allaient pas troubler la paix dans la maison de ton père...

Rien n'est plus difficile que de se faire entendre, que de raisonner une foule remuée par la fièvre intérieure. Le Directeur ne peut que promettre d'examiner la chose et se retire, laissant Amadou Silla et le chef de plantation aux prises avec ces fous qui regimbent comme des chevaux fouettés aux pattes.

Il y avait quelques fusils qui dépassaient les têtes ; mais aucun n'est parti.

— La poudre s'allumera, si tu ne fais pas attention ! dit pourtant Amadou Silla pendant que le Directeur déjeune.

Jamais la sieste n'aurait apporté plus d'apaisement au trop jeune Directeur. Elle a été pénible. Les motifs qu'il

trouvait par à-coups pour éviter la lutte ne tenaient plus lorsque, loin des autres hommes et dans son langage secret, Julot lui susurrait les mots dont se servent couramment en forêt les membres du clan des chimpanzés, lorsque Julot l'entourait affectueusement de ses bras, grêles et noueux à la fois comme des câbles de navire. Alors il maudissait l'avance qui lui était accordée par le sort. Pourquoi n'était-il pas venu travailler dans ce pays perdu, sur ces terres formidables, dix ans plus tard, au milieu d'un peuple éduqué par les Missions, instruit par les écoles et l'exemple des bâtisseurs blancs ?

Pour le moment, ces brutes étaient capables d'accumuler les ruines, même en détruisant leurs propres ressources d'argent, cet argent qui ne compte pas plus pour un Noir exalté que son sang et sa vie.

C'est d'un œil morne que le Directeur parcourut, à son mauvais réveil, les feuilles du courrier en préparation, les colonnes à remplir de chiffres demandés d'urgence et qui devaient fixer le nombre et la taille des arbres, la proportion de pulpe, de coque et d'amande qu'il trouverait dans la nouvelle récolte. De toute évidence, il ne pouvait songer à s'écarter de la règle à cause d'un être qu'en Europe on appelle un « singe », pour obéir à un sentiment qui paraîtrait en tous points ridicule à M. l'Administrateur-délégué assis à Paris dans un bon fauteuil devant son bureau d'acajou garni d'encriers de style et d'un coupe-papier monumental.

Après de multiples débats intérieurs et des accès de colère plus ou moins rentrée, le seul moyen que trouva le Directeur pour régler la question dans les termes les plus corrects du monde,

fut de renvoyer Julot dans sa brousse, où l'ombre et le soleil alternés profitent à tous, dans sa forêt libre qui ignore la vilenie des hommes et leur bêtise.

— Tu as pensé la vérité, Maître des arbres ! approuva le vieux Silla quand il connut la décision.

Ce que le Maître des arbres ignorait, parce qu'il était jeune, c'est qu'il se préparait des regrets, inutiles comme tout ce qui touche à l'irréparable, et des remords plus lourds que l'hivernage tropical. Pour le moment, il se félicita de cette ingénieuse solution, convaincu qu'il se montrait équitable et plein de cette belle raison qui fait notre fierté, en rendant Julot à la forêt où il avait vu le jour.

Pour sauver la face, il fit publier, le soir même, à petit bruit et à la faveur du courrier qui venait d'arriver, qu'il désirait rentrer en France et qu'il allait donner le chimpanzé à l'agent d'un

comptoir éloigné de la plantation. Par une réserve inconsciente, il évita d'en parler devant Julot, qui continuait d'ailleurs à mener son existence comme s'il eût été assuré de vivre, dans la maison des hommes, les soixante ans qui sont de règle chez les anciens parmi les chimpanzés et d'y atteindre les quatre-vingts kilos qui rendaient son père redoutable pour les autres mâles.

Vers le coucher du soleil, Julot s'approcha de son maître et lui présenta l'épaule. Le Directeur enduisit de pommade trois furoncles qui le fatiguaient, provoqués par la fin des orages, et qu'il soignait assidûment depuis quelques jours. « Il voulait le confier à la brousse, pensait-il, en bonne forme. Ainsi se tirerait-il mieux d'affaire. »

Peu d'instants après, les ronflements qui sortaient du nez plat de Julot dominaient le menu bruit de la pluie, une de ces dernières ondées qui gonflent

les fruits et qui ne déchirent plus les pétales des fleurs.

Le maître ne dormait pas, lui. Il aurait voulu se trouver à mille lieues d'ici. Le regard perdu sur les solives de la maison qui avait résisté aux tornades, sur les chevrons de la véranda, il se prenait tout d'un coup à regretter les chênes et les châtaigniers dont le feuillage, en ce moment, tournait à l'or dans les vallées du centre de la France.

Cette vision, d'une couleur unie et somptueuse, marquée ça et là d'une ferme basse ou d'un étang, amollit encore l'âme de l'homme isolé au milieu de son œuvre lointaine. Elle aurait pu lui donner la résolution, si naturelle aux hommes blancs, de combattre, d'imposer sa volonté à ces Noirs affolés qui l'encerclaient sournoisement

d'abord, ouvertement aujourd'hui : elle lui fit désirer de revoir son pays, si différent de ce pays où il peinait : « C'est là qu'il se reposerait un jour avec la femme qui, là-haut, suivait ses efforts et projetait de venir y participer. »

Il ne comprenait pas qu'il acceptait peu à peu la loi de l'univers, qui veut que les bêtes séparées de l'homme par la parole soient vouées à la destruction, quand elles ne se soumettent pas totalement et par races entières à la servitude qu'il leur impose. Et il croyait, en jouant avec le collier et le cadenas de Julot, qu'il était vraiment juste parce qu'il allait, demain, lui rendre cette liberté pour laquelle les hommes se font périodiquement massacrer.

Autour de la lampe à acétylène qui se balançait toute seule, gardienne de la véranda, se pressaient en voletant une myriade d'insectes égaux et mal-

habiles. Ils s'entreheurtaient, tombaient sur le parquet où se dispersaient leurs ailes détachées. C'était la fête des termites qui sortaient de terre par les trous invisibles de leur domaine obscur ; c'était l'irruption de ces pauvres êtres condamnés aux ténèbres et à qui la nature donne tous les ans un jour de gloire éphémère.

Le maître de Julot s'écarta de leur tourbillon et disparut dans sa chambre.

Arrivés on ne savait d'où, de tous les recoins obscurs de la maison, les petits lézards de nuit, aux pattes en ventouses, descendaient le long des murs blancs et avalaient ces proies faciles et grasses ; tandis que les chauves-souris et les petits oiseaux nocturnes pratiquaient de véritables trouées dans le fouillis ailé des pauvres bestioles qui se croyaient déjà sur le chemin du ciel et de la lumière.

... Réveillé par les froissements de

cette batailllle, imperceptibles à l'oreille humaine, Julot se releva, éloigna les concurrents et se mit à ramasser à pleines mains les petits corps qui se tordaient, bruns, mous et arrondis. A pleines mains aussi, il les déposait dans ses lèvres largement ouvertes ; et ses dents carrées broyaient sans arrêt cette matière. Comme les hommes qui, du nord au sud de l'Afrique, se régalent de sauterelles, de larves et de chenilles, Julot participait à la ripaille des oiseaux de nuit et des lézards, et avalait avec soin ces premiers fruits vivants de la terre.

Quand il fut comblé, il respira fortement, s'essora la face, frotta ses mains contre le parquet pour les essuyer, alla gauchement s'allonger dans le lit que lui avaient donné les hommes qu'il croyait ses parents et ses maîtres, et s'endormit de nouveau roulé dans sa couverture.

***

Les événements du lendemain furent infiniment tristes. Dès le matin, mis en goût par son repas nocturne, Julot disputait aux oisillons les corps nus des éphémères qui rampaient encore sur le sol de la cour. Il ne s'interrompit qu'au bruit de l'automobile qui débouchait dans l'allée centrale. Son maître manœuvrait au volant ; Amadou Silla était déjà monté avec le jeune apprenti mécanicien.

Julot s'avança vers la voiture. En une enjambée, il s'y installa, d'un coup, sans difficulté, avec une parfaite habitude.

Deux Noirs, qui ne savaient pas les intentions du Maître des arbres, grommelèrent :

— Si longtemps qu'un bois mort

flotte dans la rivière, il ne deviendra jamais un caïman !...

Ils défendaient ainsi leur position d'hommes, attaquée depuis quelques mois par les événements et leurs craintes éperdues.

La voiture s'éloigna sur la route du Sud, vers les premières forêts arrosées par les eaux du Fouta et qui servent de province à quelques tribus de chimpanzés. Julot témoignait, comme toujours, d'une joie indiscrète. Il agitait ses grands bras, interpellait les passants, ouvriers, gens du village, voyageurs qui reprenaient leurs randonnées. « Me voici ! Me voici ! vous qui marchez avec vos pieds ! » criait-il sans cesse. A toute force, il voulait embrasser Amadou Silla qui refusait, qui écartait l'attouchement des longues mains et, pis encore, des longues lèvres.

La plantation, avec ses palmiers, égaux et alignés, laissa Julot indifférent :

on n'y voyait que des traces de bœufs, des traces d'hommes, et cette marque de la vie régulière qui était sa seule connaissance. C'était toujours la maison des hommes qui l'avaient adopté et qui marchaient debout, comme lui, mais avec plus d'avantage et d'assurance.

La vue de la haute futaie lui fit une autre impression et le tint silencieux. Il eut peur soudain de réveiller l'inconnu, tout le mystère que cachaient ces frondaisons denses, où le vert pâle des jeunes feuilles était mêlé avec profusion aux masses noires des feuilles anciennes que le vent et les tornades n'avaient pu disperser. De ses yeux noisette grands ouverts, il suivait au passage les oiseaux que le bruit de l'auto faisait changer de perchoir, qui franchissaient la route ou se défilaient le long de cette tranchée dans la forêt. Le balancement stupide et saccadé des

toucans le remplissait d'admiration ; le vol fulgurant des pigeons verts, en quête de petites figues sauvages gonflées d'eau et de sucre, lui faisait cligner les yeux.

De temps à autre, il désirait violemment les fruits que la vitesse réduite lui permettait de découvrir dans le feuillage. Mais au moment qu'une biche rayée partit en pleine surprise devant la voiture et s'enfuit en quelques bonds hors de la route, Julot se blottit contre le dos de son maître, la gorge serrée. Le chemin des arbres ne le tentait plus.

La route était mauvaise, destinée aux petites charrettes et aux voitures légères que l'on attelait pour le voyage. Elle avait été à peine élargie pour le passage des automobiles encore trop rares. Quant au sol, il était simplement dessouché. Cependant, Julot ne s'apercevait pas des cahots : comme les

deux Noirs, il goûtait seulement jusqu'au fond de l'âme le plaisir d'être transporté.

A chaque obstacle important, ravin, arbre tombé, le maître de Julot arrêtait la voiture. Ces arrêts marquaient son hésitation : il espérait que telle falaise aperçue du haut d'une côte, tel massif de verdure accueillant recèlerait une famille de chimpanzés chez laquelle Julot pourrait aller demander l'hospitalité. Puis il repartait, mécontent de tout et de soi-même, toujours plus loin, dans l'espoir de trouver un site favorable, une nature prodigue de fruits.

Quand on traversait une plaine, les aigles, les vautours, les marabouts se soulevaient ou planaient sur le parcours, étonnés de voir un extraordinaire animal courir si vite à travers les herbes. Effrayés par le bruit, ils s'éloignaient vers les arbres touffus et protecteurs.

Par endroits, on suivait, sur la piste même, les traces des rôdeurs qui ne montrent guère leur pelage au grand jour, les traces des voleurs honteux et faibles qui se nourrissent de restes ou de bêtes sans défense. Plus loin, c'était un essaim qu'il fallait distancer pour éviter la colère des abeilles excitée par l'échappement libre, ou les marques d'un fauve qui avait essayé ses griffes sur l'écorce d'un arbre.

A travers ces manifestations de la vie sauvage, Julot passait sans raison de l'état de joie à l'attention la plus réservée, selon qu'il subissait l'influence des ancêtres que la forêt avait abrités et nourris avant l'apparition des hommes grands et noirs, ou qu'il se confiait voluptueusement à la machine qui dominait aujourd'hui la forêt et ses puissances.

De la sorte, le Maître des arbres couvrit une soixantaine de kilomètres

en trois heures. Pas une seule fois, au cours de la route, il n'osa se retourner vers Julot qui lui caressait les épaules et les bras, — ces bras capables d'animer et de guider l'engin rapide, — vers Julot qui lui tendait tour à tour les menus objets contenus dans les casiers de l'arrière, des cigarettes et des allumettes ; pas une seule fois il n'osa regarder Julot qui lui offrait le feu, privilège de l'homme.

Arrivés sur le bord d'un petit marigot que franchissait un pont d'arbres et de bûches, ils s'arrêtèrent. En grandes quantités, des pommes de liane, acides et sucrées à la fois, achevaient de mûrir ; des bananiers étaient chargés de lourds régimes.

— Laisse-le dans cet endroit, dit Amadou Silla. Il aura de quoi vivre. Voilà des traces de ses semblables qui viennent ici « au marché, sans payer »...

Le maître de Julot n'était pas d'hu-

meur à plaisanter, mais il se rendit à ces raisons.

Comme s'il avait compris qu'il était revenu dans son pays, Julot descendit, sauta sur les fruits ocres et ronds qui pendaient aux guirlandes vertes et se mit à les décortiquer avec une joie tranquille. Pendant ce temps, son maître tournait la voiture et, brutalement, la tête raide, filait sur le chemin d'arrivée comme un malfaiteur surpris.

— Toubab, dit Silla, fais vite, le soleil devient chaud !...

Béats et rassurés, les deux Noirs se prélassaient maintenant sur les banquettes, indifférents aux fleurs, aux arbres d'essence précieuse ou commune, aux merles qui faisaient miroiter leur plumage, et au sort de Julot demeuré dans la brousse libre où les lois humaines n'ont pas cours, — même celles

qui ne sont pas écrites, — dans la forêt, avec les princes et les parias, les génies et les tannas de toute force qui se moquent éperdument de l'homme et de ses hantises superstitieuses.

La nuit tombait quand l'automobile rentra dans la cour de la maison avec les trois voyageurs. A la vue d'indigènes qui l'attendaient, habillés des couleurs voyantes propres aux griots, le Directeur réfléchit soudain qu'il avait laissé à Julot les habits qu'on lui avait confectionnés, ainsi que son collier de verroteries. « Julot va être ridicule en pleine brousse, dans cet accoutrement », se dit-il. Il ne craignit pas les inconvénients que cela pouvait lui attirer, — auxquels il ne pensait pas sur l'instant, — mais se félicita plutôt de le savoir à l'abri des premiers vents du Nord qui donnent de la bilieuse héma-

turique aux hommes fragiles et causent pas mal de déchet dans le peuple libre des chimpanzés.

Malan Koma s'était mêlé aux autres indigènes. Il se mit au « garde à vous » sur le passage du Directeur. Celui-ci ne surprit sur le visage de son ancien boy ni curiosité, ni l'air de triomphe qu'il aurait pu y trouver. Aucune parole ne fut échangée entre eux.

Sur la véranda, le petit lit de Julot avait été déjà enlevé et relégué, sans doute, avec les caisses vides. Il ne restait là et ailleurs que les murs blanchis, les meubles d'acajou mat qui s'y adossaient, inanimés, sans une de ces cheminées où l'homme, sous un autre climat, peut se consoler d'un feu.

La nuit fut mauvaise en tous points. Ces fins d'hivernage sont torturantes. Il ne pleut presque plus ; les vapeurs qui

montent de la terre, la chaleur encore lourde qui flotte partout, irritent la peau, empêchent de dormir. Le Directeur cherchait le repos et ne le trouvait pas.

Quoi d'étonnant ? Julot pouvait-il dormir, lui aussi, au milieu de ce monde obscur qui l'entourait en ce moment et qu'il ignorait encore la veille ? Qu'avait-il fait après le départ de la voiture ? Après cette fuite plutôt ? Il est certain qu'il avait dû manger des fruits et attendre le retour de son maître. Puis, peu à peu, à mesure que le soleil baissait, que la nuit arrivait, sa poitrine s'était contractée. Angoissé, Julot avait certainement repris la route, suivi la trace des pneumatiques. Qui sait s'il ne s'était pas égaré, s'il n'avait pas suivi par confusion la trace à peine sinueuse de ces énormes pythons dont sa mère, autrefois, n'avait pas eu le temps de lui enseigner le danger ! Sûrement, Julot avait couru, tressaillant au pas-

sage léger d'un écureuil de palmier, aux bonds furtifs d'une antilope naine, abaissant la tête et les reins quand l'air était froissé par le vol des pintades en quête d'une branche propice à la nuit...

Il est évident que tout le mystère de la forêt et des clairières avait écrasé Julot, l'avait oppressé à mesure que le désespoir lui venait de l'absence prolongée de son maître. Comme il ignorait les distances, il avait cru que la maison des hommes était là, derrière ce mur de verdure, sous ce morceau de ciel tout proche. Et il avait marché, il s'était hâté, en s'appuyant sur les doigts repliés... Il faut bien espérer qu'avec la fatigue, son instinct atavique l'avait fait se réfugier sur un arbre. Mais l'eau ? Trouverait-il de l'eau pour boire, s'il s'éloignait davantage du petit marigot ? Et s'il allait à l'eau, n'y ferait-il pas des rencontres sévères auxquelles il n'est pas habi-

tué ? Comment se battrait-il alors, comment se défendrait-il ? Julot ne savait même pas se servir d'un bâton, — il aurait frappé les petits des hommes, s'il avait su, car les coups font partie des jeux de l'enfance. Il n'avait que ses longs bras noueux et ses dents carrées, et ces cris capables d'effrayer certainement la brousse quand ils sont poussés à pleine poitrine par un être qui marche debout et qui est habillé comme les hommes.

Une chose était rassurante : Julot s'habituerait vite, il ferait la rencontre d'une famille, d'une tribu de ses semblables, et le soir même il serait admis dans leur sein. Peut-être aussi, dans sa conscience basse, penserait-il que son maître allait revenir...

Pour répondre à cet espoir et trouver lui-même le sommeil, le Directeur se promit bien de repartir pour chercher Julot.

Mais ce n'était là qu'un subterfuge de l'ombre, qu'il dut renier le lendemain, au grand jour et après le bain : avant tout, il lui fallait établir sa propre existence.

La lune « pour activer le travail » était passée. On entrait dans celle des « Grandes fêtes et des Ventres pleins », pendant laquelle les hommes se congratulent en mangeant les premières graines cultivées, les épis de maïs encore tendres et les jeunes tubercules bien nourris par la terre. Quelques oiseaux, pressés d'aimer, bâtissaient déjà leurs nids sur les plus hautes branches flexibles, non point par crainte des enfants noirs qui respectent avec scrupule les premiers et fragiles sentiers de la vie, mais à cause des petits voraces amateurs de chairs mal formées. Les guêpiers et les rolliers ren-

traient du Nord, s'installaient dans les buissons ou creusaient des abris cylindriques dans les falaises de terre rouge.

Les oiseaux familiers et les roussettes, de leur côté, se préparaient à la vie nouvelle ; ils ne s'aperçurent même pas de la disparition de Julot, parce qu'ils avaient cru voir en Julot un homme, et que les hommes vont et viennent sans cesse, ne restant immobiles et silencieux que dans le sommeil ou la mort.

La seconde nuit après le départ de Julot, une dernière tornade secoua le pays. Chaque année, au moment où les nuages vont émigrer, les quatre vents se disputent le ciel et la terre. Pluie et tumulte qui chargent, qui secouent une dernière fois les arbres et ceux qu'ils abritent. Le Directeur pensa obstinément à Julot. Saurait-il se défendre de la pluie, du vent, ou s'abandonnerait-il sans défense, lui qui

depuis sa jeunesse avait laissé aux hommes toutes les initiatives de la vie, lui qui s'était éloigné des usages et des ruses de la forêt ?

Comme la pluie cessait, un grondement lointain se mêla aux plaintes des vanneaux, aux ululements des hiboux, aux derniers coassements des grenouilles qui chantaient dans leur maison de roseaux. C'était le début des grandes chasses nocturnes. C'était le maître de la brousse qui rugissait, qui éructait son cri de domination. « Heureusement que Julot ne sait pas maudire ! » fut le secret espoir du Maître des arbres.

Cette angoisse de la nuit fut compensée le lendemain : Amadou Silla vint annoncer, avec une mine souriante et entendue, que le marabout qui avait failli troubler la paix de la plantation venait de mourir. Pas plus que son

chameau, il n'avait pu accoutumer sa nature désertique à ce climat humide.

C'était une revanche pour le Directeur. Quelqu'un proclama :

— La « bête » que Ma-Lamine a poursuivie de ses paroles s'est vengée en arrivant chez elle !

Et nul ne contredit ces mots, car chacun savait bien que le destin des hommes est si proche du destin des bêtes...

Frappés par cet événement, les Noirs du pays se hâtèrent d'apporter au Maître des arbres les cadeaux les plus simples et les moins espérés. Les premiers donnèrent ce qu'ils avaient sous la main : des œufs, des poulets hauts sur pattes et les canards de leurs petites basses-cours. Ils arrivaient, avec la tête molle et la face détendue des gens qui veulent se faire pardonner une offense. « Ce n'était pas au Maître des arbres qu'ils en voulaient », voilà ce

que disait leur attitude. Des chasseurs déposèrent ainsi au bas de la véranda, un jeune chien de prairie que la bande sanguinaire avait distancé, un couple de petites panthères dont la mère avait eu la tête cassée pour avoir commis l'imprudence de se jeter à l'aube sur un cuissot de biche attaché à la gueule d'un fusil, un petit de chacal qui ressemblait aux chiens du village, des antilopes naines que l'on vendait aux bateaux pour une piécette d'argent. Quelques enfants installèrent sur une natte des oisillons aquatiques surpris à leur premier envol.

— Ils te font cadeau des tannas qui protègent leur famille et qu'on ne tue jamais, disait Amadou Silla.

— Tu devrais bien faire présent d'un aigle à ton Toubab, disait-il aussi à Malan avec quelque ironie.

— J'y emploierai tous mes moyens, répondait sérieusement celui-ci.

D'autres venaient encore, qui offraient des singes pour ajouter aux deux qui restaient dans la cour et dont la médiocre cervelle terminée par une longue queue avait triomphé de Julot. Mais nul n'apporta de lionceaux, ni d'éléphants, ni d'hippopotames, bien que beaucoup de ces Noirs fussent des N'Diara, des Samaké et des hommes de Mali, parce que les eaux abondantes en interdisaient la chasse ou que leur caractère était inférieur au génie de leur tribu.

Et les bêtes montées sur deux ou quatre pattes s'accumulaient, présents de ces hommes au cœur rude et obscur, dont les cerveaux enfantins se laissaient dominer, tantôt par des étrangers fourbes et audacieux, tantôt par des vieillards férus de sagesse, et qui doutaient follement de leur position privilégiée dans la nature.

Cependant, rien ne pouvait faire que

le Directeur oubliât sa capitulation. Avec la rage obstinée qui est fréquente sous le Tropique lorsque l'apathie n'a pas pris le dessus, il ruminait maintenant des projets qui n'avaient plus de sens, des ordres désormais sans objet, puisque Julot était parti et la tranquillité revenue. Mais, on mâche et remâche facilement des revanches usées et des vengeances creuses, sous le 12° latitude nord !

Et pourtant, le travail reprenait sur la plantation. Sans ordre précis, les palmiers détruits se trouvaient remplacés. Chacun faisait montre de bonne volonté. Malan lui-même pénétrait peu à peu dans la cour, rôdait autour de la cuisine, les mains vides, les bras offerts, le dos plutôt courbé. « Il n'avait que faire de sa liberté, avouaient ses yeux, et il se sentait mal à l'aise sans maître. »

Mais où donc avait-il pris ce vieux

pantalon blanc d'Européen, habilement rapiécé, soigneusement serré à la ceinture ? et cette chemise fripée ? D'un matelot de chaland, sans doute. Tout cela était bien différent de la tenue indigène de ces temps derniers, et surtout de la vêture des ancêtres en lianes effilochées...

— Ton Malan est tout à fait soumis, disait Amadou Silla mollement complice. Il va redevenir ton esclave... Laisse-le rentrer chez toi, Toubab... Celui qui poursuit un chien jusque dans sa maison doit ensuite lui faire cadeau de la paix !

Les jours qui suivirent l'abandon de Julot dans la forêt furent encore tourmentés par le besoin de savoir ce qu'il était devenu. Plusieurs fois, le Directeur fut sur le point de refaire le chemin de l'exil ; puis, il abandonnait cette

idée pour la reprendre au premier loisir. Il ne montrait rien de ces luttes intérieures devant ses Noirs, — à cause du prestige, — ni surtout devant Malan revenu dans la maison et qui le surveillait de son œil vague et discipliné, qui dressait de nouveau strictement la table, sans oublier les cure-dents posés derrière les fleurs et que « personne, prétendait-il, ne lui ordonnait plus d'empoisonner... »

A la jeune femme lointaine qui lui portait intérêt, le Maître des arbres écrivit le soir même que les « difficultés de l'hivernage étaient aplanies, que Malan avait repris son service correct et que, malheureusement, Julot avait dû être expédié au centre d'études de Kindia parce qu'il devenait dangereux pour les femmes et les enfants du pays. » Il s'engageait à trouver d'autres Julots plus petits, si l'on en désirait, et promettait beaucoup de choses encore. Il

omettait seulement de signaler sa faiblesse, sa passion de vivre, son besoin absolu de poursuivre en paix ses travaux et de ménager la future union avec la femme qui continuerait sa race, une race d'hommes à laquelle la nature entière doit toujours être sacrifiée.

Ce fut un vrai soulagement pour le Directeur lorsque, le lendemain vers midi, une camionnette pénétra dans sa cour et qu'il en vit descendre le Chasseur.

— Comment se fait-il que vous arriviez du Sud ? lui demanda-t-il. Je vous croyais à Dakar.

— Un tout petit incident, mon cher Directeur : j'ai tout simplement hérité, là-haut. Alors je suis descendu par le vapeur côtier sur mes terrains de chasse pour régler mes intérêts et mes chasseurs avant de rentrer en France...

— Vous ne reviendrez plus ?

— On ne sait jamais avec des hommes comme nous, n'est-ce pas ? Pour le moment, je ne tue plus. J'en ai assez de tuer... Je me sens l'âme d'un rentier.

— Jusqu'au premier coup de cafard... Ça ne m'inquiète pas.

— En attendant, mes fusils sont vendus, dit gravement le Chasseur. Je laisse cet amusement à de plus jeunes que moi et aux massacreurs de faisans... Si je reviens jamais, je ferai de la mine. Ça, c'est un métier intelligent et qui donne d'un coup de grosses fortunes... J'achèterai du terrain en surface, et quand je saurai bien ce qu'il contient, je le revendrai en profondeur...

Il riait, et s'étonnait de voir qu'il était seul à rire.

— Et votre Julot ? ajouta-t-il, qu'en avez-vous fait ?

Le Directeur lui confia son histoire.

— Ah ! voilà, s'exclama le Chasseur,

qui explique ce qui vient d'avoir lieu sur la route, il y a une heure. Figurez-vous qu'à environ quarante kilomètres d'ici, le mécano qui me relayait au volant se met à ralentir. Devant nous, part un coup de fusil et nous entendons des cris aigus comme de quelqu'un qu'on écharpe. Mon homme stoppe. Il avait vu un indigène épauler vers la gauche. Je regarde dans cette direction, et voilà que j'aperçois comme une espèce de garçon ratatiné qui courait à toute vitesse en s'aidant de ses mains. Le mécano me dit : « Un singe ! Un grand singe des bois ! » Je ne m'attendais pas à rencontrer là un chimpanzé, près du chemin, vous comprenez... Je pensais encore moins à votre Julot... Alors, je dis : « C'est un enfant !» et je vais pour arrêter le Noir qui tirait. Le mécano réplique : « C'est un singe ! » Ma parole, la « bête » portait bien des habits, et tout déchirés. « Je n'ai encore

pas bu d'apéritif, me dis-je. Est-ce que je deviendrais fou ?... » Eh bien ! voyez-vous, je n'étais pas fou. C'est simplement votre Julot qui essayait de vous rejoindre et qui guettait le passage de ma camionnette qu'il avait entendue de loin...

Avec l'ingénuité de l'inexpérience, le Directeur demanda au Chasseur pourquoi Julot n'avait pas encore rejoint ses congénères.

— Vous croyez, répondit-il, que ça se fait comme ça, et qu'un mâle qui vient on ne sait d'où peut prendre place d'emblée dans une famille de chimpanzés bien unie, dont les membres sont connus les uns des autres et ne se quittent pour ainsi dire jamais... Il faut plus de temps que ça, vous savez, pour se faire admettre ! Il faut essuyer des rebuffades, des morsures, des coups, suivre la troupe à bonne distance pour ne pas la gêner, pour se

faire apprécier, pour créer l'accoutumance... Votre Julot avait perdu les bonnes habitudes. Tout au moins, son sang avait oublié les choses de la brousse... Alors, je suppose qu'il a dû vouloir pénétrer dans l'intimité d'un petit clan, sans précautions, comme il entrait dans votre salle à manger... Vous voyez d'ici la scène, l'arrivée de l'étranger avec ses habits ! Il a eu beau faire des *hâ hâ*, des *hô hô*, pousser des *hî hî*, et montrer tout son savoir, il a probablement reçu des corrections qui l'ont fait revenir du côté de la route. Et c'est pour cela qu'il était tout déchiré, car un chimpanzé ne se frotte jamais aux épines...

Comme le Directeur était plongé dans ses réflexions, — « après les hommes, ses semblables, se disait-il ; voilà qui n'est pas de chance pour mon pauvre Julot ! » — le grand Chasseur barbu reprit :

— Je soupçonne qu'il aurait dû montrer plus de patience, votre Julot, apporter des fruits aux anciens, gifler solidement une ou deux femelles avant d'entrer dans le cercle de la danse que les chimpanzés exécutent autour d'un arbre à la suite d'un festin ou simplement lorsqu'ils ont passé une longue période pendant laquelle aucun d'eux n'a péri de maladie ou de combat contre les bêtes de la forêt... Ma parole, ils observent le même rythme syncopé que les nègres de la Côte d'Ivoire et du Congo !

Béat, le Directeur admirait la science que cet homme avait de la brousse. Soudain, il se redressa sur sa chaise-longue :

— Mon cher, je vais vous proposer une chose, dit-il. Nous allons partir sur la route pour retrouver Julot.

— Vous voulez donc recommencer à avoir des histoires ?

— Non, mais vous l'emporterez dans le nord, à Dakar. Nous lui trouverez un autre maître.

— Il servira à des expériences...

— On dit, fit le Directeur tout décontenancé, qu'ils ne souffrent pas, qu'ils sont bien traités, et qu'ils aiment leur médecin...

— Eh bien ! entendu pour demain.

La présence d'un de ses semblables réconforta le maître de Julot qui passa une bonne nuit, soulagé par l'idée qu'il allait pouvoir revenir en partie sur ses actes, réparer ce qu'il avait fait contre son gré. En se couchant, il ne fit même pas attention à ce que lui dit le Chasseur :

— Pourvu que votre Julot n'ait pas encore fait la paix avec son clan... Alors, il n'y aurait plus rien à espérer et vous n'auriez qu'à le laisser tranquille. Ces gaillards-là, si vous les manquez, ne

vous manquent pas. Ils vous brisent un fusil comme une baguette et vous cassent la tête en un tournemain... Mais j'en serais étonné : votre Julot a dû leur produire l'effet d'un citadin, et les campagnards n'aiment pas tout d'abord les manières des gens qui arrivent de la ville...

***

A neuf heures, après le petit déjeuner, les deux hommes blancs allaient partir, quand un chasseur du clan des Kamara, spécialiste de la biche et de l'antilope qui sont gibiers de grand matin, se présenta et demanda à parler au Maître des arbres. Il était porteur de dépouilles que celui-ci reconnut aussitôt : quelques chiffons ensanglantés, un collier de verroterie brisé et des fragments de crâne auxquels étaient collés des poils noirs, longs et luisants. C'était là tout ce qui restait de Julot.

Aucun doute ne pouvait subsister : toute la maison reconnut le tissu dont on l'avait habillé.

— Qui l'a tué ?

— C'est la panthère seule qui a pu faire ça, répondit le fils des Kamara avec une fierté retenue, car il était protégé par cet animal agile et féroce.

— Je ne croyais pas que la panthère pouvait l'atteindre sur les arbres.

— Tu dis la vérité, Toubab ! Mais ton Julot était resté trop longtemps dans la maison des hommes. Ton escalier lui avait fait perdre la connaissance de la forêt. Je l'ai trouvé sous un arbre seul. Alors, tu sais bien qu'un « singe » qui fuit la panthère ou le serpent ne monte jamais que sur un arbre apparenté de près avec ses semblables.

Avant de s'éloigner, le chasseur noir implora Malan :

— Dis à ton Toubab que pour lui je me suis écarté de ma chasse...

Et il s'en fut avec un cadeau.

***

Les pas de Malan sont souples, feutrés. Jamais il n'a montré plus d'entrain et d'exactitude. Il s'empresse autour des deux Blancs.

— Je vois bien comment la chose est arrivée, dit le Chasseur. Surpris en haut de son arbre, au petit jour, votre Julot a dû appeler toute la forêt. Après quelques essais pour brusquer le dénouement, la panthère s'est rendu compte que le chimpanzé avait la supériorité des quatre mains sur les griffes quand il s'agit de se tenir le long des hautes branches verticales. Alors, elle s'est couchée sous l'arbre et a simplement attendu, les yeux mi-clos, comme un chat qui guette un trou de souris dans un grenier.

« La panthère, voyez-vous, peut résis-

ter trois jours à la soif, pourvu qu'elle ne coure pas trop. Tandis que les singes et les chimpanzés sont comme nous : ils boivent à toute occasion. Surtout votre Julot qui avait, depuis plusieurs années, l'eau à son entière disposition. Il manquait d'entraînement... Il a eu quelque défaillance... Ç'a été la chute et le reste, vous comprenez...

« Mais ne vous cassez pas la tête pour cela, ajouta le Chasseur. Il y aurait eu bien des chances pour que votre Julot fût mort d'ennui, si vous l'aviez donné à un camarade. L'absence du premier maître les attriste souvent au point qu'ils se laissent périr de faim et de langueur. Il aurait même entrepris, peut-être, de vous rejoindre, et la malchance l'aurait saisi à la même place. Du moins, Julot est mort sur ses terres... Ce n'est pas comme cette petite femelle que j'ai emmenée en France et qui succomba sur le bateau d'une

attaque de pneumonie contractée à Dakar. Le pauvre être grinçait des dents à chaque crise et profitait de ses moments de répit pour m'embrasser et me confier sa peine. Je ne vous souhaite pas de voir ça : c'est trop pénible. On croit voir mourir un enfant...

« Leur race s'est arrêtée en chemin. Je crois même que c'est une race finie. Dans la forêt, le moindre froid les fait pâtir, et ils ont certainement oublié la science des plantes qui les fortifiaient, l'usage de ces plantes qui leur permettaient de tenir. A moins que les Noirs n'aient raison, et que ce ne soient là que des anciens hommes paresseux et déchus...

Le Chasseur est parti seul et a laissé le Directeur tout seul. Le ciel est déblayé, le ciel est clair. Des tam-tams résonnent et annoncent l'ouverture des fêtes. Les coups sourds des instruments dominent les cris et les appels des animaux. Les hommes ont tiré de la terre leur subsistance. Les « Ventres pleins » vont primer pour quelque temps les songes des cerveaux affolés par les privations. Un grand lézard, que Julot effrayait, est venu prendre possession de la véranda. Sa parure chatoyante est celle de la saison d'amour. Il poursuit les insectes, saisit les abeilles imprudentes ou les guêpes

maçonnes alourdies de terre qui rasent le plancher. Par instants, il s'arrête net, freiné à bloc : la tête immobile, à angle droit, il considère le Directeur. Celui-ci remplit des colonnes de chiffres, établit des rapports pour annoncer aux commanditaires que, « à part quelques dizaines d'arbres saccagés par des inconnus, la plantation donne les plus beaux espoirs » et que la récolte justifiera le travail et les dépenses.

Il écrit ensuite sur son papier personnel :

« Voilà, chère et tendre amie, un hivernage passé. Le nègre qui tient lieu de maçon blanchit à neuf la maison, un charpentier remet tout en ordre dans les toitures et les meubles, le jardinier retourne les plates-bandes pour les semis de légumes et de fleurs. En un mot, l'on organise tout pour votre venue que j'attends... L'administrateur-

maire du chef-lieu est alerté, le curé de la Mission prépare son petit discours, et c'est en auto que je vous ramènerai à travers cent vingt kilomètres de brousse. Ce sera très sportif. Malheureusement, nous arrivons trop tard pour être les premiers : d'autres que nous se sont déjà mariés dans de telles conditions. Dans les centres, presque tous les administrateurs et les agents commerciaux sont accompagnés de leur femme, et l'on voit beaucoup de bébés blancs à Dakar. Tout change, tout avance, et nous prenons de la place, même à ce soleil...

« Ici, mon affaire va bien maintenant. Un hivernage écoulé, c'est un cauchemar évanoui auquel je ne vous exposerai guère. Celui-ci fut pour moi exceptionnel. Ce que j'ai appris en une saison dépasse toute mon expérience de six ans. Je vivais à côté de mystères, sans m'en apercevoir. J'ignorais, par

exemple, que nos Noirs d'ici (et il existe encore des tribus arriérées dans ce cas) aiment la terre nourricière d'un amour mystique. Elle leur est précieuse comme un fruit défendu, comme un bien volé, et ils sont prêts à haïr ceux même qu'ils ont dépossédés. Leur patrie est toute la terre que le soleil brûle, et cependant leur horizon est restreint. La mort, pour eux, j'imagine que c'est le dernier mariage avec la terre. Entre la terre et eux, on découvre des liens bien plus secrets et plus terribles que ceux qui enchaînent nos paysans ; et je suis maintenant assuré que la raison profonde en est que ces gens-là, moins distraits par le spectacle du monde, se souviennent plus durement que nous des épouvantes originelles, des luttes mortelles que leurs ancêtres ont soutenues, avant de se mettre sous leur protection, contre les bêtes trop nombreuses qui possédaient

la terre, qui avaient la maîtrise absolue des savanes et des forêts dans le temps que l'homme n'était qu'un paria dans la nature. On sent même que ces gens-là deviendraient tragiques s'ils se croyaient un instant repoussés vers l'époque incertaine et troublée de leurs origines.

« Tout cela est bien sérieux et grave, ma chère et tendre amie, mais pas indigne de vous, — vous qui aimez à connaître le fond des choses, l'envers des visages, la résonnance des actes et des mots.

« Les travailleurs sont revenus sur la plantation. Ils montrent, dans leur besogne, une ardeur à laquelle je n'étais pas habitué depuis longtemps. Malan est plus serviable qu'il ne le fut jamais. Je crois que ça durera, car il a beaucoup à se faire pardonner.

« Quant à Julot, vous ne le regretterez pas autant que moi, parce que vous ne

l'avez pas connu. Il était la fantaisie de mon existence, et je me souviendrai toujours de l'émotion qui m'étreignait quand je le voyais se dresser et marcher comme un homme. Vous m'entendrez parler souvent de Julot, de ce qu'il aurait pu devenir. Je le remplacerai à la première occasion par une paire de lionceaux. Ceux-là inspirent plus de respect encore que de crainte aux indigènes ; et, comme cette dame de Kayes qui ne sort qu'avec ses deux beaux lions, vous serez telle qu'une princesse de légende orientale... »

Dans la cour, où le trafic a repris, les ouvriers et les gens du pays vont et viennent en tous sens. Les singes-cadeaux se contorsionnent, font des acrobaties, et réclament à manger pour garnir leurs abajoues insatiables. Leur queue s'agite en tous sens comme leurs chétives et malicieuses pensées.

Le soir arrive. Les oiseaux-trompettes lancent des avertissements. Les canards nasillent et rentrent, en file indienne. Les poules disparaissent sans bruit. « Encore un jour de gagné ! » disent-elles tout au plus et à voix basse. Les balaphongs se réveillent : les hommes ne meurent plus, leur in-

quiétude s'est éloignée. Les coups des petits maillets garnis de caoutchouc martèlent doucement l'air et succèdent aux mille bruits confus du jour. Les habitants de la brousse ont précédé les hommes dans le sommeil : c'est chez eux que, pour le moment, demeure le mystère, comme chez les autres la routine ténébreuse.

Mais, que fait Malan ? Où est Malan ? Le voici qui arrive en retard pour dresser la table. Le cuisinier, qui est prêt, attend. Malan monte péniblement l'escalier. Malan a bu.

— Compte jusqu'à quarante ! sur un pied ! lui crie son maître.

A douze, Malan vacille. Alors, toute la rancœur remonte dans l'âme du Maître des arbres contre ces hommes stupides qui ont contrarié ses desseins, qui l'ont obligé à faire un geste de perdition envers un de ces êtres innocents auquels on tient d'autant plus qu'ils

sont inutiles. Et il pousse Malan dans un coin de la salle à manger, pour qu'il ne puisse s'échapper ni à droite ni à gauche. Il examine un instant cette face hagarde et satisfaite. En pleine détente, il lui envoie une paire de gifles.

Malan se mouche d'un doigt, se met au « garde à vous ».

— Merci, mon Toubab !

Et montrant le veston blanc de son maître :

— Votre vêtement, dit-il, n'est plus digne d'un Toubab comme vous... Il est trop usé et bon pour un malheureux.

Le Directeur sourit, à peine. Voici donc, devant lui, un Malan qui s'habille à cette heure comme les Blancs venus de là-haut ! Encore quelque chose de changé... Plus que jamais le service de Malan sera exact et automatique, jusqu'à la prochaine terreur de son âme reculée.

Le jeune Maître des arbres reprend un visage sérieux et calme.

— C'est bon, dit-il. Tu ne le donneras pas au blanchissage... Tu garderas le complet pour toi.

— Merci, mon Toubab !

La table est dressée en quelques secondes. C'est la même mécanique qui marche comme auparavant, mais en prise directe. Les fleurs, les salières, le petit verre pour les cure-dents, tout est à sa place, la nappe est bien tirée.

Malan sort sur la véranda déserte, se penche dans la nuit. Le regard tourné vers la lumière de la cuisine, il appelle :

— La suite !

Et la comédie des hommes continue.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 8 OCTOBRE 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

PQ2607
E385C6 Demaison, André

58

La comédie animale.